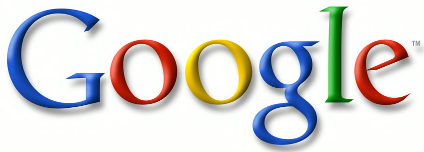
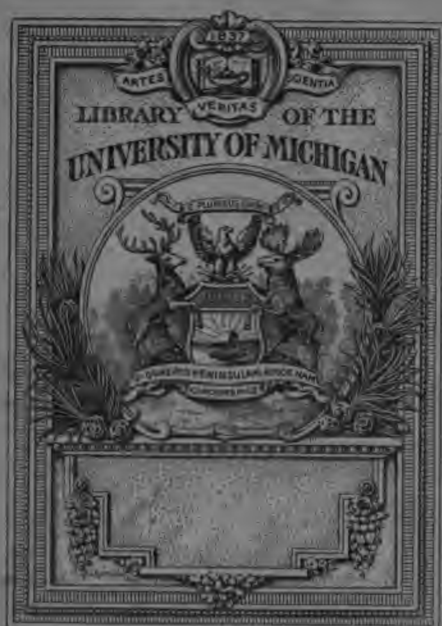



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

LE TESTAMENT

DE

M. CHAUVELIN

PAR

ALEXANDRE DUMAS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-EDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861



LE TESTAMENT

DE M. DE CHAUVELIN

I

LA MAISON DE LA RUE DE VAUGIRARD.

En allant de la rue du Cherche-Midi à la rue Notre-Dame-des-Champs, on trouve à gauche, en face d'une fontaine faisant l'angle de la rue du Regard et de la rue de Vaugirard, une petite maison cotée aux registres municipaux de la ville sous le numéro 84.

Et maintenant, avant d'aller plus loin, un aveu que

j'hésitais à faire. Cette maison, où l'amitié la plus franche m'a reçu presqu'à mon débotté de province, cétte maison qui, pendant trois ans, me fut fraternelle; cette maison à laquelle j'eusse, dans tous les malheurs ou toutes les félicités de ma vie, été heurter alors les yeux fermés, certain que j'étais de la voir s'ouvrir à mes larmes ou à ma joie; cette maison, pour bien indiquer sa situation topographique à mes lecteurs, je viens d'être obligé de la relever moi-même sur un plan de la ville de Paris.

Qui m'eût dit cela, mon Dieu! il y a vingt ans?

C'est que, depuis vingt ans aussi, tant d'événemens, comme une marée toujours montante, ont dérobé aux hommes de notre génération les souvenirs de leur jeunesse, que ce n'est plus avec la mémoire qu'il faut se souvenir, — la mémoire a son crépuscule dans lequel se perdent les souvenirs éloignés, — mais avec le cœur.

Aussi, quand je laisse de côté ma mémoire pour me réfugier dans mon cœur, j'y retrouve, comme en un tabernacle sacré, tous les souvenirs intimes qui se sont échappés un à un de ma vie, comme goutte à goutte filtre l'eau par les fissures d'un vase; dans le cœur, pas de crépuscule se faisant de plus en plus sombre, mais une aube se faisant de plus en plus éclatante. La mémoire tend à l'obscurité, c'est à dire au néant; le cœur tend à la lumière, c'est à dire à Dieu.

Enfin, elle est là, cette petite maison, enfermée par un mur gris, derrière lequel elle se cache à moitié, en vente à ce qu'on me dit, près d'échapper aux mains hospitalières qui m'en ont ouvert les portes, hélas!

Laissez-moi vous dire comment j'y suis entré; cela nous

mène, par un détour je le sais bien, à l'histoire que je vous raconte; mais n'importe; suivez-moi, nous causerons pendant la route, et je tâcherai que la route vous paraisse moins longue qu'elle n'est en réalité.

C'est vers la fin de 1826, je crois. Vous le voyez, je ne vous accusais que vingt ans, et voilà qu'il y en a vingt-deux. Je venais d'en avoir vingt-trois, moi.

A propos du pauvre James Rousseau, je vous ai dit mes rêves littéraires. Déjà, en 1826, ils étaient devenus plus ambitieux. Ce n'était plus la *Chasse et l'amour* que je faisais en collaboration avec Adolphe de Leuven ; ce n'était plus la *Noce et l'enterrement* que je composais avec Vulpian et Lasaagne, c'était *Christine* que je rêvais seul. Beau rêve ! rêve tout resplendissant qui, dans mes espérances juvéniles, devait m'ouvrir ce jardin d'Hespérus, jardin aux fruits d'or dont la Critique est le dragon.

En attendant, pauvre Hercule que j'étais, la Nécessité m'avait mis un monde sur les épaules. Méchante déesse que cette Nécessité, qui n'avait pas même, comme pour Atlas, le prétexte de se reposer une heure en m'écrasant.

Non, la Nécessité m'écrasait, moi et tant d'autres, comme j'écrase une fourmilière. Pourquoi ? Qui le sait ? Parce que je me trouvais sous son pied, et que, les yeux bandés, froide déesse aux coins de fer, elle ne me voyait pas.

Ce monde qu'elle m'avait mis sur les épaules, c'était mon bureau.

Je gagnais 125 francs par mois, et voilà, pour 125 francs par mois, ce que j'étais obligé de faire :

Je venais à mon bureau vers dix heures ; je le quittais.

à cinq ; mais l'été j'y revenais le soir à sept heures et le quittais à dix.

Pourquoi cet excédant de besogne dans l'été, à cette heure, c'est à dire au moment où il eût été si bon de respirer l'air pur de la campagne ou l'atmosphère enivrante des théâtres ?

Je vais vous le dire : Il y avait le portefeuille du duc d'Orléans à faire.

Cet aide de camp de Dumouriez à Jemmapes et à Valmy, ce proscrit de 1792, ce professeur du collége de Reichenau, ce voyageur du cap Horn, ce citoyen de l'Amérique, ce prince ami des Foy, des Manuel, des Laffitte et des Lafayette, ce roi de 1830, ce proscrit de 1848, s'appelait encore à cette époque « le duc d'Orléans. »

C'était l'époque heureuse de sa vie; comme j'avais mon rêve, il avait le sien. Mon rêve à moi, c'était un succès ; son rêve à lui, c'était le trône.

Mon Dieu ! faites miséricorde au roi ! Mon Dieu ! faites paix au vieillard ! Mon Dieu ! donnez à l'époux et au père tout ce qu'il peut rester pour lui de bonheur paternel et conjugal dans les trésors infinis de votre bonté !

Hélas ! à Dreux, j'ai vu pleurer bien amèrement ce père couronné, sur la tombe de ce fils qui devait porter une couronne.

N'est-ce pas, Sire, que votre couronne perdue ne vous a pas coûté tant de larmes que votre enfant mort ?

Revenons au duc d'Orléans et à son portefeuille.

Ce portefeuille, c'était le courrier de la journée et les journaux du soir qu'il fallait envoyer à Neuilly.

Puis, le portefeuille envoyé par un coureur à cheval, il fallait attendre la réponse.

C'était le dernier venu au bureau qui était chargé de cette besogne, et comme j'étais le dernier venu, elle m'était échue en partage.

Mon camarade Ernest Banet était chargé du portefeuille du matin.

Nous faisions tour à tour le portefeuille du dimanche.

Donc, un soir qu'entre le portefeuille expédié et le portefeuille qui allait revenir je griffonnais quelques vers de *Christine*, la porte de mon bureau s'ouvrit; une tête fine, coiffée de cheveux blonds et bouclés, passa par l'entrebâillement, et une voix à l'accent légèrement railleur fit entendre, sur des notes un peu criardes, ces trois monosyllabes :

— Es-tu là?

— Oui, répondis-je vivement ; entre !

J'avais reconnu Cordelier Delanoue, fils, comme moi, d'un vieux général de la République, poëte comme moi. Pourquoi, dans la carrière que nous avons parcourue ensemble, a-t-il moins bien réussi que moi ? Je n'en sais rien. Il a certes autant d'esprit que moi, et il fait incontestablement mieux le vers que moi.

Caprice du hasard, tout est heur et malheur en ce monde ; au moment de notre mort seulement, nous saurons qui de nous deux, lui ou moi, a eu l'heur ou le malheur.

C'était une bonne fortune que la visite de Cordelier Delanoue. Comme tous les gens que j'ai aimés, je l'aimais alors, je l'aime encore aujourd'hui ; seulement, je l'aime

davantage, et je suis sûr qu'il en est de même de son côté.

Il venait me demander si je voulais aller à l'Athénée entendre je ne sais quelle dissertation sur je ne sais quoi.

Le dissertateur était monsieur de Villenave.

Je ne connaissais monsieur de Villenave que de nom ; je savais qu'il avait fait une traduction d'Ovide estimée, qu'il avait autrefois été secrétaire de monsieur de Malesherbes et professeur des enfans de monsieur le marquis de Chauvelin.

A cette époque, le spectacle et la distraction étaient choses rares pour moi. Toutes ces portes de théâtre et de salon qui se sont ouvertes depuis devant l'auteur de *Henri III* et de *Christine* étaient fermées devant le commis à quinze cents livres, chargé du portefeuille du soir de monsieur le duc d'Orléans. J'acceptai, en priant toutefois Delanoue d'attendre avec moi le retour du courrier.

En attendant, il me lut une ode qu'il venait de faire. C'était une préparation à la séance de l'Athénée.

Le courrier revint ; je fus libre, et nous nous acheminâmes vers la rue de Valois.

Vous dire à quel endroit de la rue de Valois l'Athénée tenait ses séances me serait chose impossible ; cette fois fut, je crois, la seule où j'y allai. Je n'ai jamais beaucoup aimé ces réunions, où une seule persone parle, et où tout le monde écoute. Il faut que la chose dont on parle soit bien intéressante ou bien ignorée ; il faut que celui qui parle de cette chose soit bien éloquent ou bien pittoresque, pour que je trouve un attrait à ce discours sans controverse, où la contradiction est une inconvenance, la critique une impolitesse.

Je n'ai jamais pu écouter jusqu'au bout un orateur qui parle ou un prédicateur qui prêche. Il y a toujours un angle de son discours auquel je m'accroche, et qui me fait faire une halte dans ma propre pensée, tandis que lui continue son chemin. Une fois arrêté, j'envisage la chose tout naturellement sous mon point de vue, à moi; de sorte que je fais mon discours ou mon sermon tout bas, tandis que lui le fait tout haut. Arrivés tous deux au but, nous sommes souvent à cent lieues d'écartement l'un de l'autre, quoique nous soyons partis du même point.

Il en est de même des pièces de théâtre : à moins que je n'assiste à une première représentation d'une pièce faite pour Arnal, pour Grassot ou pour Ravel, c'est à dire d'un ouvrage qui sorte complétement de mes habitudes et à la confection duquel je reconnaisse naïvement mon impuissance, je suis le plus mauvais spectateur de première représentation qu'il y ait au monde. Si la pièce est d'imagination, à peine les personnages exposés, ils ne sont plus ceux de l'auteur, mais les miens. Dans le premier entr'acte, je les prends, je me les approprie. Au lieu de l'inconnu qui me reste à connaître dans les quatre actes, je les introduis dans quatre actes de ma composition; je tire parti de leurs caractères, j'utilise leur originalité; si l'entr'acte dure seulement dix minutes, c'est plus qu'il ne m'en faut pour leur bâtir le château de cartes où je les emmène, et il en est de mon château de cartes dramatique comme du discours ou du sermon dont je parlais tout à l'heure. Mon château de cartes, à moi, n'est presque jamais celui de l'auteur ; de sorte que, comme de mon rêve j'ai fait une réalité, c'est la réalité qui me semble un rêve, rêve que je

suis tout prêt à combattre, en disant : « Mais ce n'est pas cela, monsieur Arthur ; — mais ce n'est pas cela, mademoiselle Honorine. — Vous allez trop vite ou trop lentement ; — vous tournez à droite au lieu de tourner à gauche ; — vous dites oui quand vous devriez dire non. — Oh ! oh ! oh ! mais c'est insupportable. »

Pour les pièces historiques, c'est bien pis. J'apporte naturellement ma pièce toute faite sur le titre ; et comme elle est naturellement faite dans mes défauts, c'est à dire avec abondance de détails, rigidité absolue de caractères, double, triple, quadruple intrigue, il est bien rare que ma pièce ressemble le moins du monde à celle que l'on représente. Ce qui me fait tout bonnement un supplice de ce qui pour les autres est un amusement.

Voilà mes confrères prévenus : s'ils m'invitent à leurs premières représentations, maintenant, ils savent à quelle condition.

Je fis ce soir-là, pour monsieur de Villenave, ce que je fais pour tout le monde ; cependant, comme j'arrivai aux trois quarts de son discours, je commençai par le regarder au lieu de l'écouter.

C'était alors un grand vieillard de soixante-quatre à soixante-cinq ans, aux beaux cheveux de pur argent, au teint pâle, aux yeux noirs et vifs ; il avait dans sa mise cette espèce de recherche distraite des hommes de travail qui s'habillent une ou deux fois la semaine, voilà tout, et qui pendant le reste du temps demeurent avec un vieux pantalon à pied, une vieille robe de chambre et de vieilles savates, dans la poussière de leur cabinet, Cette toilette des grands jours avec la chemise plissée à petits plis, avec le jabot,

avec la cravate blanche pliée au fer, c'est la femme ou la fille, la ménagère de la maison enfin, qui est chargée de l'apprêter. De là l'espèce de protestation que prononce cette toilette bien battue, bien brossée, contre la toilette de tous les jours, de toutes les heures, qui a horreur, elle, de la baguette de jonc et de la brosse de chiendent.

Monsieur de Villenave avait un habit bleu à boutons dorés, un pantalon noir, un gilet blanc, une cravate blanche.

Singulière mécanique que la pensée, rouage intellectuel qui marche ou s'arrête malgré nous, parce que c'est la main de Dieu qui la remonte, pendule qui sonne, à son caprice, les heures du passé et parfois celles de l'avenir.

Sur quoi ma pensée s'était-elle arrêtée en voyant monsieur de Villenave ? était-ce, comme je le disais tout à l'heure, à un angle de son discours ? non c'était à un angle de sa vie.

J'avais lu autrefois, où ? je n'en sais rien, une brochure de monsieur de Villenave, publiée en 1794, intitulée : *Relation de voyage de* 132 *Nantais.*

C'était à cet épisode de la vie de monsieur de Villenave que mon esprit s'était accroché en voyant pour la première fois monsieur de Villenave.

En effet, monsieur de Villenave avait habité Nantes en 1793, c'est-à-dire en même temps que Jean-Baptiste Carrier, de sanglante mémoire.

Là, il avait vu le proconsul, trouvant les jugemens trop longs et la guillotine trop lente, supprimer les procès inutiles d'ailleurs, puisqu'ils ne sauvaient jamais le coupable, et substituer à la guillotine les bateaux à soupape ; peut-

être était-il sur le quai de la Loire lorsque, le 15 novembre 1793, Carrier, comme premier essai de ses *baignades républicaines* et de ses *déportations verticales* (c'étaient les noms qu'il donnait au nouveau genre de supplice inventé par lui), fit embarquer quatre-vingt-quatorze prêtres, sous prétexte de les transporter à Belle-Isle ; peut-être était-il sur les bords du fleuve, lorsque le fleuve épouvanté rejeta sur ses bords les quatre-vingt-quatorze cadavres des hommes de Dieu ; peut-être alors se révolta-t-il à ce spectacle qui, au bout de quelque temps, avait corrompu, en se renouvelant chaque nuit, l'eau du fleuve, à ce point qu'on défendit de la boire ; peut-être, plus imprudent encore, aida-t-il à donner la sépulture à quelqu'une de ces premières victimes qui devaient être suivies de tant de victimes ; mais il était arrivé ceci, qu'un matin monsieur de Villenave avait été arrêté, jeté en prison et destiné, lui aussi, comme ses compagnons, à aller porter sa part de corruption au fleuve, lorsque Carrier s'était ravisé. Il avait fait choix de cent trente-deux prisonniers, tous condamnés, et les avait expédiés sur Paris, comme un hommage des échafauds de la province à la guillotine de la capitale ; puis, une fois partis, Carrier s'était ravisé encore : l'hommage sans doute ne lui avait point paru suffisant, et il avait envoyé l'ordre au capitaine Boussard, commandant de l'escorte, de fusiller ses cent trente-deux prisonniers en arrivant à Ancenis.

Boussard était un brave homme, qui n'en fit rien, et continua sa route vers Paris.

Ce qu'apprenant Carrier, il envoya l'ordre au conventionnel Hentz, qui était proconsul à Angers, d'arrêter Bous-

sard en passant, et de jeter à l'eau les cent trente-deux Nantais.

Hentz fit arrêter Boussard; mais quand il s'agit de noyer les cent trente-deux prisonniers, l'airain de son cœur révolutionnaire, qui n'était point triple à ce qu'il paraît, se fondit, et il ordonna aux victimes de continuer leur route vers Paris.

Ce qui fit dire à Carrier, en secouant la tête de mépris : « *Petit noyeur* que ce Hentz, *petit noyeur !* »

Les prisonniers continuèrent donc leur route. Sur cent trente-deux, trente-six périrent avant d'arriver à Paris, et les quatre-vingt-seize qui arrivèrent, arrivèrent, heureusement pour eux, tout juste à temps pour déposer comme témoins dans le procès de Carrier, au lieu de répondre comme accusés dans leur propre procès.

C'est que le 9 thermidor était venu, c'est que le jour des représailles s'était levé, c'est que le tour d'être jugés arrivait pour les juges, et que la Convention, après un mois d'hésitation, venait de mettre en accusation le *grand noyeur*.

Il en résultait qu'au souvenir de cette brochure que monsieur de Villenave avait publiée il y avait trente-quatre ans dans sa prison, j'avais remonté la chaîne du passé, et que ce que je voyais, ce que j'entendais, ce n'était plus un discours littéraire, prononcé par un professeur de l'Athénée, mais une accusation terrible, véhémente, mortelle, du faible contre le fort, de l'accusé contre le juge, de la victime contre le bourreau.

Et telle est la puissance de l'imagination, que salle, spectateurs, tribune, tout s'était transformé ; que la salle

de l'Athénée était devenue la salle de la Convention ; que les auditeurs pacifiques étaient changés en vengeurs irrités, et que l'éloquent professeur, aux mielleuses périodes, tonnait une accusation publique, demandant la mort, et se plaignant que Carrier n'eût qu'une seule existence, insuffisante à payer les quinze mille existences qu'il avait tranchées.

Et je voyais Carrier, avec son regard sombre, foudroyant l'accusation de son regard, et je l'entendais, criant de sa voix stridente à ses anciens collègues :

« Pourquoi me blâmer aujourd'hui de ce que vous me commandiez hier? Mais, en m'accusant, la Convention s'accuse. Ma condamnation, c'est votre condamnation à tous; songez-y! tous vous serez enveloppés dans la proscription qui m'enveloppera. Si je suis coupable, tout est coupable ici ; oui, tout, tout, tout, jusqu'à la sonnette du président. »

Et, malgré cela, on allait aux voix; malgré cela, il était condamné. La même terreur qui avait poussé dans l'action poussait dans la réaction, et la guillotine, après avoir bu le sang des condamnés, buvait, impassible, le sang des juges et des bourreaux!

J'avais laissé tomber ma tête dans mes mains, comme s'il m'eût répugné, tout effroyablement homicide qu'était cet homme, de lui voir donner la mort qu'il avait si libéralement répandue sur l'humanité.

Delanoue me frappa sur l'épaule.

— C'est fini, dit-il.

— Ah! répondis-je, il est donc exécuté?

— Qui cela?

— Cet abominable Carrier.

— Oui, oui, oui, dit Delanoue, et voilà tantôt trente-quatre ans que ce petit malheur lui est arrivé.

— Ah! lui dis-je, que tu as bien fait de me réveiller; j'avais le cauchemar.

— Tu dormais donc?

— Je rêvais, du moins.

— Diable! je ne dirai pas cela à monsieur de Villenave, chez lequel je t'emmène prendre une tasse de thé.

— Ah! tu peux le lui dire, va! je lui raconterai mon rêve, et il ne m'en voudra point.

Sur ce, Delanoue, encore incertain si j'étais bien ou mal réveillé, me tira de la salle vide et m'emmena dans un salon d'attente, où monsieur de Villenave recevait les félicitations de ses amis.

Arrivé là, je fus d'abord présenté à monsieur de Villenave, puis à madame Mélanie Waldor, sa fille, puis à monsieur Théodore de Villenave, son fils.

Puis, tout le monde s'achemina à pied, par le pont des Arts, vers le faubourg Saint-Germain.

Après une demi-heure de marche, nous étions arrivés, et nous disparaissions, les uns après les autres, dans cette maison de la rue de Vaugirard dont j'ai parlé au commencement de cet article, et dont je vais essayer de donner une description intérieure, après en avoir dessiné le croquis extérieur.

II

UN PASTEL DE LATOUR.

La maison avait son caractère à elle, emprunté au caractère de celui qui l'habitait.

Nous avons dit que les murs en étaient gris, nous aurions dû dire qu'ils étaient noirs.

On entrait par une grande porte trouant le mur, et placée à côté de la maison du concierge ; alors on se trouvait dans un jardin sans plates-bandes, battu partout, avec des treilles sans raisin, des tonnelles sans ombre, des arbres presque sans feuillage. Si par hasard une fleur poussait dans un coin, c'était une de ces fleurs sauvages. presque honteuses de se montrer dans la ville, et qui, ayant pris cet enclos sombre et humide pour un petit désert, y avait poussé par erreur, se croyant plus loin qu'elle n'était en réalité de l'habitation des hommes, et qui était cueillie aussitôt par une charmante enfant rose, aux cheveux blonds et bouclés, qui semblait un chérubin tombé du ciel et perdu dans ce coin de la terre.

De ce jardin, qui pouvait avoir quarante ou cinquante pieds carrés, et qui se terminait par une large bande de pavés attenante à la maison, on passait dans un corridor carrelé.

Sur ce corridor, au fond duquel était un escalier, quatre portes s'ouvraient : d'abord, à gauche, celle de la salle à manger, puis, à droite, celle d'une petite pièce.

Puis, à gauche encore, celle de la cuisine, et, à droite, celle du garde-manger et de l'office.

Ce rez-de-chaussée, sombre et humide, n'était guère habité qu'à l'heure des repas.

La véritable habitation, celle où nous fûmes introduits, était au premier.

Ce premier se composait du palier, d'un petit salon, d'un grand salon, de la chambre à coucher de madame Waldor, et de la chambre à coucher de madame de Villenave.

Le salon était remarquable par sa forme et son ameublement.

C'était un carré long, ayant à chacun de ses angles une console et un buste.

Un de ces bustes était celui de monsieur de Villenave.

Entre les deux bustes, au fond, sur une console faisant face à la cheminée, était la pièce d'art et d'archéologie la plus importante du salon.

C'était l'urne de bronze dans laquelle avait été enfermé le cœur de Bayard; un petit bas-relief courant, à sa circonférence, montrait le chevalier sans peur et sans reproche baisant la croix de son épée.

Deux grands tableaux venaient ensuite : un d'Holbein, représentant Anne de Boleyn; l'autre de Claude Lorrain, représentant un paysage d'Italie.

Je crois que les deux cadres qui faisaient face à ces tableaux renfermaient, l'un un portrait de madame de Mon-

tespan, et l'autre un portrait de madame de Sévigné ou de madame de Grignan.

Un ameublement de velours d'Utrecht offrait aux amis de la maison ses grands canapés à bras blancs et maigres, et aux étrangers ses fauteuils et ses chaises.

Cet étage était tout particulièrement le domaine de madame Waldor, c'est là qu'elle exerçait sa vice-royauté.

Nous disons sa vice-royauté, parce qu'en réalité, malgré l'abandon qui lui avait été fait par son père de ce salon, elle n'en était que la vice-reine. Aussitôt que monsieur de Villenave y entrait, il en reprenait la royauté, et dès-lors les rênes de la conversation lui appartenaient.

Monsieur de Villenave avait quelque chose de despotique dans le caractère, qui s'étendait de la famille aux étrangers. On sentait, en entrant chez monsieur de Villenave, qu'on devenait une partie de la propriété de cet homme, qui avait tant vu, tant étudié, qui savait tant enfin. Ce despotisme, tout tempéré qu'il était par la courtoisie du maître de la maison, pesait cependant d'une façon gênante sur l'ensemble de la société. Peut-être monsieur de Villenave présent, la conversation était-elle *mieux menée*, comme on disait autrefois, mais à coup sûr elle était moins libre, moins amusante, moins spirituelle, que lorsqu'il n'y était pas.

C'était tout le contraire du salon de Nodier. Plus Nodier était chez lui, plus chacun était chez soi.

Heureusement que monsieur de Villenave descendait rarement au salon. Monsieur de Villenave se tenait habituellement chez lui, c'est-à-dire au second étage, et, dans les jours ordinaires, n'apparaissait que pour dîner; puis

nbuep, après le dîner, il avait causé un instant, quand il avait un peu moralisé avec son fils, un peu grondé avec sa femme, il s'étendait dans son fauteuil, fermait les yeux, se faisait mettre ses papillottes par sa fille, et remontait chez lui.

Ce quart d'heure pendant lequel la dent du peigne lui grattait doucement la tête, était le quart d'heure de béatitude journalière que se permettait monsieur de Villenave.

Mais pourquoi ces papillottes? demandera le lecteur.

D'abord, peut-être, n'était-ce qu'un prétexte pour avoir la tête grattée.

Puis ensuite monsieur de Villenave, nous l'avons dit, était un magnifique vieillard qui avait dû être autrefois un admirable jeune homme, et son visage aux traits fortement accentués trouvait un cadre merveilleux dans ces flots de cheveux blancs qui faisaient ressortir l'éclair puissant de ses grands yeux noirs.

Enfin, il faut l'avouer, quoique savant, monsieur de Villenave était coquet, mais coquet de sa tête, voilà tout.

Le reste lui importait peu. Que son habit fût bleu ou noir, que son pantalon fût large ou étroit, que le bout de sa botte fût rond ou carré, c'était l'affaire de son tailleur, de son bottier, ou plutôt de sa fille, qui présidait à tous ces détails.

Pourvu qu'il fût bien coiffé, cela lui suffisait.

Quand sa fille lui avait mis ses papillottes, opération qui s'exécutait invariablement de huit à neuf heures du soir, monsieur de Villenave prenait donc son bougeoir et remontait chez lui.

C'est ce *chez lui* de monsieur de Villenave, cet *at home* des Anglais, que nous allons essayer de peindre, sans espoir d'y réussir.

Ce second étage, divisé en infiniment plus de compartimens que le premier, se composait d'abord d'un palier orné de bustes en plâtre, d'une antichambre et de quatre chambres.

Nous ne diviserons pas ces quatre chambres en salon, chambre à coucher, cabinet de travail, cabinet de toilette, etc., etc., etc.

Il s'agissait bien de toutes ces superfluités chez monsieur de Villenave ! non : il y avait cinq chambres à livres et à cartons, voilà tout.

Ces cinq chambres pouvaient contenir quarante mille volumes et quatre mille cartons.

L'antichambre formait déjà à elle seule une énorme bibliothèque; elle avait deux ouvertures; ces deux ouvertures donnaient, celle de droite, dans la chambre à coucher de monsieur de Villenave, laquelle chambre à coucher donnait elle-même, par un couloir longeant l'alcôve, dans un grand cabinet éclairé par des jours de souffrance.

Celle de gauche, dans une grande chambre donnant elle-même dans une chambre plus petite.

Cette grande chambre donnant dans une chambre plus petite avait, non-seulement, ainsi que sa voisine, ses quatre faces garnies de corps de bibliothèque tapissés de livres et supportés par des soubassemens de cartons, mais encore une construction fort ingénieuse avait été établie au milieu de ces deux chambres, construction pareille aux bornes que l'on met au centre des salons, afin que l'on puisse

s'asseoir tout autour. Grâce à cette construction, le milieu de la chambre, qui présentait une seconde bibliothèque dans une première, ne laissait plus de libre qu'un intervalle quadrangulaire dans lequel une seule personne pouvait agir librement. Une seconde personne eût gêné la circulation; aussi était-il très rare que monsieur de Villenave introduisît quelqu'un, fût-ce un ami intime, dans ce *sanctum sanctorum*.

Quelques privilégiés avaient passé leur tête par la porte, et, à travers la savante poussière qui poudroyait incessamment en atomes lumineux dans les rares rayons de soleil qui pénétraient dans ce tabernacle, ils avaient pu apercevoir les mystères bibliographiques de monsieur de Villenave, comme Claudius, grâce à son déguisement féminin, avait pu, de l'atrium du temple isiaque, surprendre quelques-uns des mystères de la bonne déesse.

C'est là qu'étaient les autographes; le siècle de Louis XIV seul occupait cinq cents cartons.

C'est là qu'étaient les papiers de Louis XVI, la correspondance de Malesherbes, quatre cents autographes de Voltaire, deux cents de Rousseau. C'est là qu'étaient les généalogies de toutes les familles nobles de France, avec leurs alliances et leurs preuves. C'était là qu'étaient les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Léonard de Vinci, d'André del Sarte, de Lebrun, de Lesueur, de David, de Lethière; les collections de minéraux, les herbiers rares, les manuscrits uniques.

C'est là enfin qu'était le labeur de cinquante ans, occupés jour par jour d'une seule idée, préoccupés heure par heure d'une seule passion, cette passion à la fois si douce

et si ardente du collectionneur, et dans laquelle le collectionneur met son intelligence, sa joie, son bonheur, sa vie.

Ces deux chambres étaient les chambres précieuses. Bien certainement monsieur de Villenave, qui plus d'une fois avait failli donner sa vie pour rien, n'eût pas donné ces deux chambres pour cent mille écus.

Restaient la chambre à coucher et le cabinet noir, situés à la droite de l'antichambre, et s'étendant de façon parallèle aux deux chambres que nous venons de décrire.

La première des deux chambres était la chambre à coucher de monsieur de Villenave, chambre à coucher dans laquelle le lit était bien certainement la chose la moins apparente, enfoncé qu'il était dans une alcôve sur laquelle se refermaient deux portes en boiserie.

C'est dans cette chambre que monsieur de Villlenave recevait.

Aussi, à la rigueur, on pouvait y marcher; aussi, à la rigueur, on pouvait s'y asseoir.

Voici comment on pouvait s'y asseoir, voici dans quel cas on pouvait y marcher.

La vieille bonne, je ne me rappelle plus son nom, annonçait à monsieur de Villenave une visite en entrebâillant la porte de sa chambre.

Cette entrebâillement surprenait toujours monsieur de Villenave au milieu d'un classement, d'une rêverie ou d'un assoupissement.

— Hein! qu'y a-t-il, Françoise? (Supposons qu'elle s'appelât Françoise.) Mon Dieu! ne peut-on pas être un instant tranquille?

— Dame! monsieur, répondait Françoise, il faut pourtant que je vienne...

— Voyons, dites vite : que me voulez-vous? Comment se fait-il que ce soit toujours dans les momens où je suis le plus occupé?... enfin!

Et monsieur de Villenave levait ses grands yeux au ciel avec une expression désespérée, croisait ses mains et poussait un soupir de résignation.

Françoise était habituée à la mise en scène; elle laissait faire à monsieur de Villenave sa pantomime et ses *à-parte*. Puis, quand il avait fini :

— Monsieur, disait-elle, c'est monsieur *un tel* qui vient vous faire une petite visite.

— Je n'y suis pas; allez.

Françoise tirait lentement la porte; elle connaissait son affaire.

— Attendez, Françoise, reprenait monsieur de Villenave.

— Monsieur?

Françoise rouvrait la porte.

— Vous dites que c'est monsieur *un tel*, Françoise?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! voyons, faites-le entrer, puis, s'il reste trop longtemps, vous viendrez me dire qu'on me demande. Allez, Françoise.

Françoise refermait la porte.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! est-ce croyable? murmurait monsieur de Villenave; je ne vais pourtant jamais déranger personne, moi, et il faut toujours qu'on me dérange.

Françoise rouvrait la porte et introduisait le visiteur.

— Ah! bonjour, mon ami, disait monsieur de Villenave, soyez le bienvenu, entrez, entrez. Comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu! asseyez-vous donc.

— Sur quoi? demandait le visiteur.

— Mais sur ce que vous voudrez, pardieu!... sur le canapé.

— Volontiers, mais...

Monsieur de Villenave jetait les yeux sur le canapé.

— Ah! oui, c'est juste! il est encombré de livres, disait-il. Eh bien! avancez un fauteuil.

— Ce serait avec plaisir, mais...

Monsieur de Villenave passait la revue de ses fauteuils.

— C'est vrai, disait-il; mais, que voulez-vous, mon cher? je ne sais où mettre mes livres. Prenez une chaise.

— Je ne demanderais pas mieux, mais...

— Mais quoi? vous êtes pressé?

— Non, mais je ne vois pas plus de chaise vacante que de fauteuil libre.

— C'est incroyable, disait monsieur de Villenave en levant ses deux bras au ciel; c'est incroyable...! attendez.

Et il quittait sa place en gémissant, allait enlever avec précaution de dessus une chaise les livres qui la mettaient hors de service, déposait ces livres sur le plancher, où ils ajoutaient une taupinière à vingt ou trente taupinières pareilles qui hérissaient le sol de la chambre, puis, il apportait cette chaise près de son fauteuil, c'est-à-dire à l'angle de la cheminée.

Je viens de dire dans quel cas on pouvait s'asseoir dans

cette chambre, je vais dire dans quel cas on pouvait y marcher.

Il arrivait parfois qu'au moment où le visiteur entrait, et, après le préambule indispensable que nous venons de dire, s'était assis, il arrivait parfois, dis-je, que, par une double combinaison du hasard, la porte de l'alcôve et la porte du couloir qui conduisait au cabinet situé derrière l'alcôve étaient ouvertes; alors, par cette double combinaison des deux portes ouvertes en même temps, ce double effet se produisait, que l'on pouvait voir dans l'alcôve un pastel représentant une jeune et jolie femme tenant une lettre à la main, pastel qui se trouvait éclairé par le rayon du jour qui venait de la fenêtre du couloir.

Alors, ou le visiteur n'avait aucune idée d'art, et il était rare que ceux qui venaient chez monsieur de Villenave ne fussent point artistes par quelque point, ou il se levait en s'écriant :

— Ah! monsieur! l'adorable pastel!

Et le visiteur faisait un mouvement pour aller de la cheminée à l'alcôve.

— Attendez! s'écriait monsieur de Villenave, attendez!

En effet, on s'apercevait que deux ou trois taupinières de livres, écroulées les unes sur les autres, faisaient une espèce de contrescarpe à la forme bizarre, qu'il fallait franchir pour arriver à l'alcôve.

Alors monsieur de Villenave se levait, marchait le premier, et, comme un mineur habile fait la tranchée, il ouvrait à travers la ligne typographique un boyau qui permettait d'arriver en face du pastel, qui était lui-même en face de son lit.

Arrivé là, le visiteur répétait :

— Oh ! l'adorable pastel !

— Oui, répondait monsieur de Villenave avec cet air d'ancienne cour que je n'ai connu qu'à lui, et à deux ou trois vieillards élégans comme lui ; oui, c'est un pastel de Latour ; il représente une vieille amie à moi, qui n'est plus jeune, car, autant que je puis me le rappeler, elle était, en 1784, époque où je la connus, mon aînée de cinq à six ans. Depuis 1802, nous ne nous sommes pas revus, ce qui ne nous empêche pas de nous écrire tous les huit jours, et de recevoir nos lettres hebdomadaires avec un égal plaisir ; oui, vous avez raison, le pastel est charmant, mais l'original était bien plus charmant encore. Ah !

Et un rayon de jeunesse, doux comme un reflet de soleil, passait sur le visage épanoui du beau vieillard, rajeuni de quarante ans.

Et bien souvent, dans ce second cas, Françoise n'avait pas besoin de venir faire une fausse annonce, car si le visiteur était de bonne compagnie, il laissait au bout de quelques instans monsieur de Villenave tout à la rêverie que venait de faire naître en lui la vue de ce beau pastel de Latour.

III

LA LETTRE.

Maintenant, comment monsieur de Villenave avait-il réuni cette belle bibliothèque?

Comment avait-il colligé cette collection d'autographes unique dans le monde des collectionneurs?

Avec le travail de toute sa vie.

D'abord, jamais monsieur de Villenave n'avait brûlé un papier, déchiré une lettre.

Convocations aux sociétés savantes, invitations de mariages, billets d'enterremens, il avait tout gardé, tout classé, tout mis à sa place. Il possédait une collection de chaque chose, et même des volumes qui, le 14 juillet, avaient été arrachés à moitié brûlés au feu qui les dévorait dans la cour de la Bastille.

Deux chercheurs d'autographes étaient constamment occupés pour monsieur de Villenave; l'un était un nommé Fontaine, que j'ai connu, et qui était lui-même auteur d'un livre intitulé le *Manuel des autographes;* l'autre était un employé du ministère de la guerre; tous les épiciers de Paris connaissaient ces deux infatigables visiteurs, et leur mettaient de côté tous les papiers qu'ils achetaient. Parmi ces papiers, ils faisaient un choix qu'ils payaient

quinze sous la livre, et que monsieur de Villenave leur payait trente sous.

Parfois aussi monsieur de Villenave faisait sa tournée lui-même. Il n'y avait pas un épicier de Paris qui ne le connût, et qui, en le voyant, ne réunît, pour les soumettre à sa savante investigation, les sacs futurs et les cornets à venir.

Il va sans dire que les jours où il sortait pour les autographes, monsieur de Villenave sortait aussi pour les livres; alors il prenait la ligne des quais, l'infatigable bibliophile, et là, ses deux mains dans les goussets de son pantalon, son grand corps incliné, sa belle tête intelligente éclairée par le désir, il plongeait son regard ardent au plus profond des étalages, où il allait chercher le trésor inconnu, qu'il feuilletait un instant, et quand le livre était celui qu'il avait ambitionné, quand l'édition était celle qu'il cherchait, le livre quittait la boutique de l'étalagiste, non pas pour aller prendre place dans la bibliothèque de monsieur de Villenave : dans la bibliothèque de monsieur de Villenave il n'y avait plus de place et depuis longtemps, et il fallait que des échanges contre des dessins ou des autographes créassent cette place pour le moment absente; non, le livre allait prendre place dans le grenier, divisé en trois compartimens : le compartiment des in-octavos à gauche, le compartiment des in-quartos à droite, le compartiment des in-folios au milieu.

Là était le chaos dont un jour monsieur de Villenave devait faire un nouveau monde, quelque chose comme une Australie ou une Nouvelle-Zélande.

En attendant, ils étaient à terre, versés les uns sur les autres, gisant dans une demi-obscurité.

Ce grenier, c'étaient les limbes où étaient renfermées les âmes que Dieu n'envoie ni en paradis ni en enfer, parce qu'il a des desseins sur elles.

Un jour, la pauvre maison, sans cause apparente, trembla jusqu'en ses fondemens, jeta un cri, et se lézarda; les habitans, épouvantés, crurent à un tremblement de terre, et s'élancèrent dans le jardin.

Tout était tranquille, et dans l'air et sur la terre; la fontaine continuait de couler au coin de la rue; un oiseau chantait dans les plus hautes branches du plus grand arbre.

L'accident était partiel; il venait d'une cause secrète, ignorée, inconnue.

On envoya chercher l'architecte.

L'architecte examina la maison, la sonda, l'interrogea, et finit par déclarer que l'accident ne pouvait provenir que d'une surcharge.

En conséquence, il demanda à visiter les greniers.

Mais, sur cette demande, il éprouva une vive opposition de la part de monsieur de Villenave.

D'où venait cette opposition, qui dut céder cependant à la fermeté de l'architecte?

C'est que monsieur de Villenave sentait que son trésor enfoui, d'autant plus précieux qu'il lui était presque inconnu à lui-même, courait un grand danger à cette visite.

En effet, dans la seule chambre du milieu, on trouva douze cents in-folios pesant à peu près huit mille livres.

Hélas! ces douze cents in-folios, qui avaient fait pen-

cher la maison et qui menaçaient de la faire écrouler, il fallut les vendre.

Cette douloureuse opération eut lieu en 1822. Et en 1826, quand je connus monsieur de Villenave, il n'était point encore bien remis de cette douleur, et plus d'un soupir, dont sa famille ne connut ni la cause ni le but, allait rejoindre ces chers in-folios, réunis à si grand'peine par lui, et maintenant, comme des enfans chassés du toit paternel, errans, orphelins, et éparpillés sur la terre.

J'ai dit combien la maison de la rue de Vaugirard m'avait été douce, bonne et hospitalière; de là part de madame de Villenave, parce qu'elle était naturellement affectueuse; de la part de madame de Waldor, parce que, poëte, elle aimait les poëtes; de la part de Théodore de Villenave, parce que nous étions du même âge tous deux, et tous deux à cet âge où l'on a besoin de donner une part de son cœur et de recevoir une part du cœur des autres.

Enfin, de la part de monsieur de Villenave, parce que, sans être un amateur d'autographes, je possédais cependant, grâce au portefeuille militaire de mon père, une collection d'autographes assez curieuse.

En effet, mon père ayant occupé, de 1791 à 1800, des grades élevés dans l'armée, ayant été trois fois général en chef, mon père se trouvait avoir été en correspondance avec tout ce qui avait joué un rôle de 1791 à 1800.

Les autographes les plus curieux de cette correspondance étaient ceux du général *Buonaparte*. Napoléon n'a pas conservé longtemps ce prénom italianisé. Trois mois après le 13 vendémiaire, il francise son nom et signe Bonaparte. Or, mon père avait reçu, dans cette courte pé-

riode, cinq ou six lettres du jeune général de l'intérieur. Ce fut le titre qu'il prit après le 13 vendémiaire.

Je donnai à monsieur de Villenave un de ces autographes, flanqué d'un autographe de Saint-Georges et d'un autographe du maréchal de Richelieu ; et, grâce à ce sacrifice, qui était un plaisir pour moi, j'eus mes entrées au second étage.

Peu à peu, je devins assez familier dans la maison pour que Françoise ne m'annonçât plus à monsieur de Villenave. Je montais seul au second. Je frappais à la chambre ; j'ouvrais sur le mot : Entrez ! et presque toujours j'étais bien reçu.

Je dis presque toujours, parce que les grandes passions ont leurs heures d'orage. Supposez un amateur d'autographes qui a couvé une signature précieuse, une signature dans le genre de celle de Robespierre, qui n'en a laissé que trois ou quatre ; de Molière, qui n'en a laissé qu'une ou deux ; de Shakespeare, qui, je crois, n'en a pas laissé du tout ; eh bien ! au moment de mettre la main sur cette signature unique ou presque unique, cette signature, par un accident quelconque, échappe à notre collectionneur : le voilà tout naturellement au désespoir.

Entrez dans un pareil moment chez lui, fussiez-vous son père, fussiez-vous son frère, fussiez-vous un ange, et vous verrez comme vous serez reçu ; à moins toutefois que cet ange, par son pouvoir divin, ne fasse vivre cette signature qui n'existait pas, ou ne dédouble cette signature unique.

Voilà les cas exceptionnels où j'eusse été mal reçu par monsieur de Villenave. En toute autre circonstance, j'é-

2.

tais sûr de trouver un visage gracieux, un esprit facile, et une mémoire complaisante, même pendant la semaine.

Je dis « pendant la semaine », parce que le dimanche était, chez monsieur de Villenave, réservé aux visites scientifiques.

Tout ce qu'il y avait de bibliophiles étaangers, d'amateurs d'autographes cosmopolites venant à Paris, n'y venaient pas sans faire leur visite à monsieur de Villenave, comme des vassaux vont rendre hommage à leur suzerain.

Le dimanche était donc le jour des échanges. Grâce à ces échanges, monsieur de Villenave complétait ses collections étrangères pour lesquelles ses épiciers étaient insuffisans, en abandonnant aux collectionneurs Germains, Anglais ou Américains, quelques rognures de ses richesses nationales.

J'étais donc entré dans la maison; j'avais donc été reçu au premier d'abord, au second ensuite; j'y avais obtenu mes entrées tous les dimanches; puis enfin j'y avais été admis à ma volonté, privilége que je partageais avec deux ou trois personnes tout au plus.

Or, un jour de la semaine, c'était un mardi, je crois, comme je venais prier monsieur de Villenave de me laisser étudier un autographe de Christine (on sait que j'aime à me rendre compte du caractère des personnages par la forme de leur écriture), un jour, dis-je, où je venais dans ce but, c'était vers cinq heures de l'après-midi, au mois de mars, je sonnai à la porte. Je demandai monsieur de Villenave, et je passai.

Comme j'allais entrer dans la maison, Françoise me rappela.

— Qu'y a-t-il, Françoise ? demandai-je.

— Monsieur va-t-il chez ces dames ou chez monsieur?

— Je vais chez monsieur, Françoise.

— Eh bien ! si monsieur était bien bon, il épargnerait deux étages à mes pauvres jambes, et donnerait à monsieur de Villenave cette lettre que l'on vient d'apporter pour lui.

— Volontiers, Françoise.

Françoise me donna la lettre; je la pris et je monlai.

Arrivé à la porte, je frappai comme d'habitude; mais on ne me répondit pas.

Je frappai un peu plus fort.

Même silence.

Enfin je frappai une troisième fois, et cette fois avec une espèce d'inquiétude, car la clef était à la porte, et la présence de la clef à la porte impliquait invariablement la présence de monsieur de Villenave dans sa chambre.

Je pris donc sur moi d'ouvrir la porte, et je vis monsieur de Villenave assoupi dans son fauteuil.

Au bruit que je fis, peut-être à la colonne d'air qui entra et qui rompit certaines influences magnétiques, monsieur de Villenave poussa un espèce de cri.

— Ah ! pardon, lui dis-je, cent fois pardon, j'ai été indiscret, je vous ai dérangé.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous ?

— Je suis Alexandre Dumas.

— Ah!

Et monsieur de Villenave respira.

— En vérité, je suis au désespoir, ajoutai-je, et je me retire.

— Non, fit monsieur de Villenave en poussant un soupir et en passant sa main sur son front, non, entrez.

J'entrai.

— Asseyez-vous !

Par hasard une chaise était vacante; je la pris.

— Vous voyez, dit-il. Oh ! comme c'est étrange ! je m'étais assoupi. Le crépuscule est arrivé; pendant ce temps-là, mon feu s'est éteint; vous m'avez réveillé, je me suis trouvé sans lumière, ne me rendant pas compte du bruit qui troublait mon sommeil : c'est sans doute l'air de la porte qui a passé sur mon visage; mais il m'a semblé voir voltiger un grand drap blanc, quelque chose comme un linceul. Comme c'est étrange, n'est-ce pas? continua monsieur de Villenave avec ce mouvement de tout le corps qui indique l'homme qui s'est refroidi. Vous voilà, tant mieux !

— Vous me dites cela pour me consoler de ma gaucherie.

— Non, en vérité. Je suis bien aise de vous voir. Que tenez-vous là ?

— Ah ! pardon, j'oubliais; une lettre pour vous.

— Ah ! un autographe, de qui ?

— Non, ce n'est pas un autographe, c'est tout bonnement, à ce que je suppose du moins, une lettre.

—Ah ! oui, une lettre !

— Une lettre venue par la poste, et que Françoise m'a chargé de vous apporter : la voici.

— Merci. Tenez, s'il vous plaît, allongez la main, et donnez-moi...

— Quoi ?

— Une allumette. En vérité je suis encore tout engourdi. Si j'étais superstitieux, je croirais aux pressentimens.

Il prit l'allumette que je lui présentai et l'alluma à la cendre rouge du foyer.

A mesure qu'il l'allumait, une lumière croissante se répandait dans l'appartement, et permettait de distinguer les objets.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je tout à coup.

— Qu'avez-vous donc ? me demanda monsieur de Villenave en allumant la bougie.

— Ah! mon Dieu! votre beau pastel, que lui est-il donc arrivé ?

— Oui, vous voyez, répondit tristement monsieur de Villenave, je l'ai mis là près de la cheminée ; j'attends le vitrier, l'encadreur.

— En effet, le cadre est brisé, et le verre en mille morceaux.

— Oui, dit monsieur de Villenave, regardant le portrait d'un air mélancolique, et oubliant sa lettre ; oui, c'est une chose incompréhensible.

— Mais il lui est donc arrivé un accident?

— Imaginez-vous qu'avant-hier j'avais travaillé toute la soirée ; il était minuit moins un quart, je me couche, je mets ma bougie sur ma table de nuit, et je m'apprête à revoir les épreuves d'une petite édition compacte de mon Ovide, quand mes yeux se portent par hasard sur le portrait de ma pauvre amie, je lui dis bonsoir de la tête

comme d'habitude : il faisait un peu de vent par une fenêtre restée entr'ouverte sans doute, le vent fait vaciller la flamme de ma bougie, de sorte qu'il me semble que le portrait me répond : Bonsoir! par un mouvement de tête pareil au mien. Vous comprenez que je traitai cette vision de folie, mais je ne sais pas comment cela se fait, voilà mon esprit qui se préoccupe, et mes yeux qui ne peuvent plus quitter le cadre. Dame! vous le savez, mon ami, ce pastel remonte aux premiers jours de ma jeunesse, il me rappelle toutes sortes de souvenirs. Me voilà donc nageant en plein dans mes souvenirs de vingt-cinq ans. Je parle à mon portrait. Ma mémoire répond pour lui, et quoique ce soit ma mémoire qui réponde, il me semble que le pastel remue les lèvres; il me semble que ses couleurs s'effacent; il me semble que sa physionomie prend une expression triste. En ce moment, minuit commence à sonner à l'église des Carmes; à ce tintement lugubre, le visage de ma pauvre amie prend une expression de plus en plus douloureuse. Le vent soufflait. Au dernier coup de minuit, la fenêtre du cabinet s'ouvre violemment, j'entends passer comme une plainte, il me semble que les yeux du portrait se ferment. Le clou qui le soutenait se brise; le portrait tombe, et ma bougie s'éteint.

Je me lève pour la rallumer, n'ayant aucunement peur, mais vivement impressionné cependant; le malheur veut que je ne retrouve pas une allumette, il était trop tard pour appeler, je ne savais pas où en aller prendre; je referme la fenêtre de mon cabinet, et me recouche sans lumière.

Tout cela m'avait ému, j'étais triste; je me sentais une

incroyable envie de pleurer; il me semblait entendre comme le froissement d'une robe de soie par la chambre. Plusieurs fois je demandai : Y a-t-il quelqu'un là? Enfin je m'endormis, mais tard, et, en me réveillant, je trouvai mon pauvre pastel dans l'état où vous le voyez.

— Oh! la chose étrange, lui dis-je; et avez-vous reçu votre lettre hebdomadaire?

— Quelle lettre?

— Celle que vous écrivait l'original du portrait.

— Non, et voilà ce qui m'inquiète, voilà pourquoi j'avais dit à Françoise de monter ou de faire monter sans retard les lettres qui arriveraient pour moi.

— Eh bien! celle-ci, que je vous apporte...

— Ce n'est pas sa manière de les plier.

— Ah!

— Mais n'importe, elle est d'Angers.

— La personne habitait Angers?

— Oui, ah! mon Dieu! cachetée de noir! Pauvre amie, lui serait-il arrivé malheur?

Et monsieur de Villenave pâlit en décachetant la lettre.

Aux premiers mots qu'il lut, ses yeux se remplirent de larmes.

Il prit une seconde lettre interrompue à sa quatrième ligne et contenue dans la première.

Il porta cette lettre interrompue à ses lèvres et me présenta l'autre.

— Lisez, dit-il.

Je lus :

« Monsieur,

» C'est avec ma douleur personnelle, augmentée de celle que vous allez éprouver, que je vous annonce que madame *** est morte dimanche dernier, comme sonnait le dernier coup de minuit.

» Elle avait, la surveille, au moment où elle vous écrivait, été prise d'une indisposition que nous crûmes légère d'abord, et qui alla s'aggravant toujours jusqu'au moment de sa mort.

» J'ai l'honneur de vous envoyer, tout incomplète qu'elle est, la lettre qu'elle avait commencée pour vous. Cette lettre vous prouvera que, jusqu'au moment de sa mort, les sentimens qu'elle vous avait voués sont restés les mêmes.

» Je suis, monsieur, bien tristement, comme vous pensez, mais me disant toujours votre très humble servante.

» THÉRÈSE MIRAND. »

Monsieur de Villenave suivait des yeux mes yeux qui lisaient.

— A minuit! me dit-il, vous voyez, c'est à minuit que le portrait est tombé à terre et s'est brisé. Non-seulement il y a coïncidence de jour, mais de minutes.

— Oui, répondis-je, c'est cela.

— Vous croyez donc? s'écria monsieur de Villenave.

— Mais sans doute que je crois.

— Oh! bien alors, venez un jour, mon ami, un jour

que je serai un peu moins troublé, n'est-ce pas, et je vous raconterai quelque chose de bien autrement étrange.

— Une chose qui vous est arrivée à vous?

— Non, mais dont j'ai été le témoin.

— Quand cela?

— Oh! il y a bien longtemps. C'était en 1774, du temps où j'étais précepteur des enfans de monsieur de Chauvelin.

— Et vous dites?

— Oui, que je vous conterai cela; en attendant, vous comprenez...

— Je comprends, vous avez besoin d'être seul.

Je me levai et m'apprêtai à sortir.

— A propos, dit monsieur de Villenave, dites en passant à ces dames que l'on ne soit pas inquiet de moi; je ne descendrai pas.

Je fis signe que la commission serait faite.

Alors monsieur de Villenave fit tourner son fautouil sur un pied de derrière, de manière à se trouver bien en face du portrait; puis, tandis que je refermais la porte :

— Pauvre Sophie! murmura-t-il.

Maintenant, l'histoire qu'on va lire est celle que plus tard me raconta monsieur de Villenave.

IV

LE MÉDECIN DU ROI.

Le 25 août 1774, le roi Louis XV était couché à Versailles dans la chambre Bleue; auprès de son lit, sur un lit de sangle, dormait le chirurgien Lamartinière.

Cinq heures du matin sonnaient à l'horloge de la grande cour, et le mouvement commençait dans le château.

Mouvement d'ombres inquiètes qui ménageaient le sommeil du prince à cette heure, où depuis quelque temps Louis XV, fatigué par les veilles et les excès, trouvait un peu de repos acheté par l'abus de l'insomnie, et par les narcotiques quand l'abus de l'insomnie ne suffisait pas.

Le roi n'était plus jeune : il entrait dans sa soixante-cinquième année. Après avoir épuisé jusqu'à la lie les plaisirs, les jouissances, les louanges, il n'avait plus rien à connaître : il s'ennuyait.

C'était la pire de ses maladies que la fièvre de l'ennui; aiguë sous madame de Châteauroux, elle était devenue intermittente sous madame de Pompadour, et chronique sous madame Du Barry.

A ceux qui n'ont plus rien à connaître, il reste parfois quelque chose à aimer; c'est une souveraine ressource contre la maladie dont était atteint Louis XV. Blasé sur

l'amour individuel par celui qu'il avait inspiré à tout un peuple, et qui avait été poussé jusqu'à la frénésie, cette habitude de l'âme lui avait paru trop vulgaire pour qu'un roi de France s'y abandonnât.

Louis XV avait donc été aimé par son peuple, par sa femme et par ses maîtresses; mais Louis XV, lui, n'avait jamais aimé personne.

Il reste aussi à ceux qui sont blasés une préoccupation excitante : c'est la souffrance. Louis XV, à part les deux ou trois maladies qu'il avait faites, n'avait jamais souffert; et, mortel favorisé, il n'éprouvait, comme pressentiment de la vieillesse, qu'un commencement de fatigue, que les médecins lui présentaient comme un signal de retraite.

Quelquefois, à ces fameux soupers de Choisy, où les tables sortaient toutes chargées du parquet, où le service était fait par les pages des petites écuries, quand la comtesse Du Barry provoquait Louis XV aux rasades, le duc d'Ayen au gros rire et le marquis de Chauvelin à l'épicurienne gaîté, Louis XV, surpris, s'apercévait que sa main était paresseuse à lever ce verre plein de la liqueur pétillante qu'il avait tant aimée, que son front refusait de se contracter pour ce rire inextinguible que les saillies de Jeanne Vaubernier avaient parfois fait éclore comme des fleurs d'automne aux frontières de son âge mûr, enfin, que son cerveau demeurait glacé aux peintures séduisantes de cette vie bienheureuse que procurent le souverain pouvoir, la suprême richesse et l'excellente santé.

Louis XV n'était point d'un caractère ouvert, il concentrait en lui joie et tristesse; peut-être eût-il été, grâce à cette absorption intérieure de ses sentimens, un grand

politique, si, comme il le disait lui-même, le temps ne lui eût manqué.

Aussitôt qu'il s'aperçut du changement qui commençait à s'accomplir en lui, au lieu de prendre son parti et de respirer philosophiquement ces premières brises de la vieillesse qui rident le front et argentent les cheveux, il se replia sur lui-même et s'observa.

Ce qui fait tristes les plus enjoués des hommes, c'est l'analyse de la joie ou de la souffrance; l'analyse est un silence jeté entre les rires ou les sanglots.

On n'avait vu jusque là le roi qu'ennuyé, on le vit triste. Il ne rit plus aux gravelures de madame Du Barry, il ne sourit plus aux méchancetés du duc d'Ayen, il ne s'engourdit plus aux amicales caresses de monsieur de Chauvelin, son ami de cœur, l'Achate de ses escapades royales.

Madame Du Barry se plaignit particulièrement de cette tristesse, qui pour elle dégénérait particulièrement en froideur.

Ce changement moral fit dire aux médecins, que si le roi n'était pas encore malade, il allait bien certainement le devenir.

Aussi, le 15 avril précédent, Lamartinière, son premier chirurgien, après avoir fait avaler au roi sa médecine mensuelle, se hasarda-t-il à lui faire des observations qu'il croyait urgentes.

— Sire, lui avait donc dit Lamartinière, comme Votre Majesté ne boit plus, comme Votre Majesté ne mange plus, comme Votre Majesté ne....... s'amuse plus, que va-t-elle faire ?

— Dame ! mon cher Lamartinière, avait répondu le roi,

ce qui pourra me paraître le plus divertissant en dehors de tout cela.

— C'est que je ne connais pas grand'chose de nouveau à offrir à Votre Majesté. Votre Majesté a fait la guerre, Votre Majesté a essayé d'aimer les savans et les artistes, Votre Majesté a aimé les femmes et le vin de Champagne. Or, quand on a tâté de la gloire, de la flatterie, de l'amour et du vin, je proteste à Votre Majesté que je cherche inutilement un muscle, une pulpe, un ganglion nerveux, qui me révèle l'existence d'une autre aptitude à quelque distraction nouvelle.

— Ah ! ah ! fit le roi, vraiment, vous croyez, Lamartinière ?

— Sire, songez-y bien, Sardanapale était un roi très intelligent, presque aussi intelligent que Votre Majesté, quoiqu'il vécût quelque chose comme deux mille huit cents ans avant elle. Il aimait la vie, et s'occupa beaucoup de la bien employer. Je crois savoir qu'il rechercha minutieusement les moyens d'exercer le corps et l'esprit à la découverte des plaisirs les moins connus. Eh bien ! jamais les historiens ne m'ont appris qu'il eût trouvé autre chose que ce que vous avez trouvé vous-même.

— Oui-dà ! Lamartinière.

— J'en excepte le vin de Champagne, sire, que Sardanapale ne connaissait pas. Il avait au contraire pour boisson des vins épais, lourds et pâteux de l'Asie-Mineure, ces flammes liquides qui filtrent par la pulpe des raisins de l'Archipel, vins dont l'ivresse est une fureur, tandis que l'ivresse du vin de Champagne n'est qu'une folie.

— C'est vrai, mon cher Lamartinière, c'est vrai ; le vin

de Champagne est un joli vin, et je l'ai beaucoup aimé. Mais, dites-moi, est-ce qu'il n'a pas fini par se brûler sur un bûcher, votre Sardanapale?

— Oui, sire, c'était le seul genre de plaisir qu'il n'avait pas expérimenté encore; il le réserva pour le dernier.

— Et ce fut sans doute pour rendre ce plaisir aussi vif que possible, qu'il se brûla avec son palais, ses richesses, sa favorite?

— Oui, sire.

— Est-ce que vous me conseilleriez, par hasard, mon cher Lamartinière, de brûler Versailles, et, en même temps que Versailles, de me brûler moi-même avec madame Du Barry?

— Non, sire; vous avez fait la guerre, vous avez vu des incendies, vous avez été enveloppé vous-même dans la canonnade de Fontenoy. La flamme ne serait pas par conséquent un divertissement nouveau pour vous. Voyons, récapitulons vos moyens de défense contre l'ennui.

— Oh! Lamartinière, je suis bien désarmé.

—Vous avez d'abord monsieur de Chauvelin, votre ami... un homme d'esprit... un...

— Chauvelin n'a plus d'esprit, mon cher.

— Depuis quand?

— Depuis que je m'ennuie, pardieu!

— Bah! fit Lamartinière, c'est comme si vous disiez que madame Du Barry n'est plus belle depuis...

— Depuis quoi?... fit le roi, en rougissant un peu.

— Oh! je m'entends, répliqua le chirurgien brusquement.



— Enfin, dit le roi en poussant un soupir, il est décidé que je vais être malade.

— J'en ai peur, sire.

— Un remède alors, Lamartinière, un remède ; prévenons le mal.

— Le repos, sire ; je n'en connais point d'autre.

— Bien !

— La diète.

— Bien !

— Les distractions.

— Je vous arrête là, Lamartinière.

— Comment cela ?

— Oui, vous m'ordonnez les distractions, et vous ne me dites pas comment je dois me distraire. Eh bien ! je vous répute ignorant, ignorantissime ! entendez-vous, mon ami ?

— Et vous avez tort, sire. C'est votre faute et non la mienne.

— Comment cela ?

— On ne distrait pas ceux qui s'ennuient ayant monsieur de Chauvelin pour ami et madame Du Barry pour maîtresse.

Il y eut un silence par lequel le roi semblait avouer que ce que venait de dire Lamartinière n'était pas dépourvu de raison.

Puis le roi reprit :

— Eh bien ! Lamartinière, mon ami, puisque nous parlons maladie, raisonnons au moins. Vous dites que je me suis amusé de tout en ce monde, n'est-ce pas ?

— Je le dis, et cela est.

— De la guerre ?

— Pardieu ! quand on a gagné la bataille de Fontenoy !

— Oui, avec cela que c'était un spectacle divertissant, des hommes en lambeaux, quatre lieues de long et une lieue de large détrempées de sang ; une odeur de boucherie à faire lever le cœur.

— La gloire, enfin.

— D'ailleurs, est-ce que c'est moi qui ai gagné la bataille ? est-ce que ce n'est pas monsieur le maréchal de Saxe ? est-ce que ce n'est pas monsieur le duc de Richelieu? est-ce que ce n'est pas surtout Pecquigny avec ses quatre pièces de canon ?...

— N'importe ; à qui en a-t-on fait le triomphe, en attendant ? à vous.

— Je le veux bien ; voilà donc la raison pour laquelle vous supposez que je dois aimer la gloire. Ah ! mon cher Lamartinière, ajouta le roi en poussant un soupir, si vous saviez comme j'ai été mal couché la veille de Fontenoy !

— Eh bien ! soit, passons sur la gloire ; vous pouvez, ne voulant pas l'acquérir vous-même, vous en faire donner par les peintres, les poëtes et les historiens.

— Lamartinière, j'ai horreur de tous ces gens-là, qui sont ou des faquins plus plats que mes laquais, ou des colosses d'orgueil à ne point passer sous les arcs de triomphe de mon aïeul. Ce Voltaire, surtout ; le drôle, un soir, ne m'a-t-il pas frappé sur l'épaule, en m'appelant Trajan ? On lui dit qu'il est le roi de mon royaume, et le maroufle croit cela. Je ne veux donc pas de l'immortalité que ces gens-là pourraient me donner, il la faudrait payer trop

cher en ce monde périssable, et peut-être même dans l'autre.

— En ce cas, que voulez-vous, sire ? dites-le.

— Je veux faire durer ma vie le plus longtemps que je pourrai. Je veux que, dans cette vie, il entre le plus possible de choses que j'aime; et pour cela, ce n'est ni aux poëtes, ni aux philosophes, ni aux guerriers que je m'adresserai; non, Lamartinière, après Dieu, voyez-vous bien, décidément je n'estime que les médecins, quand ils sont bons, bien entendu.

— Parbleu !

— Parlez-moi donc franchement, cher Lamartinière.

— Oui, sire.

— Qu'ai-je à craindre ?

— L'apoplexie.

— On en meurt ?

— Oui, si l'on n'est pas saigné à temps.

— Lamartinière, vous ne me quitterez plus.

— C'est impossible, sire; j'ai mes malades, moi.

— Fort bien ! mais il me semble que ma santé, à moi, est aussi intéressante à la France et à l'Europe que celle de tous vos malades ensemble; on fera tous les soirs votre lit près du mien.

— Sire !...

— Que vous importe de coucher ici ou de coucher ailleurs ? Et vous me rassurerez par votre seule présence, mon cher Lamartinière, et vous ferez peur à la maladie, car la maladie vous connaît, et elle sait qu'elle n'a pas de plus rude ennemi que vous.

Voilà pourquoi le chirurgien Lamartinière se trouvait, le

25 avril 1774, couché sur un petit lit dans la chambre Bleue, à Versailles, dormant d'un profond sommeil vers cinq heures du matin, tandis que le roi, lui, ne dormait pas.

Louis XV, qui ne dormait pas, comme nous venons de le constater, poussa un gros soupir; mais, attendu qu'un soupir n'a de signification positive que celle que lui donne le soupirant, Lamartinière, qui ronflait au lieu de soupirer, l'entendit tout en ronflant, mais n'y fit, ou plutôt ne parut y faire aucune attention.

Le roi, voyant que son chirurgien ordinaire était insensible à cet appel, se pencha sur le bord du lit, et, à la lueur de la grosse cire qui brûlait dans le mortier de marbre, il contempla son surveillant, qu'une couverture épaisse et moelleuse, montant jusqu'à la fontange de son bonnet de nuit, dérobait aux plus obstinés regards.

— Aïe ! fit le roi. Hélas !

Lamartinière entendit encore; mais comme une interjection peut échapper quelquefois à un homme endormi, ce n'est pas une raison pour qu'elle en réveille un autre.

Le chirurgien continua donc de ronfler.

— Est-il heureux de dormir ainsi ! murmura Louis XV.

Puis, il ajouta :

— Que ces médecins sont matériels !

Et il prit sur lui d'attendre encore; mais, pendant un quart d'heure, ayant attendu vainement :

— Hé ! Lamartinière ! dit-il enfin.

— Voyons, qu'y a-t-il, sire ? demanda en grognant le médecin de Sa Majesté.

— Ah ! mon pauvre Lamartinière! répéta le roi en geignant le plus lamentablement qu'il put.

— Eh bien ! quoi ?

Et le docteur, tout grommelant, comme un homme qui est sûr qu'il peut abuser de sa position, le docteur se laissa glisser hors de son lit.

Il trouva le roi assis sur le sien.

— Eh bien ! sire, vous souffrez? lui demanda-t-il.

— Je crois que oui, mon cher Lamartinière, répliqua Sa Majesté.

— Oh ! oh ! vous êtes un peu ému.

— Très ému, oui.

— De quoi ?

— Je n'en sais rien.

— Je le sais, moi, murmura le chirurgien, c'est de la peur.

— Tâtez mon pouls, Lamartinière.

— C'est ce que je fais.

— Eh bien ?

— Eh bien ! sire, il marque quatre-vingt-huit pulsations à la minute, ce qui est beaucoup chez les vieillards.

— Chez les vieillards, Lamartinière ?

— Sans doute.

— Je n'ai que soixante-quatre ans, et à soixante-quatre ans on n'est pas encore vieux.

— On n'est déjà plus jeune.

— Voyons, qu'ordonnez-vous?

— D'abord, qu'éprouvez-vous ?

— J'étouffe un peu, ce me semble.

— Non, vous avez froid au contraire.

— Je dois être rouge ?

— Allons donc, vous êtes pâle. Un conseil, sire.

— Lequel ?

— Tâchez de vous rendormir, ce serait bien gentil.

— Je n'ai plus sommeil.

— Voyons, que signifie cette agitation-là !

— Dame ! il me semble que vous devez le savoir, Lamartinière, ou ce ne serait pas la peine d'être médecin.

— Est-ce que vous auriez fait un mauvais rêve ?

— Eh bien ! oui.

— Un rêve ! s'écria Lamartinière en levant les mains au ciel; un rêve !

— Dame ! reprit le roi, il y a des rêves.

— Eh bien ! voyons, racontez-le, votre rêve, sire.

— Cela ne se raconte pas, mon ami.

— Pourquoi donc ? tout se raconte.

— Au confesseur, oui.

— Alors, envoyez-moi chercher votre confesseur bien vite; en attendant, je remporte ma lancette.

— Un rêve, c'est parfois un secret.

— Oui, et même aussi c'est parfois un remords. Vous avez raison, sire, adieu.

Et le docteur commença de tirer ses bas et de passer ses culottes.

— Voyons, Lamartinière, voyons, ne vous fâchez pas, mon ami. Eh bien ! j'ai rêvé... j'ai rêvé que l'on me portait à Saint-Denis.

— Et que la voiture était mauvaise... Bah ! quand vous ferez ce voyage-là, vous ne vous en apercevrez pas, sire.

— Comment pouvez-vous plaisanter sur de pareilles choses? dit le roi tout frissonnant. Non, j'ai rêvé que l'on me portait à Saint-Denis, et que j'étais tout vivant enseveli dans le velours de mon cercueil.

— Vous sentiez-vous gêné dans ce cercueil?

— Oui, un peu.

— Vapeurs, humeurs noires, digestions lourdes.

— Oh! je n'avais pas soupé hier.

— Vide, alors.

— Vous croyez?

— Ah! j'y songe, à quelle heure avez-vous quitté madame la comtesse, hier?

— Voilà deux jours que je ne l'ai vue.

— Vous la boudez; humeur noire, vous voyez bien.

— Eh non! c'est elle qui me boude. Je lui avais promis quelque chose que je ne lui ai pas donné.

— Donnez-lui vite ce quelque chose, et remettez-vous l'esprit en joie.

— Non, je suis noyé de tristesse.

— Ah! une idée.

— Laquelle?

— Déjeunez avec monsieur de Chauvelin.

— Déjeuner! s'écria le roi; c'était bon du temps où j'avais de l'appétit.

— Ah çà mais! s'écria le chirurgien en se croisant les bras, vous ne voulez plus de vos amis, vous ne voulez plus de votre maîtresse, vous ne voulez plus de votre déjeuner, et vous croyez que je souffrirai cela? Et bien! sire, je vous déclare une chose, moi, c'est que si vous changez vos habitudes, vous êtes perdu.

— Lamartinière ! mon ami me fait bâiller, ma maîtresse m'endort, mon déjeuner m'étouffe.

— Bon ! décidément vous êtes malade alors.

— Ah ! Lamartinière, s'écria le roi, j'ai été bien longtemps heureux.

— Et vous vous plaignez de cela ? voilà les hommes.

— Non, je ne me plains pas du passé, certes, mais du présent ; à force de rouler, le char s'use.

Et le roi poussa un soupir.

— C'est vrai, il s'use, répéta sentencieusement le chirurgien.

— De sorte que les ressorts ne vont plus, soupira le roi, et j'aspire au repos.

— Eh bien ! alors, dormez donc ! s'écria Lamartinière en se recouchant.

— Laissez-moi continuer ma métaphore, mon bon docteur.

— Me serais-je trompé et deviendriez-vous poëte, sire ? Encore une vilaine maladie, celle-là.

— Non, au contraire, vous savez que je les déteste, les poëtes. Pour faire plaisir à madame de Pompadour, j'ai fait ce croquant de Voltaire gentilhomme ; mais du jour où il s'est permis de me tutoyer en m'appelant Titus, ou Trajan, je ne sais plus lequel, ç'a été fini. Je voulais donc dire, sans poésie, que je crois qu'il est temps que j'enraie.

— Vous voulez savoir mon avis, sire ?

— Oui, mon ami.

— Eh bien ! n'enrayez pas, sire, dételez.

— C'est dur, murmura Louis XV.

— C'est comme cela, sire. Quand je parle au roi, je l'ap-

pelle Votre Majesté; quand je retourne mon malade, je ne lui dis pas même monsieur. Ainsi donc, sire, dételez, et vivement. Maintenant que la chose est convenue, nous avons encore une heure et demie à dormir, sire, dormons donc.

Et le chirurgien se rejeta sous sa couverture, où, cinq minutes après, il ronflait de façon si roturière, que les voûtes de la chambre bleue en grinçaient d'indignation.

V

LE LEVER DU ROI.

Le roi, abandonné à lui-même, ne chercha point à interrompre l'obstiné docteur, dont le sommeil, réglé comme une horloge, dura autant qu'il l'avait annoncé.

Six heures et demie étaient sonnées. Comme le valet de chambre allait entrer, Lamartinière se leva et passa dans un cabinet voisin, tandis que l'on enlevait son lit.

Là, il écrivit une ordonnance pour les médecins du petit service, et disparut.

Le roi donna ordre que l'on fit entrer son service d'abord, puis les grandes entrées.

Il salua silencieusement, puis donna les jambes aux valets de chambre, qui lui passèrent ses bas, attachèrent ses jarretières, et le revêtirent de sa robe de toilette.

Ensuite il s'agenouilla devant son prie-dieu, soupirant plusieurs fois au milieu du silence général.

Chacun s'était agenouillé comme le roi et priait comme lui avec force distractions.

Le roi se retournait de temps en temps vers la balustrade où se pressaient d'ordinaire les plus familiers et les plus chéris de ses courtisans.



— Que cherche donc le roi? se demandèrent tout bas le duc de Richelieu et le duc d'Ayen.

— Ce n'est pas nous, car il nous trouverait, dit le duc d'Ayen ; mais tenez, le roi se lève!

En effet, Louis XV avait achevé sa prière, ou plutôt avait été si distrait qu'il ne l'avait pas dite.

— Je ne vois pas monsieur le maître de la garde-robe, dit Louis XV en regardant autour de lui.

— Monsieur de Chauvelin? demanda le duc de Richelieu.

— Oui.

— Mais, sire, il est ici.

— Où donc?

— Là, fit le duc en se retournant.

Puis soudain, tout surpris:

— Ah! ah! fit-il.

— Quoi donc? demanda le roi.

— Monsieur de Chauvelin prie encore!

En effet, le marquis de Chauvelin, cet agréable païen, ce joyeux compagnon des petits sacriléges royaux, ce spirituel ennemi des dieux en général et de Dieu en particulier, le marquis était resté agenouillé, non-seulement contre son habitude, mais encore contre l'étiquette, alors même que le roi avait fini sa prière.

— Eh bien! marquis, demanda le roi en souriant, est-ce que vous dormez?

Le marquis se leva lentement, fit un signe de croix, et salua Louis XV avec un profond respect.

Chacun était habitué à rire quand monsieur de Chauve-

lin voulait rire; on crut qu'il plaisantait et on en rit d'habitude, le roi comme les autres.

Mais presque aussitôt reprenant son sérieux :

— Allons! allons, marquis, dit Louis XV, vous savez que je n'aime pas qu'on plaisante avec les choses sacrées. Cependant, comme vous voulez m'égayer un peu, à ce que je présume, soyez pardonné en faveur de l'intention; je vous préviens seulement que vous avez fort à faire, ajouta-t-il avec un soupir, car je suis triste comme la mort.

— Vous triste, sire? demanda le duc d'Ayen, et quelle chose peut donc attrister Votre Majesté?

— Ma santé, duc! ma santé qui s'en va! Je fais coucher Lamartinière dans ma chambre pour qu'il me rassure; mais cet enragé-là prend au contraire à tâche de me faire peur. Heureusement qu'ici l'on semble disposé à rire. N'est-ce pas, Chauvelin?

Mais les provocations du roi demeurèrent sans résultat. Le marquis de Chauvelin lui-même, dont la physionomie fine et railleuse reflétait si volontiers l'enjouement du maître; le marquis, si parfait courtisan que jamais il n'était resté en arrière d'un désir du roi; le marquis, cette fois, au lieu de répondre à ce besoin exprimé par Louis XV, d'une distraction même légère, resta morne, sévère, et tout à fait absorbé dans une gravité inexplicable.

Quelques-uns, tant cette tristesse était hors des habitudes de monsieur de Chauvelin, quelques-uns, disons-nous, crurent que le marquis continuait la plaisanterie et que cette gravité aboutirait à un resplendissant artifice d'hilarité; mais le roi, ce matin-là, n'avait pas la patience d'at-

tendre ; il commença donc à battre en brèche la tristesse de son favori.

— Mais que diable avez-vous donc, Chauvelin ? demanda Louis XV ; est-ce que vous continuez mon rêve de cette nuit ? Est-ce que vous voulez aussi vous faire enterrer, vous ?

— Oh !... Votre Majesté aurait songé de ces vilaines choses ? demanda Richelieu.

— Oui, un cauchemar, duc. Mais, en vérité, ce que je supporte en dormant, j'aimerais assez à ne pas le retrouver éveillé. Eh bien ! voyons, Chauvelin, qu'avez-vous ?

Le marquis s'inclina sans répondre.

— Parlez, mais parlez donc, je le veux ! s'écria le roi.

— Sire, répondit le marquis, je réfléchis.

— A quoi ? demanda Louis XV étonné.

— A Dieu ! sire.

— A Dieu ?

— Oui, sire. Dieu... c'est le commencement de la sagesse.

Ce préambuble si froid et si monacal fit tressaillir le roi, qui, attachant sur le marquis un regard plus attentif, découvrit dans ses traits fatigués, vieillis, la cause probable de cette tristesse inaccoutumée.

— Le commencement de la sagesse ? dit-il. Ah ! vraiment, je ne m'étonne plus si ce commencement n'a jamais de suite ; il est trop ennuyeux. Mais vous ne réfléchissez pas à Dieu tout seul. A quoi réfléchissez-vous encore ?

— A ma femme et à mes enfans, que je n'ai pas vus depuis longtemps, sire.

— Tiens, c'est vrai, Chauvelin, vous êtes marié, vous

avez des enfans, je l'avais oublié ; et vous aussi, ce me semble, car depuis quinze ans que nous nous voyons tous les jours, c'est la première fois que vous m'en parlez. Eh bien ! s'il vous prend une rage de pot au feu, faites-les venir, je ne m'y oppose pas, votre logement au château est assez grand ce me semble.

— Sire, répondit le marquis, madame de Chauvelin vit fort retirée du monde, dans une haute dévotion, et...

— Et elle se scandaliserait, n'est-ce pas, du train de Versailles ? Je comprends. C'est comme ma fille Louise, que je ne peux pas tirer de Saint-Denis. Alors je n'y vois pas de remède, mon cher marquis.

— Je demande pardon au roi ; il y en a un.

— Lequel ?

— Mon quartier va finir ce soir ; si le roi me permettait d'aller à Grosbois passer quelques jours avec ma famille...

— Vous plaisantez, marquis : me quitter !

— Je reviendrai, sire ; mais je ne voudrais pas mourir sans avoir pris quelques dispositions testamentaires.

— Mourir ! la peste de l'homme ! Mourir ! comme il vous dit cela ! Quel âge avez-vous donc, marquis ?

— Sire, dix ans de moins que Votre Majesté, bien que je paraisse avoir dix ans de plus.

Le roi tourna le dos à cet humoriste ; et s'adressant au duc de Coigny, placé tout auprès de son estrade :

— Ah ! vous voilà, monsieur le duc, dit-il ; vous arrivez à merveille ; on parlait l'autre soir de vous à souper. Est-il vrai que vous ayez donné l'hospitalité, dans mon château de Choisy, à ce pauvre Gentil-Bernard ? Ce serait une bonne

action dont je vous louerais. Cependant, si tous les gouverneurs de mes châteaux faisaient de même et recueillaient les poëtes devenus fous, il ne me resterait plus d'autre ressource, à moi, que d'aller habiter Bicêtre. Comment va-t-il, ce malheureux?

— Toujours assez mal, sire.

— Et comment donc cela lui est-il venu?

— Sire, pour s'être un peu trop amusé autrefois, et surtout pour avoir tout récemment voulu faire le jeune homme.

— Oui, oui, je comprends. Dame! il est bien vieux.

— J'en demande pardon au roi, sire, mais il n'a qu'un an de plus que Sa Majesté.

— En vérité, cela est insoutenable, dit le roi en tournant le dos au duc de Coigny; non-seulement ils sont tristes aujourd'hui comme des catafalques, mais encore ils sont bêtes comme des oies.

Le duc d'Ayen, un des hommes les plus spirituels de cette époque si spirituelle, comprit la mauvaise humeur croissante du roi, il en craignit les éclaboussures, et, déterminé à la faire cesser le plus tôt possible, il fit deux pas en avant pour se mettre en évidence. Il portait sur sa veste, sur ses jarretières et autour de son habit des broderies d'or, larges et brillantes, qui ne pouvaient manquer d'attirer les yeux. Le monarque le vit en effet.

— Par ma foi! duc d'Ayen, s'écria-t-il, vous voilà resplendissant comme un soleil. Avez-vous donc volé un coche? Je croyais tous les brodeurs de Paris ruinés depuis le mariage du comte de Provence, où aucun courtisan ne les a payés, et où messieurs les princes n'ont pas jugé à



propos de venir, faute d'argent, ou de crédit, sans doute.

— Aussi le sont-ils bien, ruinés, sire.

— Qui donc, les princes, les brodeurs ou les courtisans ?

— Mais tous un peu, je crois ; pourtant les brodeurs sont plus habiles, ils s'en tireront.

— Comment ?

— Par la nouvelle invention que voici ; et il montrait ses broderies.

— Je ne comprends pas.

— Oui, sire ! ces habits brodés ainsi se nomment *à la chancelière.*

— Je comprends encore moins.

— Il y aurait bien un moyen de faire comprendre cette énigme à Sa Majesté ; ce serait de citer les vers que ces badauds de Parisiens ont faits, mais je n'ose pas.

— Vous n'osez pas, vous, duc, dit le roi en souriant.

— Ma foi ! non, sire, j'attends l'ordre du roi.

— Je vous le donne.

— Le roi se rappellera au moins que je ne fais qu'obéir. Voici donc les vers :

On fait certains galons de nouvelle matière;
Mais ils ne sont que pour jours de galas.
On les nomme à la chancelière.
Pourquoi ? C'est qu'ils sont faux et ne rougissent pas.

Les courtisans se regardèrent, étonnés de tant d'audace, et tous se retournèrent en même temps vers Louis XV, afin de modeler leurs physionomies sur la sienne. Le chancelier Maupeou, alors dans toute sa faveur, soutenu par la favorite, était un trop haut personnage pour qu'on osât se

permettre d'écouter les épigrammes qui se succédaient sans cesse contre lui. Le monarque sourit, dès lors toutes les lèvres sourirent. Il ne répondit rien, personne ne dit mot.

Louis XV avait une singulière disposition. Il craignait horriblement la mort, il ne voulait pas qu'on lui parlât de la sienne. Mais, à tout propos, il se faisait une espèce de joie de se moquer du faible qu'ont presque tous les hommes de cacher leur âge, leur vieillesse, ou leurs infirmités. Il disait volontiers à un courtisan :

— Vous êtes vieux, vous avez mauvaise mine, vous mourrez bientôt.

Il y mettait de la philosophie, et, ce jour-là même où deux fois il avait reçu des atteintes cruelles, il s'exposa à en recevoir une troisième.

Pour reprendre la conversation rompue avec le duc d'Ayen, il lui dit assez brusquement :

— Comment va le chevalier de Noailles ? est-il vrai qu'il soit malade ?

— Sire, nous avons eu le malheur de le perdre hier.

— Ah ! je le lui avais bien annoncé.

Puis, envisageant le cercle des courtisans, augmenté des petites entrées, il aperçut l'abbé de Broglio, homme hargneux et brusque. Il l'apostropha en ces termes :

— A votre tour, l'abbé. Vous aviez juste deux jours de moins que lui.

— Sire, répliqua monsieur de Broglio tout blanc de colère, Votre Majesté a été hier à la chasse. Il est venu un orage. Le roi a été mouillé comme les autres.

Et, se faisant faire place, il sortit furieux.

Le roi le regarda aller d'un œil assez triste et ajouta :

— Voilà comme il est, cet abbé de Broglio, il se fâche toujours.

Puis, avisant à la porte son médecin Bonnard, et avec lui Bordeu, protégé de madame Du Barry et aspirant à le remplacer, il les appela tous les deux.

— Venez, messieurs ; on ne parle que de mort ici, ce matin, c'est votre affaire. Lequel de vous nous trouvera la fontaine de Jouvence ? Ce serait là une belle merveille, et je lui garantis sa fortune assurée. Serait-ce vous, Bordeu ? Vous, Esculape auprès de Vénus, je comprends, vous n'avez pas encore songé à ces raccommodages.

— Je demande pardon au roi, j'ai, au contraire, un système qui doit nous ramener à ce bon temps de l'histoire.

— De la fable, interrompit Bonnard avec une mine pincée.

— Vous croyez, poursuivit le roi, vous croyez, mon pauvre Bonnard ? Le fait est que, sous votre direction, ma jeunesse n'est plus qu'une fable bien amère, et celui qui me rajeunirait maintenant serait d'emblée historiographe de France ; car il aurait tracé les plus belles pages de mon règne. Faites cela, Bordeu, une cure digne d'arriver à une grande célébrité. En attendant, tâtez le pouls à monsieur de Chauvelin, que voilà tout pâle et tout triste. Donnez-moi votre avis sur cette santé, très précieuse à nos plaisirs... et à mon cœur, ajouta-t-il très vite.

Chauvelin sourit amèrement en présentant son bras au docteur.

— Auquel de vous deux, messieurs ? demanda-t-il.

— A tous les deux, répliqua Louis XV en riant, mais pas à Lamartinière; il serait homme à vous prédire une apoplexie comme à moi.

— Soit, à vous, monsieur Bonnard : le passé avant l'avenir. Quel est votre avis ?

— Monsieur le marquis est fort malade; il y a plénitude, engorgement des fibres du cerveau : il ferait bien de se faire saigner, et cela très promptement.

— Et vous, monsieur Bordeu ?

— J'adresse mes excuses à mon savant confrère; mais je ne puis être du même avis que son expérience. Monsieur le marquis a le pouls nerveux. Si je parlais à une jolie femme, je dirais qu'elle a des vapeurs. Il lui faut de la gaîté, du repos, point de tourmens, point d'affaires, une satisfaction complète; enfin tout ce qu'il trouve près de l'auguste monarque dont il a l'honneur d'être l'ami. Je prescris la continuation du même régime.

— Que voilà deux consultations admirables, et que monsieur de Chauvelin doit être éclairé, après cela ! Mon pauvre marquis, si vous venez à mourir, Bordeu est un homme déshonoré.

— Non pas, sire, les vapeurs tuent quand on ne les soigne pas.

— Sire, si je meurs, répondit monsieur de Chauvelin, je demande à Dieu que ce soit à vos pieds.

— Garde-t'en bien, tu me ferais une peur effroyable. Mais n'est-il pas l'heure de la messe ? Il me semble que voici monsieur l'évêque de Senez et monsieur le curé de Saint-Louis, notre paroisse. Cette fois on va donc un peu me contenter. Bonjour, monsieur le curé, comment vont

vos ouailles ? Y a-t-il beaucoup de malades, de pauvres ?

— Hélas ! sire, il y en a beaucoup.

— Mais les aumônes ne sont-elles pas abondantes ? Le pain est-il renchéri ? Le nombre des malheureux est-il augmenté ?

— Ah ! oui, sire.

— Comment cela se fait-il ? D'où viennent-ils ?

— Sire, c'est qu'il y a jusqu'aux valets de pied de votre maison qui me demandent la charité.

— Je le crois bien, on ne les paie pas. Entendez-vous, monsieur de Richelieu ? Et ne peut-on mettre ordre à cela ? Que diable ! vous êtes premier gentilhomme de la chambre en année.

— Sire, les valets de pied ne sont pas de mon ressort ; cela regarde le service de l'intendance générale.

— Et l'intendance les renverra à un autre. Pauvres gens ! dit le roi, ému pour un instant ; mais enfin je ne puis pas tout faire. Nous suivez-vous à la messe, monsieur l'évêque ? ajouta-t-il en se tournant vers l'abbé de Beauvais, évêque de Senez, qui prêchait le carême devant la cour.

— Je suis aux ordres de Sa Majesté, répondit l'évêque en s'inclinant ; mais j'ai entendu ici des paroles bien graves. On parle de la mort, et personne n'y songe ; personne ne songe qu'elle arrive à son heure, lorsqu'on ne l'attend pas ; qu'elle nous surprend au milieu des plaisirs, qu'elle frappe les grands et les petits de sa faulx inexorable. Personne ne songe qu'il vient un âge où le repentir et la pénitence sont autant une nécessité qu'un devoir, où les feux

de la concupiscence doivent s'éteindre devant la grande pensée du salut.

— Richelieu, interrompit le roi en souriant, il me semble que monsieur l'évêque jette bien des pierres dans votre jardin.

— Oui, sire, et il les y jette si fortement qu'il en rejaillit jusque dans le parc de Versailles.

— Ah ! bien répondu, monsieur le duc; vous êtes toujours à la riposte, vous, comme à vingt ans. Monsieur l'évêque, ce discours commence bien, nous le reprendrons dimanche dans la chapelle; je vous promets de l'écouter. Chauvelin, pour vous égayer, nous vous dispensons de nous suivre. Allez m'attendre chez la comtesse, ajouta-t-il tout bas. Elle a reçu son fameux miroir d'or, le chef-d'œuvre de Rotiers. Il faut voir cela.

— Sire, je préfère me rendre à Grosbois.

— Encore ! vous radotez, mon cher; allez chez la comtesse, elle vous désensorcellera. Messieurs, à la messe ! à la messe ! Voilà une journée qui commence bien mal. Ce que c'est que de vieillir !

VI

LE MIROIR DE MADAME DU BARRY.

Le marquis, pour obéir au roi, et malgré la répugnance qu'il éprouvait à obéir, se rendit chez la favorite.

La favorite était dans une joie extrême; elle dansait comme un enfant, et dès qu'on lui annonça monsieur le marquis de Chauvelin, elle courut à lui, et sans lui donner le temps de dire un seul mot :

— Oh! mon cher marquis, mon cher marquis, s'écria-t-elle, vous arrivez à merveille! je suis aujourd'hui la plus heureuse personne du monde! j'ai eu le plus charmant réveil que l'on puisse avoir! D'abord Rotiers m'a envoyé mon miroir; c'est lui que vous venez voir sans doute, mais il faut attendre le roi. Et puis, comme plusieurs bonheurs viennent toujours ensemble, le fameux carrosse est arrivé, vous savez, le carrosse que me donne monsieur d'Aiguillon.

— Ah! oui, dit le marquis, le vis-à-vis dont on parle partout; il vous devait bien cela, madame.

— Oh! je sais bien qu'on en parle, mon Dieu! je sais même ce que l'on en dit.

— Vraiment, vous savez tout!

— Oui, à peu près; mais, vous comprenez, je m'en mo-

que! Tenez, voici des vers que j'ai trouvés ce matin même dans les poches du vis-à-vis. Je pouvais faire arrêter le pauvre sellier, mais bah! ces choses-là, c'était bon pour madame de Pompadour; je suis trop contente pour me venger, moi. D'ailleurs, les vers ne sont pas mauvais, ce me semble, et si l'on me traitait toujours ainsi, parole d'honneur! je ne me plaindrais pas.

Et elle présenta les vers à monsieur de Chauvelin.

Monsieur de Chauvelin les prit et les lut :

Pourquoi ce brillant vis-à-vis ?
Est-ce le char d'une déesse
Ou de quelque jeune princesse ?
S'écriait un badaud surpris.
Non... de la foule curieuse
Lui répond un caustique, non,
C'est le char de la blanchisseuse
De cet infâme d'Aiguillon!

Et l'insouciante courtisane se mit à rire aux éclats. Puis, elle reprit :

— *De cet infâme d'Aiguillon*, vous entendez, *sa blanchisseuse*. Ah, ma foi! l'auteur a raison, et ce n'est pas trop dire; sans moi, en vérité, le pauvre duc, malgré la farine dont il s'est couvert à la bataille de... je ne sais jamais les noms de bataille, sans moi le pauvre duc restait d'un noir effroyable. Mais bah! qu'importe, comme disait mon prédécesseur, monsieur de Mazarin, *ils cantent*, *ils pagheront;* et mon vis-à-vis vaut mieux dans un seul de ses panneaux que toutes les épigrammes qu'on a faites

contre moi depuis quatre ans. Je vais vous le montrer. Venez, marquis, suivez-moi.

Et la comtesse, oubliant qu'elle n'était plus Jeanne Vaubernier, et la comtesse, oubliant l'âge du marquis, descendit en chantant les marches d'un escalier dérobé conduisant à une petite cour où se trouvaient ses remises.

— Voyez, dit-elle au marquis tout essoufflé, est-ce assez présentable pour une voiture de blanchisseuse?

Le marquis resta stupéfait. Rien de plus magnifique et de plus élégant tout à la fois n'avait frappé ses regards. Sur les quatre panneaux principaux on voyait les armes des Du Barry avec le fameux cri de guerre : *Boute en avant*. Sur chacun des panneaux de côté, on voyait répétée une corbeille garnie d'un lit de roses sur lequel deux colombes se becquetaient tendrement; le tout en vernis Martin dont le secret est perdu maintenant.

Le carrosse coûtait cinquante-six mille livres.

— Le roi a-t-il vu ce superbe présent, madame la comtesse? demanda le marquis de Chauvelin.

— Pas encore, mais je suis sûre d'une chose.

— De quelle chose êtes-vous sûre? voyons.

— C'est qu'il en sera charmé.

— Euh! euh!...

— Comment, euh! euh!

— Oui, j'en doute.

— Vous en doutez?

— Je gage même qu'il ne vous permettra point de l'accepter.

— Et pourquoi?

— Parce que vous ne pourriez pas vous en servir.

— Bah! vraiment, reprit-elle avec ironie. Ah! vous vous étonnez pour si peu.

— Oui.

— Vous verrez bien autre chose alors, et le miroir d'or, donc, et ceci, ajouta-t-elle en tirant un papier de sa poche; mais, pour ceci, vous ne le verrez pas.

— Comme il vous plaira, madame, répondit le marquis en s'inclinant.

— Pourtant, vous êtes, après ce vieux singe de Richelieu, le plus ancien ami du roi; vous le connaissez bien; il vous écoute; vous pourriez m'aider, si vous le vouliez, et alors... Remontons dans mon cabinet, marquis.

— A vos ordres, madame.

— Vous êtes bien maussade aujourd'hui. Qu'avez-vous donc?

— Je suis triste, madame.

— Ah! tant pis. C'est bête!

Et madame Du Barry, servant de guide au marquis, reprit d'un pas plus grave cet escalier dérobé qu'elle venait de descendre légère et chantant comme un oiseau.

Elle rentra dans son cabinet, monsieur de Chauvelin la suivant toujours; puis elle en ferma la porte, et se retournant vivement vers le marquis, elle lui dit :

— Voyons, m'aimez-vous, Chauvelin?

— Vous ne pouvez pas douter de mon respect et de mon dévouement, madame.

— Vous me serviriez envers et contre tous?

— Excepté contre le roi.

— Dans tous les cas, si vous n'approuvez pas ce que vous allez apprendre, vous resterez neutre.

— Je m'y engage, si vous l'exigez.

— Votre parole.

— Foi de Chauvelin !

— Lisez alors.

Et la comtesse lui remit la pièce la plus singulière, la plus hardie, la plus bouffonne qui jamais ait frappé les yeux d'un gentilhomme. Le marquis n'en comprit point d'abord toute la portée.

C'était une demande adressée au pape pour la cassation de son mariage avec le comte Du Barry, sous prétexte qu'ayant été la maîtresse de son frère, et les canons défendant toute alliance en pareil cas, ce mariage se trouvait nul de toute nécessité; elle ajoutait que, prévenue, aussitôt la bénédiction nuptiale, du sacrilége qu'elle allait commettre, et dont elle ne s'était pas doutée jusque-là, elle avait été saisie de crainte, et que le mariage n'avait point été consommé.

Le marquis relut deux fois cette supplique, et, la rendant à la favorite, il lui demanda ce qu'elle en comptait faire.

— Mais l'envoyer, apparemment, répondit celle-ci avec son effronterie ordinaire.

— A qui ?

— A son adresse.

— Au pape ?

— Au pape.

— Après ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Mon Dieu ! que vous avez la tête dure aujourd'hui !

— C'est possible; mais le fait est que je ne devine pas.

— Vous avez donc cru que je favorisais sans but madame de Montesson? Vous avez donc oublié le grand Dauphin et mademoiselle Choin, Louis XIV et madame de Maintenon? On crie toute la journée au roi d'imiter son illustre aïeul. On n'aura donc rien à dire. Je vaux bien la veuve Scarron, ce me semble; et je n'ai pas soixante ans par-dessus le marché.

— Oh! madame, madame, que viens-je d'entendre! dit monsieur de Chauvelin en pâlissant et en faisant un pas en arrière.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Zamore annonça :

— Le roi.

— Le roi! s'écria madame Du Barry en saisissant la main de monsieur de Chauvelin; le roi! pas un mot. Nous reprendrons ce sujet une autre fois.

Le roi entra.

Ses regards se portèrent sur madame Du Barry d'abord, et cependant ce fut au marquis le premier qu'il adressa la parole.

— Ah! Chauvelin, Chauvelin! s'écria le roi, frappé de l'altération des traits du marquis, est-ce donc pour tout de bon que vous voulez mourir? En vérité, vous avez l'air d'un spectre, mon ami.

— Mourir! monsieur de Chauvelin, mourir! s'écria la folle jeune femme en riant : ah! bien oui, je le lui défends. Vous oubliez donc, sire, l'horoscope qu'on lui a tiré, il y a cinq ans, à la foire des Loges de Saint-Germain?

— Quel horoscope? demanda le roi,

- Faut-il le répéter ?

— Sans doute.

— Vous ne croyez pas aux horoscopes, j'espère, sire.

— Non, et puis quand j'y croirais, dites toujours.

— Eh bien! on a prédit à monsieur de Chauvelin qu'il mourrait deux mois avant Votre Majesté.

— Et quel est le sot qui lui a prédit cela? demanda le roi avec une certaine inquiétude.

— Mais un sorcier fort habile, le même qui m'a prédit à moi...

— Sottises que tout cela, interrompit le roi, avec un mouvement d'impatience bien marquée; voyons le miroir.

— Alors, sire, il faut passer dans la chambre à côté.

— Passons-y.

— Montrez-nous le chemin, sire; vous le connaissez; c'est celui de la chambre à coucher de votre très humble servante.

Le roi connaissait effectivement le chemin, et passa le premier.

Le miroir était placé sur la toilette, couvert d'un voile épais qui tomba à l'ordre du roi, et l'on put admirer un véritable chef-d'œuvre digne de Benvenuto Cellini. Ce miroir, dont le cadre était en or massif, était surmonté de deux amours en ronde bosse, soutenant une couronne royale au-dessous de laquelle se trouvait placée naturellement la tête de la personne qui se regardait dans la glace.

— Ah! voilà qui est magnifique! s'écria le roi. En vérité, Rotiers s'est surpassé. Je lui en ferai mon compli-

ment. Comtesse, c'est moi qui vous donne ceci, bien entendu.

— Vous me donnez tout ?

— Sans doute, je vous donne tout.

— Glace et cadre ?

— Glace et cadre.

— Même cela ? ajouta la comtesse avec un sourire de sirène qui fit chanceler le marquis, surtout après ce qu'il venait de lire.

La comtesse montrait la couronne royale.

— Ce joujou ? répondit le roi.

La comtesse fit un petit signe de tête.

— Oh ! vous pouvez vous en amuser tant qu'il vous plaira, comtesse ; seulement, je vous en préviens, c'est lourd. Ah çà mais ! Chauvelin, vous ne vous dériderez donc pas, même en présence de madame, et en présence de son miroir, ce qui est une double faveur qu'elle vous accorde, puisque vous la voyez deux fois ?

Le madrigal royal fut récompensé par un baiser de la comtesse.

Le marquis ne sourcilla point.

— Que pensez-vous de ce miroir, marquis ? Dites-nous donc votre avis, voyons.

— Pourquoi faire, sire ? demanda le marquis.

— Mais parce que vous êtes homme de bon goût, pardieu !

— J'eusse mieux aimé ne pas le voir.

— Bon ! et à quel propos ?

— Parce qu'au moins j'eusse pu en nier l'existence.

— Qu'est-ce à dire ?

— Sire, la couronne royale est mal placée aux mains des amours, répondit le marquis en s'inclinant profondément.

Madame Du Barry devint pourpre de colère.

Le roi, embarrassé, eut l'air de ne pas comprendre.

— Comment donc, au contraire, ces amours sont délicieux, reprit Louis XV ; ils tiennent cette couronne avec une grâce non pareille. Voyez leurs petits bras, comme ils s'arrondissent; ne dirait-on pas qu'ils portent une guirlande de fleurs ?

— C'est là leur véritable emploi, sire; les amours ne sont bons qu'à cela.

— Les amours sont bons à tout, monsieur de Chauvelin, dit la comtesse; vous n'en doutiez pas autrefois; mais, à votre âge, on ne se rappelle plus ces choses-là.

— Sans doute, et c'est aux jeunes gens de mon espèce qu'il convient de s'en souvenir, dit le roi en riant. Enfin, soit, le miroir ne vous plaît pas ?

— Ce n'est pas le miroir, sire.

— Mais quoi donc alors ? serait-ce le charmant visage qui s'y reflète? Diable! vous êtes difficile, marquis.

— Personne ne rend au contraire un hommage plus réel à la beauté de madame.

— Mais, demanda madame Du Barry impatientée, si ce n'est ni le miroir, ni le visage qu'il reflète, qu'est-ce donc alors ? dites.

— C'est la place qu'il occupe.

— Ne fait-il pas au contraire à merveille sur cette toilette qui, comme lui, est un cadeau de Sa Majesté ?

— Il serait mieux ailleurs.

— Mais où donc cela? car enfin vous m'impatientez avec cet air qu'on ne vous a jamais vu.

— Chez madame la Dauphine, madame?

— Comment!

— Oui, la couronne fleurdelisée ne peut être portée que par celle qui a été, qui est ou qui sera reine de France.

Les yeux de madame Du Barry lancèrent des éclairs.

Le roi fit une moue terrible.

Puis il se leva en disant :

— Vous avez raison, marquis de Chauvelin; votre esprit est malade; allez vous-en vous reposer à Grosbois, puisque vous vous trouvez si mal parmi nous; allez, marquis, allez.

Monsieur de Chauvelin fit un profond salut pour toute réponse, sortit du cabinet à reculons, ainsi qu'il eût fait dans les grands appartemens de Versailles, et, observant strictement l'étiquette qui défend de saluer personne devant le roi, il disparut sans même avoir regardé la comtesse.

La comtesse se mordait les ongles de fureur; le roi voulut la calmer.

— Ce pauvre Chauvelin, dit-il, il aura eu un songe comme j'en ai eu un. En vérité, tous ces esprits forts succombent au premier coup quand l'ange noir les touche de son aile. Chauvelin a dix ans de moins que moi, et j'ai encore la prétention de valoir mieux que lui.

— Oh! oui, sire, vous valez mieux que tout le monde. Vous êtes plus spirituel que vos ministres et plus jeune que vos enfans.

Le roi s'épanouit à ce dernier compliment, qu'il s'efforça de mériter, malgré l'avis de Lamartinière.

VII

LE MOINE, LE PRÉCEPTEUR, L'INTENDANT.

Le lendemain du jour où le roi avait permis à monsieur de Chauvelin de se retirer dans ses terres, la marquise, femme de ce dernier, se promenait dans le parc de Grosbois avec ses enfans et leur gouverneur.

Sainte et noble femme, oubliée à l'ombre de ces grands chênes par la corruption qui dévorait depuis cinquante ans la France, madame de Chauvelin avait conservé pour elle Dieu qui la bénissait, ses enfans qui l'aimaient, ses vassaux qui la vénéraient.

Elle ne rendait à Dieu que ses prières, à ses enfans que leur amour, à son prochain que la charité.

Toujours occupée de ce qui occupait son mari, elle le suivait de la pensée sur le théâtre orageux de la cour, comme la femme du marin suit avec le cœur le pauvre navigateur perdu dans les brumes et dans la tempête.

Le marquis avait aimé tendrement sa femme. Devenu courtisan et préféré, jamais il n'avait engagé, dans cette partie que gagnent toujours les rois contre les favoris, son dernier enjeu : le bonheur de la vie domestique, pure et dernière flamme à laquelle il souriait de loin. Ce navigateur dont nous parlions tout à l'heure regardait cet amour

de la famille comme le naufragé regarde le phare. Il espérait se réchauffer après la bourrasque au foyer toujours ardent, toujours joyeux de sa maison.

C'était une vertu à monsieur Chauvelin de n'avoir jamais forcé la marquise à venir habiter Versailles.

La pieuse femme eût obéi : elle se fût sacrifiée.

Mais le marquis n'en avait jamais parlé qu'une fois.

Au premier regret qui se peignit dans les yeux de sa femme, il y renonça. Ce n'était pas comme les méchans l'allaient disant, que monsieur de Chauvelin eût peur des sermons de sa femme; tout débauché, tout courtisan rampant devant la concubine ou devant le monarque, trouve assez de bravoure pour dominer sa femme et morigéner ses enfans.

Non, monsieur de Chauvelin avait abandonné la marquise à ses saintes spéculations.

— Je gagne assez d'arpens de terrain, disait-il, en enfer : laissons cette bonne marquise me gagner quelques pouces d'azur dans le ciel.

On ne le voyait plus à Gresbois ; sa femme lui faisait une fête chaque année, lorsqu'il arrivait à la Saint-André.

C'était une règle invariable : monsieur de Chauvelin embrassait ses enfans à deux heures, dînait en compagnie, montait en carrosse à six heures, et se trouvait au coucher du roi.

Depuis quatre ans, il n'avait pas fait autre chose. En quatre ans, il avait quatre fois appuyé ses lèvres sur la main de la marquise. Au premier de l'an, ses fils venaient le voir à Versailles avec leur gouverneur.

Monsieur de Chauvelin se fiait à sa femme du soin d'é-

lever ses enfans. L'abbé V..., homme jeune et savant, qui n'avait pas encore reçu les ordres, mais que, par courtoisie cependant, on nommait l'abbé, secondait avec zèle les efforts de la marquise, et donnait tout son temps comme tout son cœur à ces jeunes enfans abandonnés par leur père.

La vie était douce à Grosbois. La marquise partageait son temps entre l'administration de sa fortune, confiée à un vieil intendant nommé Bonbonne; entre les exercices d'une austère piété, dont un directeur habile, le père Delar, moine camaldule, dirigeait les élans; et l'éducation des deux enfans qui promettaient de porter dignement un nom illustré par de grands services rendus à l'État.

Quelquefois, une lettre échappée au marquis, à ses heures de dégoût, venait consoler la famille, et raviver dans le cœur de la marquise une tendresse que souvent elle se reprochait de ne pas donner tout entière à Dieu.

Madame de Chauvelin aimait encore son mari, et quand elle avait prié tout le jour, le père Delar, son directeur, lui faisait observer qu'elle n'avait parlé à Dieu que de son époux bien-aimé.

La marquise en était venue à ne plus attendre, à ne plus espérer son mari sur la terre. Elle se flattait, bonne et pieuse créature, de mériter assez bien de Dieu pour retrouver monsieur de Chauvelin dans le séjour des joies éternelles.

Le camaldule boudait monsieur Bonbonne, et monsieur Bonbonne l'abbé V..., alors que les enfans tristes ou mis en pénitence paraissaient regretter leur père, que pourtant ils connaissaient si peu.

— Il faut avouer, disait le moine à sa pénitente, que cette vie-là damnera monsieur de Chauvelin.

— Il faut avouer, disait le vieil intendant, que ce train-là ruinera la maison.

— Avouons, disait le précepteur, que ces enfans-là n'auront jamais de gloire, n'ayant pas eu d'émulation.

Et l'angélique marquise souriait à tous trois en répondant au moine, que monsieur de Chauvelin se rachèterait à temps ; à l'intendant, que les économies faites à Grosbois soulageraient les défaillances de la caisse tant saignée à Paris ; à l'instituteur, que les enfans étaient d'un bon sang et que bon sang est incapable de mentir.

Et pendant tout ce temps-là poussaient à Grosbois les chênes séculaires et les frêles nourrissons, puisant les uns et les autres leur sève et leur vie dans le sein fécond de Dieu.

Un jour malheureux arriva ; ce jour-là, les fleurs du parc, les fruits du jardin, les eaux du bassin et les pierres de l'édifice se flétrirent et devinrent amers et sombres. C'était un jour de désordre dans cette famille. L'intendant Bonbonne présenta des comptes effrayans à la marquise, et lui prédit la ruine pour ses enfans, si monsieur de Chauvelin ne se hâtait de remettre ordre à ses affaires.

— Madame, dit-il, après le déjeuner, permettez-moi de vous dire vingt paroles.

— Faites, mon cher Bonbonne, répliqua la marquise.

— Souvenez-vous, madame, interrompit le père Delar, que je vous attends à la chapelle.

— Et j'aurai l'honneur de rappeler à madame la marquise, dit l'abbé V..., que nous avons fixé un examen au-

jourd'hui sur les mathématiques et la grammaire; sans quoi ces deux messieurs ne veulent plus travailler.

Ces deux messieurs de Chauvelin commençaient à s'insurger contre le latin et la science, sous prétexte que leur père se moquait qu'ils fussent ou non des savans,

La marquise commença par prendre le bras du moine Delar.

— Mon père, dit-elle, je vais commencer par vous; ma confession sera courte, Dieu merci! La voici : J'ai eu, hier, des distractions pendant l'office divin.

— A quel propos? ma fille.

— A propos que j'attends une lettre de monsieur de Chauvelin, et qu'elle n'est pas venue.

— Soyez absoute, si c'est là tout, ma fille.

— C'est tout, répondit la marquise avec un sourire de séraphin.

— Le moine se retira.

— A vous, monsieur l'abbé : l'examen serait long, il serait chagrin. Les enfans, s'ils se plaignent, ne savent pas leurs leçons. S'ils ne les savent pas et que vous me le montriez, je serai forcée de les gronder ou de les punir. Epargnez-les, épargnez-nous, et remettons l'épreuve au jour où elle pourra être satisfaisante pour tous.

Monsieur l'abbé convint que madame la marquise avait raison. Il disparut comme le moine, qu'on voyait déjà s'effacer dans le fond brumeux des arcades verdoyantes.

— A vous, Bonbonne, dit la marquise, il reste vous. Aurai-je aussi bonne composition de votre air renfrogné, de vos soupirs profonds?

— J'en doute.

— Ah ! voyons ?

— C'est aisé, mes comptes sont effrayans de vérité.

— Effrayez-moi; vous n'avez jamais réussi à faire peur à ma cassette particulière.

— Ce mois-ci, votre cassette aura peur, madame, plus que la peur ; elle y mourra.

— Allons donc ; avez vous aussi compté avec moi? reprit la marquise en essayant de plaisanter.

— Si j'ai compté avec vous ? je le crois bien, la belle difficulté !

— Je n'en ai jamais parlé à personne, Bonbonne.

— Il vaudrait mieux ! Mais je n'ai pas besoin de cela, moi, pour savoir.

— Savoir quoi ?

— Le chiffre de vos économies.

— Je vous en défie ! s'écria la marquise en rougissant.

— S'il en est ainsi, je vais tout droit ; vous avez vingt-cinq mille cinq cents écus à peu près.

— Oh ! Bonbonne, interrompit la marquise fâchée, comme si l'intendant eût pénétré sans discrétion un secret douloureux.

— Madame la marquise ne me soupçonne pas, j'espère, d'avoir fouillé dans sa caisse.

— Alors... comment ?...

— Combien avez-vous par an pour votre maison ? N'est-ce pas dix mille écus ?

— Oui.

— Combien dépensez-vous ? n'est-ce pas huit mille écus ?

— Oui.

— Ne voilà-t-il pas dix ans que vous thésaurisez, puisque voilà dix ans que monsieur de Chauvelin vit en cour ?

— Oui.

— Eh bien ! madame, avec les intérêts capitalisés, vous avez vingt-cinq mille écus, vous devez les avoir.

— Bonbonne !

— J'ai deviné !... or, si vous les avez, vous les donnerez à monsieur de Chauvelin lors de sa première demande. Et si vous les donnez, il ne restera rien à vos enfans, au cas où monsieur le marquis serait frappé subitement.

— Bonbonne !

— Parlons franc ! Votre bien est engagé ; celui de monsieur de Chauvelin doit sept cent mille livres.

— Il en possède seize cent mille.

— Soit. Mais l'excédant des sept cent mille ne satisfera seulement pas les créanciers.

— Vous m'effrayez !

— J'y tâche.

— Que faire ?

— Prier monsieur de Chauvelin, qui dépense trop, d'aliéner sur le champ, au profit de vos enfans, les neuf cent mille livres qui restent ; le prier de vous les constituer comme douaire, ou vous faire restituer par un testament....

— Un testament ? bon Dieu !

— Vous voilà bien avec vos scrupules ! est-ce qu'un homme meurt pour tester ?

— Parler de testament à monsieur de Chauvelin !

— C'est cela ! craindre de troubler monsieur le marquis dans sa joie, dans sa digestion, dans sa faveur, par ce vilain mot : l'avenir, mot, qui pour les jours heureux sonne toujours comme le mot : mort. Ah ! si vous craignez cela, ah bien ! vous ruinerez vos enfans, et vous aurez ménagé les oreilles de monsieur le marquis.

— Bonbonne !

— Je suis un chiffre qui parle, lisez mes comptes.

— C'est affreux.

— Ce serait plus affreux d'attendre ce que je vous annonce. Faites l'office d'un sage conseiller; montez en carrosse, et courez chez monsieur le marquis.

— A Paris ?

— Non, à Versailles.

— Moi ! dans cette société que voit mon mari ? jamais !...

— Ecrivez, alors.

— Lira-t-il seulement ma lettre ? Hélas ! quand j'écris pour le féliciter ou pour le souhaiter, il ne lit pas même ce que j'écris; qu'en sera-t-il si je prends la plume de l'homme d'affaires ?

— Qu'un ami fasse la démarche, alors; moi, par exemple.

— Vous ?

— Oh ! voulez-vous dire qu'il ne m'écoutera pas ? que si fait, madame, il m'écoutera.

— Vous le rendrez malade, Bonbonne.

— Son médecin le guérira.

— Vous le mettrez en colère, et la colère le tuera.

jourd'hui sur les mathématiques et la grammaire; sans quoi ces deux messieurs ne veulent plus travailler.

Ces deux messieurs de Chauvelin commençaient à s'insurger contre le latin et la science, sous prétexte que leur père se moquait qu'ils fussent ou non des savans,

La marquise commença par prendre le bras du moine Delar.

— Mon père, dit-elle, je vais commencer par vous; ma confession sera courte, Dieu merci! La voici : J'ai eu, hier, des distractions pendant l'office divin.

— A quel propos? ma fille.

— A propos que j'attends une lettre de monsieur de Chauvelin, et qu'elle n'est pas venue.

— Soyez absoute, si c'est là tout, ma fille.

— C'est tout, répondit la marquise avec un sourire de séraphin.

— Le moine se retira.

— A vous, monsieur l'abbé : l'examen serait long, il serait chagrin. Les enfants, s'ils se plaignent, ne savent pas leurs leçons. S'ils ne les savent pas et que vous me le montriez, je serai forcée de les gronder ou de les punir. Epargnez-les, épargnez-nous, et remettons l'épreuve au jour où elle pourra être satisfaisante pour tous.

Monsieur l'abbé convint que madame la marquise avait raison. Il disparut comme le moine, qu'on voyait déjà s'effacer dans le fond brumeux des arcades verdoyantes.

— A vous, Bonbonne, dit la marquise, il reste vous. Aurai-je aussi bonne composition de votre air renfrogné, de vos soupirs profonds?

— J'en doute.

— Ah ! voyons ?

— C'est aisé, mes comptes sont effrayans de vérité.

— Effrayez-moi ; vous n'avez jamais réussi à faire peur à ma cassette particulière.

— Ce mois-ci, votre cassette aura peur, madame, plus que la peur ; elle y mourra.

— Allons donc ; avez vous aussi compté avec moi ? reprit la marquise en essayant de plaisanter.

— Si j'ai compté avec vous ? je le crois bien, la belle difficulté !

— Je n'en ai jamais parlé à personne, Bonbonne.

— Il vaudrait mieux ! Mais je n'ai pas besoin de cela, moi, pour savoir.

— Savoir quoi ?

— Le chiffre de vos économies.

— Je vous en défie ! s'écria la marquise en rougissant.

— S'il en est ainsi, je vais tout droit ; vous avez vingt-cinq mille cinq cents écus à peu près,

— Oh ! Bonbonne, interrompit la marquise fâchée, comme si l'intendant eût pénétré sans discrétion un secret douloureux.

— Madame la marquise ne me soupçonne pas, j'espère, d'avoir fouillé dans sa caisse.

— Alors... comment ?...

— Combien avez-vous par an pour votre maison ? N'est-ce pas dix mille écus ?

— Oui.

— Combien dépensez-vous ? n'est-ce pas huit mille écus ?

— Oui.

— Ne voilà-t-il pas dix ans que vous thésaurisez, puisque voilà dix ans que monsieur de Chauvelin vit en cour ?

— Oui.

— Eh bien ! madame, avec les intérêts capitalisés, vous avez vingt-cinq mille écus, vous devez les avoir.

— Bonbonne !

— J'ai deviné !... or, si vous les avez, vous les donnerez à monsieur de Chauvelin lors de sa première demande. Et si vous les donnez, il ne restera rien à vos enfans, au cas où monsieur le marquis serait frappé subitement.

— Bonbonne !

— Parlons franc ! Votre bien est engagé ; celui de monsieur de Chauvelin doit sept cent mille livres.

— Il en possède seize cent mille.

— Soit. Mais l'excédant des sept cent mille ne satisfera seulement pas les créanciers.

— Vous m'effrayez !

— J'y tâche.

— Que faire ?

— Prier monsieur de Chauvelin, qui dépense trop, d'aliéner sur le champ, au profit de vos enfans, les neuf cent mille livres qui restent ; le prier de vous les constituer comme douaire, ou vous faire restituer par un testament....

— Un testament ? bon Dieu !

— Vous voilà bien avec vos scrupules ! est-ce qu'un homme meurt pour tester ?

— Parler de testament à monsieur de Chauvelin !

— C'est cela ! craindre de troubler monsieur le marquis dans sa joie, dans sa digestion, dans sa faveur, par ce vilain mot : l'avenir, mot, qui pour les jours heureux sonne toujours comme le mot : mort. Ah ! si vous craignez cela, ah bien ! vous ruinerez vos enfans, et vous aurez ménagé les oreilles de monsieur le marquis.

— Bonbonne !

— Je suis un chiffre qui parle, lisez mes comptes.

— C'est affreux.

— Ce serait plus affreux d'attendre ce que je vous annonce. Faites l'office d'un sage conseiller ; montez en carrosse, et courez chez monsieur le marquis.

— A Paris ?

— Non, à Versailles.

— Moi ! dans cette société que voit mon mari ? jamais !...

— Ecrivez, alors.

— Lira-t-il seulement ma lettre ? Hélas ! quand j'écris pour le féliciter ou pour le souhaiter, il ne lit pas même ce que j'écris ; qu'en sera-t-il si je prends la plume de l'homme d'affaires ?

— Qu'un ami fasse la démarche, alors ; moi, par exemple.

— Vous ?

— Oh ! voulez-vous dire qu'il ne m'écoutera pas ? que si fait, madame, il m'écoutera.

— Vous le rendrez malade, Bonbonne.

— Son médecin le guérira.

— Vous le mettrez en colère, et la colère le tuera.

— Non pas ; je tiens trop à ce qu'il vive. Si je le tuais, ce serait après lui avoir fait écrire un testament.

Et l'honnête homme se mit à éclater d'un gros rire qui fit mal à la marquise.

— Bonbonne, en parlant ainsi, c'est moi que vous tuerez, murmura-t-elle.

Bonbonne lui prit la main avec respect.

— Pardon, dit-il, je me suis oublié, madame la marquise ; ordonnez qu'on mette les chevaux à la voiture, je pars pour Versailles.

— Ah ! Dieu soit loué ? Vous emporterez mon registre, et.... tiens !

— Qu'y a-t-il ?

— Est-ce que déjà mes désirs ont été compris ?

— Comment ?

— Vous avez parlé de mon carrosse ?

— Oui.

— Le voici dans l'avenue du Mail.

— Ah !

— Livrée de la maison.

— Ce sont les chevaux gris fer de monsieur le marquis.

— Madame ! madame ! cria l'abbé V...

— Madame ! madame ! cria le père Delar.

— Madame ! madame, crièrent vingt voix, dans les parterres, les communs et le parc.

— Maman ! maman ! crièrent les enfans.

— Monsieur le marquis ! oh ! mais, serait-il vrai ? murmura la marquise, lui à Grosbois, en ce jour !

— Bonjour, madame, dit de loin le marquis dont le car-

rosse venait de faire halte et qui descendait joyeusement avec des gestes empressés.

— Lui-même, sain de corps et allègre d'esprit ; merci, mon Dieu !

— Merci, mon Dieu ! répétèrent les vingt voix qui avaient annoncé le maître et le père.

VIII

SERMENT DE JOUEUR.

C'était bien le marquis lui-même ; il serra tendrement les deux enfans, qui avaient poussé un cri de joie en le voyant, et il appuya sur la main de la marquise stupéfaite un baiser qui venait du cœur.

— Vous, monsieur ! vous ! dit-elle, en s'emparant de son bras.

— Moi !... Mais ces enfans jouaient ou travaillaient ; je ne veux pas interrompre l'étude, encore moins le jeu.

— Ah ! monsieur, pour le peu de temps qu'ils ont à vous voir, laissez-leur tout entière la joie de votre chère présence.

— Dieu merci ! madame, il me verront longtemps.

— Longtemps, jusqu'à demain soir, est-il vrai ? Vous ne repartirez que demain soir ?

— Encore mieux, madame.

— Vous coucherez deux nuits à Grosbois ?

— Deux nuits, quatre nuits, toujours.

— Ah ! monsieur, qu'est-il donc arrivé ? s'écria vivement la marquise, sans s'apercevoir de ce qu'une pareille surprise pouvait renfermer pour monsieur de Chauvelin de reproches sur sa conduite passée.

Le marquis fronça un instant le sourcil, puis, tout à coup :

— Est-ce que vous n'avez pas un peu prié Dieu de me ramener dans ma famille ? demanda-t-il en souriant.

— Oh ! monsieur, toujours !

— Eh bien ! madame, vous avez été exaucée ; il m'a semblé qu'une voix m'appelait ; j'ai obéi à cette voix.

— Et vous quittez la cour ?

— Je viens m'établir à Grosbois, interrompit le marquis en étouffant un soupir.

— Chers enfans, moi, tous les vassaux, quel bonheur ! Ah ! monsieur, permettez-moi d'y croire, laissez-moi cette félicité.

— Madame, votre satisfaction est un baume qui guérit toutes mes blessures. Mais, dites-moi, vous plaît-il que nous causions un peu ménage ?

— Faites, faites, dit la marquise en lui serrant les mains.

— Il me semble avoir vu de bien mauvais chevaux là-bas, au poteau de la demi-lune ; sont-ils à vous ?

— Ce sont les miens, monsieur.

— Des chevaux hors d'âge !

— Monsieur, ce sont les chevaux que vous m'avez donnés à la naissance de votre fils.

— Ils prenaient quatre ans et demi ; il y a neuf ans, ce sont des bêtes de quatorze ans ; fi !... pour vous, marquise, de semblables attelages !

— Ah ! monsieur, quand je vais à la messe, ils trouvent encore le moyen de s'emporter.

— J'en ai vu trois, ce me semble,

— J'ai donné le quatrième, qui est plus vif, à mon fils, pour ses leçons.

— Du manége à mon fils sur un cheval de carrosse! marquise, marquise, quel cavalier ferez-vous là!

La marquise baissa les yeux!

— Et, puis, vous n'allez plus à quatre chevaux? vous en avez huit, je crois, et deux de selle.

— Oui, monsieur; mais comme, depuis votre absence, il n'y a plus chasses ni promenades d'apparat, j'ai pensé qu'une économie de quatre chevaux, de deux palefreniers et d'une sellerie, me donnerait six mille livres au moins par année.

— Marquise, six mille livres, murmura monsieur de Chauvelin mécontent.

— C'est la nourriture et l'entretien de douze familles, répliqua-t-elle.

Il lui prit la main.

— Toujours bonne, toujours parfaite! Ce que vous faites sur la terre, Dieu vous l'inspire toujours du haut du ciel. Mais la marquise de Chauvelin ne doit pas faire d'économies.

Elle leva la tête.

— Vous voulez dire que je dépense beaucoup, fit-il; oui, je dépense beaucoup d'argent, et vous, vous en manquez.

— Je ne dis pas cela, monsieur.

— Marquise, ce doit être la vérité. Noble et généreuse comme vous l'êtes, vous n'eussiez pas congédié des gens à moi sans nécessité. Un palefrenier renvoyé est un pauvre de plus. Vous avez manqué d'argent; j'en parlerai à Bonbonne; mais, dès à présent, vous n'en manquerez plus;

ce que je dépensais à la cour, je le dépenserai à Grosbois; au lieu de nourrir douze familles, vous en nourrirez deux cents.

— Monsieur...

— Et, Dieu merci ! j'espère qu'il restera du grain pour douze bons chevaux que j'ai, et qui, dès demain, viendront habiter vos écuries. N'avez-vous point parlé de réparer le château ?

— Les appartemens de réception auraient besoin d'être meublés à neuf.

— Tout mon mobilier de Paris viendra cette semaine. Je donnerai deux fois à dîner par semaine... on chassera.

— Vous savez, monsieur, que je crains un peu le monde, dit la marquise effrayée de revoir tous ces bruyans amis de Versailles qu'elle regardait comme les péchés capitaux de son mari.

— Vous ferez vous-même les invitations, marquise. Maintenant Bonbonne vous donnera les livres ; vous aurez l'obligeance de fondre en une les dépenses de Paris et celles de Grosbois.

La marquise, folle de joie, essayait de répondre et ne le pouvait pas. Elle prenait les mains de monsieur de Chauvelin, les baisait, le sondait avec des yeux attendris jusqu'au fond de l'âme, et lui se laissait engourdir par cette chaude atmosphère de l'amour pur qui pénètre tout ce qu'il touche, et va porter la vie et le bien-être jusqu'aux plus froides extrémités.

— Pensons à ces enfans, dit-il ; comment les gouvernez-vous ?

— Très bien ; l'abbé est homme d'esprit, il a de la pro-

fondeur dans les idées. Voulez-vous que je vous le présente ?

— Présentez-moi toute la maison; oui, marquise.

La marquise fit un signe, et l'on vit venir, sous l'allée sombre sous laquelle il avait accompagné les enfans, le jeune précepteur dont chaque main reposait sur l'épaule de ses élèves.

Il y avait dans la démarche, dans le doux balancement de ce jeune chêne entre les deux roseaux, quelque chose de suavement paternel qui plut beaucoup au marquis.

— Monsieur l'abbé, dit la marquise, apprenez une bonne nouvelle. Voici monsieur le marquis, notre seigneur, qui veut bien se fixer parmi nous.

— Loué soit Dieu ! répondit l'abbé. Mais, hélas ! monsieur, le roi serait-il mort ?

— Non, grâce au ciel ! Mais j'ai dit adieu à la cour et au monde. Je reste ici avec mes enfans. Je m'ennuie de ne vivre que par l'esprit, par l'ambition; je veux essayer un peu du cœur ; me voilà près de vous ; pour commencer, monsieur l'abbé, êtes-vous content de vos élèves ?

— Aussi content qu'il est possible de l'être, monsieur le marquis.

— Tant mieux. Faites-en des chrétiens comme leur mère; d'honnêtes gens comme leur aïeul, et...

— Des gens d'esprit, de mérite et de talent comme leur père, dit l'abbé; j'espère arriver à tout cela.

— Vous êtes un homme précieux alors, l'abbé. Et toi, mon vieux Bonbonne, es-tu toujours grognon ? Quand j'avais leur âge, tu voulais déjà m'initier aux affaires. J'au-

rais dû te croire, je n'aurais pas autant besoin de tes lumières aujourd'hui.

Les enfans s'étaient remis à danser sur l'herbe, avec toute l'insouciante gaîté de leur âge; leur père les suivit d'un œil attendri, et murmura, après un instant de silence :

— Chers enfans, je ne vous quitterai plus.

— Puissiez-vous dire vrai, monsieur le marquis! répliqua derrière lui une voix grave et sonore.

Monsieur de Chauvelin se retourna et se trouva en face d'un moine en robe blanche, au visage sévère et calme, qui le salua à la manière des religieux.

— Quel est ce saint père? demanda-t-il à la marquise.

— Le père Delar, mon confesseur.

— Ah! votre confesseur, répéta-t-il en pâlissant légèrement. Puis, plus bas : J'ai besoin d'un confesseur, en effet, et monsieur est le bien venu.

Le moine, adroit et usagé des manières des grands, n'eut garde de relever ce propos; mais il l'enregistra dans sa mémoire. Prévenu par l'intendant depuis quelques jours, il résolut de se charger de la négociation, et de ne pas laisser échapper une occasion aussi propice de faire les affaires de Dieu, celles de la marquise et les siennes peut-être.

— Oserais-je vous demander des nouvelles du roi, monsieur le marquis? demanda le moine.

— Pourquoi cela, mon père?

— Le bruit s'est répandu que Louis XV allait bientôt rendre compte à Dieu de son règne, Ces bruits ne sont

d'ordinaire que les précurseurs de la Providence. Sa Majesté ne vivra pas longtemps, croyez-moi.

— C'est votre croyance, mon père? demanda monsieur de Chauvelin, de plus en plus triste.

— Il serait donc à désirer qu'il réparât tous ses scandales, qu'il fît pénitence...

— Monsieur, reprit vivement monsieur de Chauvelin, les confesseurs doivent attendre en silence qu'on les fasse appeler.

— La mort n'attend pas, monsieur, et moi depuis longtemps j'attends un mot de vous, et il ne vient point.

— Moi! Oh! ma confession sera longue, mais elle n'est pas encore mûre.

— La confession est tout entière dans le repentir, dans le regret d'avoir péché, et le plus grand de tous les péchés, je viens de vous le dire, c'est le scandale.

— Oh! le scandale, tout le monde y prête. Il n'en est pas un de nous qui ne fournisse matière à médisance. Le ciel ne pense pas nous punir de la méchanceté des autres.

— Le ciel punit la désobéissance à ses lois, le ciel punit l'impertinence; il nous envoie des avertissemens; si nous les négligeons, rien ne peut plus nous sauver.

Monsieur de Chauvelin ne répondit pas et se mit à réfléchir. La marquise, voyant la conversation engagée, se retira discrètement, priant Dieu de toute son âme qu'elle portât ses fruits. Après un long moment de silence pendant lequel le moine l'observait, monsieur de Chauvelin se retourna tout à coup vers lui.

— Tenez, mon père, dit-il, vous avez raison, je me repens d'avoir été trop longtemps jeune, et je veux me con-

fesser à vous, car, je le sens, je le sens, la mort est proche.

— La mort! vous le croyez, et vous ne prenez aucune disposition à l'égard de votre âme, de votre fortune. Vous craignez de mourir, et vous ne songez point au testament indispensable dans la position que vous avez faite à vos héritiers. Pardon, monsieur le marquis, mon zèle et mon dévouement à votre illustre maison m'entraînent trop loin peut-être.

— Non, vous avez encore raison, mon père; pourtant, rassurez-vous, ce testament est fait; je n'ai plus qu'à le signer.

— Vous craignez de mourir, et vous n'êtes pas en état de paraître devant Dieu.

— Puisse-t-il me faire miséricorde! Je suis né dans la religion chrétienne, et je veux mourir en chrétien. Venez demain, je vous prie, nous continuerons cet entretien qui me rendra le repos de l'âme.

— Demain? pourquoi demain? la mort ne recule ni ne s'arrête.

— J'ai besoin de me recueillir. Je ne puis oublier aussi vite la vie que j'ai menée; je la regrette peut-être. Merci de vos conseils, mon père; ils porteront leurs fruits.

— Dieu le veuille! mais vous connaissez l'axiome du sage : ne remets jamais au lendemain ce que tu peux faire la veille.

— Je vous dois déjà de la reconnaissance; j'étais abattu, vous m'avez relevé; on ne peut pas tout faire à la fois, mon père.

— Oh! monsieur le marquis, reprit le moine en s'incli-

nant, il ne faut qu'une minute pour faire d'un coupable un pénitent; d'un damné un élu; si vous vouliez...

— C'est bien, c'est bien, mon père, demain. Voici la cloche du dîner.

Il le congédia d'un geste et s'enfonça dans une allée. Le précepteur s'approcha du père Delar.

— Qu'a donc monsieur le marquis? je ne le reconnais plus; il est anxieux, sombre, hagard, lui d'ordinaire si gai.

— Il a le pressentiment de sa fin prochaine, et il songe à s'amender; c'est une conversion magnifique et qui fera beaucoup d'honneur à mon couvent. Oh! si le roi...

— Ah! ah! l'appétit vient en mangeant, mon père, à ce qu'il paraît; je crains toutefois que vos souhaits ne restent inutiles sous ce rapport. Sa Majesté est difficile à persuader, et d'ailleurs elle a ses convertisseurs; on parle de monseigneur l'évêque de Senez comme d'un rude champion.

— Oh! le roi n'est pas si incrédule que vous le prétendez; rappelez-vous donc la maladie de Metz et le renvoi de madame de Châteauroux.

— Oui, mais alors Louis XV était jeune, et il ne s'agissait pas d'expulser Jeanne Vaubernier, deux considérations qui changent terriblement la position. Enfin vous avez le temps d'y songer, mon cher monsieur Delar; en attendant, comme le dîner est sonné, il s'agit de ne pas faire attendre monsieur le marquis. Dieu merci! il ne dîne pas si souvent avec nous.

Le dîner, auquel arrivèrent à temps le père Delar et l'abbé V... avait reçu en effet le père, la mère et les en-

fans. Jamais la marquise n'avait paru si gaie; jamais elle n'avait déployé tant de soins pour faire les honneurs de sa table.

Le cuisinier s'était surpassé. Les beaux poissons des viviers, les fines volailles des cages, les plus savoureux fruits de la serre et des treilles rappelèrent au marquis combien la maison était bonne lorsqu'il s'agissait d'y traiter un maître chéri.

On voyait les valets, tout fiers du service illustre qu'ils allaient reprendre, se prélasser dans leurs livrées les plus neuves, et guetter dans les yeux du maître le moindre désir pour le satisfaire, la plus petite contrariété pour la prévenir.

Mais le marquis perdit bien vite ce bel appétit dont il s'était vanté après son arrivée : la table lui paraissait déserte; le silence plein de respect et de joie lui paraissait un morne silence. Peu à peu la tristesse envahit son cœur et son visage; il laissa tomber sa main inerte près de l'assiette encore pleine, et oublia le verre où brillaient en diamans le vin d'Aï et en rubis le vin de Bourgogne vieux de trente années.

De la tristesse, le marquis en vint à l'abattement; chacun suivait avec effroi ces progressions douloureuses de sa pensée.

Une larme s'échappa soudain de ses yeux; elle arracha un soupir à la marquise. Il ne s'en aperçut pas.

— J'ai réfléchi, dit-il tout à coup à sa femme; je veux être enterré, non à Boissy-Saint-Léger, comme mes père et mère, mais à Paris, dans l'église des Carmes de la place Maubert, avec mes ancêtres.

— A propos de quoi cette réflexion, monsieur? nous avons le temps d'y penser, je suppose, dit la marquise suffoquée de douleur.

— Qui sait? Qu'on appelle Bonbonne, qu'on lui dise de m'attendre dans mon grand cabinet. Je veux travailler avec lui une heure. Le père Delar m'en a montré la nécessité. Vous avez là un excellent confesseur, madame.

— Je suis heureuse qu'il vous convienne, monsieur, vous pourrez vous adresser à lui en toute confiance.

— Aussi le ferai-je, et dès demain. Vous permettez, madame, je monte chez moi.

La marquise leva les yeux au ciel, et le remercia dans une prière mentale; elle suivit son mari du regard, lorsqu'il sortit avec Bonbonne, et, se tournant vers ses fils, elle leur dit :

— Ce soir, mes enfans, demandez à Dieu d'inspirer à votre père le désir de se fixer tout à fait parmi nous; qu'il le maintienne dans les dispositions où il se trouve à présent, et qu'il lui fasse la grâce de les mettre en pratique.

Une fois dans son cabinet :

— Allons, mon vieux Bonbonne, dit le marquis, travaillons, travaillons.

Et il secouait avec une ardeur fébrile tous les papiers, cherchant à les classer et à les reconnaître.

— La, la! disait le vieillard; puisque nous sommes en si bon chemin, mon cher maître, ne courons pas trop vite; vous savez qu'à trop courir on perd son temps.

— Le temps presse, Bonbonne. Je te dis que le temps presse.

— Allons donc!

— Je te dis que celui à qui Dieu envoie cette joie de se préparer pour le dernier voyage ne saurait jamais y travailler assez vite. Vite, Bonbonne, travaillons.

— A ce métier-là, avec cette chaleur, monsieur, vous gagnerez une pleurésie, ou une congestion, ou une bonne fièvre, et, de cette façon, vous aurez réussi à ce que votre testament se soit fait à propos.

— Plus de délai. Où sont les comptes de l'avoir?

— Voici.

— Et ceux de la dépense?

— Voici.

— Seize cents mille livres de déficit? Diable!

— Deux ans d'économies combleront le fossé.

— Je n'ai pas deux ans d'économies à faire.

— Oh! vous, vous me rendriez fou! Quoi, une santé pareille?

— Ne me disais-tu pas que le notaire avait rédigé un projet de testament fort habile, en ce qu'il assurait à mes fils la totalité des biens à leur majorité?

— Oui, monsieur, si vous abandonniez pendant six ans le quart du revenu des terres seules.

— Voyons ce projet.

— Le voici.

— J'ai les yeux un peu bas. Veux-tu lire toi-même?

Bonbonne se mit à lire chacun des articles; le marquis témoignait de temps en temps une satisfaction vive.

— Le projet est bon, dit-il enfin, d'autant plus qu'il laisse à madame de Chauvelin trois cent mille livres par année, le double de ce qu'elle a maintenant.

— Vous approuvez donc?

— De tout point.

— Je puis donc transcrire cet acte ?

— Transcris-le.

— Et puis, il faudra que vous lui donniez la validité par une reconnaissance de votre main et votre signature.

— Fais vite, Bonbonne, fais vite !

— Voilà que vous n'êtes plus même raisonnable. J'ai passé une demi-heure à vous lire cet acte, il faut une heure au moins pour le recopier.

— Ah ! si tu savais comme j'ai hâte ! Tiens, dicte-moi, je vais tout écrire de ma main.

— Pas du tout, monsieur, pas du tout, vous avez déjà les yeux tout rouges ; pour peu que vous continuiez un demi quart d'heure, vous aurez la fièvre après la migraine qui va vous prendre.

— Que faire pendant cette heure qui te semble nécessaire ?

— Vous promener, prendre le bon air de la pelouse avec madame la marquise, et puis je vais tailler mes plumes, et gare au papier ! j'en abattrai plus à moi seul, je vous en réponds, que trois clercs de procureur.

Le marquis obéit avec une sorte de répugnance ; pourtant il se sentait lourd, agité.

— Soyez donc calme, lui dit Bonbonne ; est-ce que vous avez peur de ne pas avoir le temps de signer ? Une heure, vous dis-je ; que diantre ! monsieur le marquis, vous vivrez bien encore soixante et une minutes.

— Tu as raison, reprit le marquis ; et il descendit ; la marquise l'attendait.

Le voyant plus calme et d'une physionomie plus enjouée :

— Eh bien! dit-elle, avez-vous bien travaillé, monsieur?

— Oh! oui, marquise, oui, de bon travail, dont vous et vos fils serez contens, je l'espère.

— Tant mieux! votre bras : promenons-nous ; les serres sont ouvertes ; voulez-vous que nous les visitions?

— Tout ce qui vous plaira, marquise, tout.

— Et vous dormirez bien après cette promenade. Si vous saviez la joie de vos valets de chambre depuis qu'ils ont mis des draps à votre grand lit.

— Marquise, je dormirai comme depuis dix ans cela ne m'était pas arrivé ; rien que d'y penser, j'en tressaille d'aise.

— Vous croyez, n'est-ce pas, que vous ne vous ennuierez pas trop avec nous?

— Non, marquise, non.

— Et que vous vous habituerez à nos campagnards?

— Oui, sans peine. Et si le roi, que je me repens d'avoir un peu rudoyé peut-être, si le roi m'oublie, il fait bien.

— Le roi? ah! monsieur, dit tendrement la marquise; vous venez de soupirer en parlant de Sa Majesté.

— J'aime le roi, marquise, mais croyez bien...

Il n'acheva pas. Un bruit de fouet et les grelots d'un cheval lui coupèrent la parole.

— Qu'est cela? dit-il.

— Un courrier, à qui on ouvre les grilles, répondit la marquise, est-ce qu'il est de vous?

— Non ; c'est étrange. Un courrier que tout le monde salue, qu'on laisse entrer dans le parterre, ne peut venir que de la part...

— De la part du roi! murmura la marquise en pâlissant.

— De par le roi! cria le courrier d'une voix haute.

— Le roi!

Et M. de Chauvelin se précipita au devant de ce courrier, qui déjà avait remis sa lettre au maître-d'hôtel.

— Une lettre du roi, hélas! fit la marquise au père Delar, que le bruit de cette missive avait amené comme les autres.

Le marquis offrit au courrier du vin dans un gobelet d'argent, honneur que justifiait le respect accordé par tout gentilhomme à la royauté, même représentée par un valet. Il ouvrit cette lettre : elle contenait ce qui suit, de la propre main du monarque :

« Mon ami, depuis vingt-quatre heures à peine vous » êtes parti, et il me semble que je ne vous ai pas vu de» puis des mois. Les vieilles gens qui s'aiment ne doivent » point se séparer. Auront-ils le temps de se rejoindre? Je » suis triste à la mort. J'ai besoin de vous; venez, ne me » privez pas d'un ami, sous prétexte de vouloir défendre » ma couronne. C'est la plus sûre manière de l'attaquer, » au contraire, et, tant que vous la soutiendrez par votre » présence, je la sentirai plus solide que jamais. Que je » vous trouve demain à mon lever, ce sera le signal d'un » heureux jour.

» Votre très affectionné,

» LOUIS. »

— Le roi me rappelle, dit Chauvelin tout ému. Il faut que je parte à l'instant, il ne peut se passer de moi. Qu'on attelle!

— Oh! répondit la marquise, sitôt, après tant de douces promesses!

— Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame.

— Monsieur le marquis, ma copie est faite! s'écria Bonbonne qui accourait de loin.

— Bien! bien!

— Et il n'y a plus qu'à relire et à signer.

— Je n'ai pas le temps. Plus tard.

— Plus tard! Mais rappelez-vous ce que vous disiez tout à l'heure.

— Je le sais, je le sais.

— Plus de délai.

— Le roi ne peut attendre.

— Mais vous oubliez vos enfans, vous oubliez le sort de votre famille.

— Je n'oublie rien, Bonbonne, mais je dois partir et je pars. Mes enfans, l'avenir de ma famille, ah! songez-y, Bonbonne, cela est tout assuré.

— Une signature, rien qu'une signature.

— Vois-tu, mon vieil ami, dit le marquis, radieux de joie, je suis si décidé à mettre en règle cette affaire, que si je mourais avant d'avoir signé, je te jure de revenir ici de l'autre monde, et c'est loin, tout exprès pour donner ma signature. Te voilà tranquille, à présent; adieu.

Et, embrassant à la hâte ses enfans et sa femme, oubliant tout ce qui n'était pas le roi et la cour, il s'élança,

rejeuni de vingt ans, dans son carrosse, qui l'entraîna vers Paris.

La marquise et tout ce monde de gens si heureux naguère restèrent sombres, abandonnés, muets de désespoir, près de la grille.

IX

VÉNUS ET PSYCHÉ.

Le lendemain de son message à Grosbois, le premier mot de Louis XV fut pour demander le marquis de Chauvelin, et son premier regard pour chercher s'il était là.

Le marquis était arrivé dans la nuit, et se trouvait au petit lever.

— A la bonne heure, dit le roi, vous voilà, marquis ; mon Dieu ! que votre absence a donc été longue !

— Sire, c'est la première, et ce sera la dernière ; si je vous quitte maintenant, ce sera pour toujours... Mais le roi est bien bon de trouver mon absence longue. Je ne suis resté que vingt-quatre heures loin de lui.

— Vous croyez, cher ami ; en ce cas, c'est cette diable de prédiction qui me corne aux oreilles ; de sorte que, ne vous voyant pas à votre poste ordinaire, je me suis figuré que vous étiez mort, et, vous mort, vous comprenez ?...

— Parfaitement, sire.

— Mais ne parlons plus de cela. Vous voilà, c'est l'essentiel. Il est vrai que la comtesse nous garde un peu rancune ; à vous, pour lui avoir dit ce que vous lui avez dit ; à moi, pour vous avoir rappelé après un pareil ou-

trage; mais ne prenez nul souci de cette mauvaise humeur, le temps arrange tout, et le roi aidera le temps.

— Merci, sire.

— Voyons, qu'avez-vous fait pendant votre exil?

— Imaginez-vous, sire, que j'ai failli me convertir.

— Je comprends, vous commencez à vous repentir d'avoir chanté les sept péchés mortels.

— Oh! si je n'avais fait que les chanter!

— Mon cousin de Conti m'en parlait encore hier, et il en était ravi.

— Sire, j'étais jeune alors, et les impromptus me semblaient faciles. J'étais là, à l'Ile-Adam, seul avec sept femmes charmantes. Monsieur le prince de Conti chassait; moi, je restais au château, et je leur fis... des vers. Ah! c'était un beau et bon temps, sire.

— Marquis, me prenez-vous pour votre confesseur, et est-ce là votre repentir?

— Mon confesseur, ah! oui, Votre Majesté a raison, j'avais justement donné rendez-vous pour ce matin à un camaldule de Grosbois.

— Oh! le pauvre homme, quelle occasion de s'instruire il a manqué là! Lui eussiez-vous tout dit, Chauvelin?

— Tout absolument, sire.

— Alors! la séance eût été longue

— Eh! mon Dieu! sire, outre mes péchés à moi, j'ai tant de péchés aux autres sur ma conscience, j'en ai tant surtout à...

— A moi, n'est-ce pas? Ceux-là, Chauvelin, je vous dispense de les avouer; on ne confesse que soi.

— Cependant, sire, le péché est terriblement épidémi-

que à la cour. Je ne fais que d'arriver, et déjà l'on m'a parlé d'une aventure étrange.

— Une aventure, Chauvelin, et sur le compte de qui l'a-t-on mise, cette aventure?

— Et sur le compte de qui met-on les bonnes aventures, sire?

— Parbleu! ce doit être sur le mien.

— Ou bien sur celui de...

— Ou bien sur celui de la comtesse Du Barry, n'est-ce pas?

— Vous avez deviné, sire.

— Comment! la comtesse Du Barry a péché? Peste! dites moi cela, Chauvelin.

— Je ne dis pas précisément que l'aventure soit un péché par elle-même, je dis qu'elle m'est revenue à l'esprit à propos de péchés.

— Voyons, marquis, quelle est cette aventure? contez-moi cela tout de suite.

— Tout de suite, sire?

— Oui. Vous savez, les rois n'aiment pas attendre.

— Peste! sire, c'est grave.

— Bah! Aurait-elle eu encore quelque contestation avec ma petite bru?

— Sire, je ne dis pas non.

— Ah! la comtesse finira par se brouiller avec la dauphine, et alors, ma foi!...

— Sire, je crois que madame la comtesse est à cette heure toute brouillée.

— Avec la dauphine?

— Non; mais avec une autre petite bru à vous.

— Avec la comtesse de Provence?

— Justement.

— Bon! me voilà dans de beaux draps? Voyons, Chauvelin...

— Sire?

— Et c'est la comtesse de Provence qui se plaint?

— On dit que oui.

— Alors le comte de Provence va faire des vers abominables sur cette pauvre comtesse. Elle n'a qu'à se bien tenir, elle sera flagellée de la bonne façon.

— Sire, ce sera tout simplement un prêté pour un rendu.

— Plaît-il?

— Figurez-vous que madame la marquise de Rosen.....

— Cette charmante petite brune, amie de la comtesse de Provence?

— Oui, que Votre Majesté a beaucoup regardée depuis un mois.

— Oh! on m'en a grondé assez en certain lieu, marquis! eh bien?

— Qui vous a grondé, sire?

— Pardieu! la comtesse.

— Eh bien! sire, la comtesse vous a grondé, vous, c'est bien; mais, de l'autre côté, elle a mieux fait que de gronder.

— Expliquez-vous, marquis; vous m'effrayez.

— Dame! sire, effrayez-vous; je ne vous en empêche pas.

— Comment, c'est donc grave?

— Très grave.

— Parlez.

— Il paraît que...

— Que ?

— Voyez-vous, sire, c'est plus difficile à dire que cela n'a été difficile à faire.

— Vous m'effrayez réellement, marquis. Jusqu'ici j'ai cru que vous plaisantiez. Mais s'il y a une gravité réelle, voyons, parlons sérieusement.

En ce moment le duc de Richelieu entra.

— Du nouveau ! sire, dit-il avec un sourire à la fois gracieux et inquiet; gracieux parce qu'il s'agissait de plaire au monarque : inquiet, parce qu'il s'agissait de combattre la faveur de ce favori rappelé à Versailles après un jour d'exil.

— Du nouveau ! et d'où vient ce nouveau, mon cher duc ? demanda le roi.

Le roi regarda autour de lui et vit le marquis de Chauvelin riant sous cape.

— Tu ris, sans cœur, lui dit-il.

— Sire, l'orage va crever ; je vois cela aux airs tristes de monsieur de Richelieu.

— Vous vous trompez, marquis ; j'ai annoncé du nouveau, c'est vrai ; mais je ne me charge pas de le dire.

— Mais, enfin, comment le saurai-je ce nouveau ?

— Un page de madame de Provence est dans votre antichambre avec une lettre de sa maîtresse ; que Votre Majesté donne ses ordres.

— Oh ! oh ! dit le roi, qui n'aurait pas été fâché de tout faire retomber sur monsieur ou madame de Provence qu'il n'aimait point, depuis quand les fils ou les femmes des

fils de France écrivent-ils au roi au lieu de se présenter à son lever ?

— Sire, probablement la lettre donne à Votre Majesté la raison de ce manque d'étiquette.

— Duc, prenez cette lettre, et donnez-la moi.

Le duc s'incline, sortit et rentra une seconde après, la lettre à la main.

Puis la remettant au roi :

— Sire, dit-il, n'oubliez pas que je suis l'ami de madame Du Barry, et que d'avance je me constitue son avocat.

Le roi regarda Richelieu, ouvrit la lettre, et fronça visiblement le sourcil en parcourant les détails qu'elle contenait.

— Oh ! murmura-t-il, pour cette fois, c'est trop fort ; et vous vous êtes chargé d'une mauvaise cause, duc. En vérité, madame Du Barry est folle.

Puis, se retournant vers les officiers :

— Qu'on se présente à l'instant-même, de ma part, chez madame de Rosen ; que l'on prenne de ses nouvelles, et qu'on lui dise que je la recevrai immédiatement après mon lever, avant d'aller à la messe. Pauvre marquise ! chère petite femme !

Chacun se regarda. Un nouvel astre se levait-il à l'horizon de la faveur ?

Rien de plus possible, en somme. La marquise était une jeune et jolie femme. Nommée depuis un an dame pour accompagner madame de Provence, elle s'était liée avec la favorite, se trouvait dans tous ses particuliers, où le roi l'avait vue souvent. Mais, sur les observations de la

princesse, qui se trouvait blessée de cette intimité, elle cessa tout à coup ses relations, ce dont madame Du Barry s'était montrée fort contrariée.

Voilà ce que la cour en savait.

Cette lettre, dont tout le monde ignorait le contenu, avait eu une grave influence sur le roi; il parut soucieux pendant tout le reste du lever, adressa à peine la parole à quelques familiers, pressa les étiquettes et congédia ses entrées plus tôt qu'à l'ordinaire, après avoir enjoint à monsieur de Chauvelin de ne pas s'éloigner.

La cérémonie du lever terminée, tout le monde sortit, et comme on prévint Sa Majesté que madame de Rosen attendait, il donna ordre de l'introduire.

Madame de Rosen fit une entrée des plus pathétiques; elle était tout en larmes et vint s'agenouiller devant le roi.

Le roi la releva.

— Pardonnez-moi, sire, dit-elle, d'avoir usé d'une auguste influence pour parvenir jusqu'à Votre Majesté; mais en vérité, j'étais si désespérée...

— Oh! je vous pardonne de grand cœur, madame, et je sais gré à mon petit-fils de vous avoir fait ouvrir une porte qui, à partir de ce moment, vous reste tout ouverte. Mais venons au fait... à la chose principale.

La marquise baissa les yeux.

— Je suis pressé, continua le roi; on m'attend pour la messe. Ce que vous m'écrivez est-il bien vrai? La comtesse se serait-elle en effet permis de vous...?

— Oh! vous m'en voyez rouge de honte, sire. Je viens

demander justice au roi. Jamais femme de qualité n'a été traitée de la sorte.

— Quoi! vraiment, demanda le roi, souriant malgré lui, traitée comme une enfant désobéissante, sans en rien rabattre ?

— Oui, sire, par quatre femmes de chambre, en sa présence, dans son boudoir, répondit la jeune femme en baissant les yeux.

— Peste! reprit le roi, auquel ce détail fit naître une foule d'idées, la comtesse ne s'est pas vantée de ce projet-là. Puis avec l'œil d'un satyre : Et comment cela s'est-il passé ? dites-moi, marquise.

— Sire, reprit la pauvre femme, de plus en plus rougissante, elle m'a invitée à déjeuner. Je me suis excusée sur mon peu de liberté, sur mon service qui m'appelle dès huit heures du matin chez Son Altesse Royale ; elle m'a fait répondre de venir à sept, qu'elle ne me retiendrait pas longtemps ; et en effet, sire, j'en sors depuis une demi-heure.

— Vous pouvez être tranquille, madame, je m'expliquerai avec la comtesse, et justice vous sera rendue; mais, dans votre propre intérêt, je vous engage à ne pas trop ébruiter l'aventure; que votre mari surtout n'en sache rien. Les maris sont bégueules en diable sur ces choses-là.

— Oh! le roi doit bien penser que, pour mon compte, je saurai me taire ; mais mon ennemie, mais la comtesse, je suis bien sûre que déjà elle s'est vantée à ses plus intimes de ce qu'elle vient de faire, et demain toute la cour saura.... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

Et la marquise cacha sa tête dans ses mains, au risque d'étendre son rouge avec ses larmes.

— Rassurez-vous, marquise, dit le roi; la cour ne saurait avoir un plus joli jouet que vous. Et si l'on en parle, ce sera par envie, comme autrefois dans l'Olympe on parla de la même aventure arrivée à Psyché. J'en sais parmi nos collets-montés qui ne s'en consoleraient pas si facilement que vous pouvez vous en consoler; vous, marquise, vous n'aviez rien à y perdre.

La marquise fit une révérence et rougit plus encore, si la chose était possible.

Le roi regardait cette rougeur et dévorait ces larmes.

— Voyons, dit-il, retournez chez vous, essuyez ces jolis yeux; ce soir, au jeu, nous arrangerons tout cela, c'est moi qui vous le promets.

Et avec cette galanterie et cette bonne façon particulières à sa race, le roi reconduisit la jeune femme jusqu'à la porte, où il fallut traverser la foule des courtisans, étonnés et intrigués au possible.

Le duc d'Ayen, capitaine des gardes du corps de service, s'approcha du roi et s'inclina devant lui en silence, pour attendre ses ordres.

— A la messe, duc d'Ayen, à la messe, maintenant que j'ai fini mon métier de confesseur, dit le roi.

— Une aussi jolie pénitente ne peut avoir commis que de jolis péchés, sire.

— Hélas ! la pauvre enfant ! ce ne sont pas les siens qu'elle expie, poursuivit le roi, en marchant le long de la grande galerie pour se rendre à la chapelle.

Le duc d'Ayen le suivait à un pas en arrière, assez près

pour l'entendre et lui répondre, mais sans se trouver sur la même ligne, suivant l'étiquette.

— On serait heureux d'être son complice, même pour un crime, crime d'amour, bien entendu, sire.

— Son péché, c'est celui de la comtesse.

— Oh ! pour ceux-là, le roi les sait tous.

— Sans doute, cette bonne comtesse, on la calomnie. Elle est extravagante, folle même, comme dans l'occasion dont il s'agit, et pour laquelle je la tancerai, mais elle a un cœur excellent; on aura beau m'en dire du mal, je ne le croirai pas. Parbleu ! je sais bien que je ne suis pas son premier amant et que, dans ses bonnes grâces, je succède à Radix de Sainte-Foy.

— Oui, sire, riposta le duc, avec sa malice ordinaire, enveloppée sous les formes les plus exquises, comme Votre Majesté a succédé à Pharamond.

Le roi, malgré tout son esprit, n'était pas de force contre ce rude jouteur, à moins de se fâcher. Il en sentit le ridicule, et fit semblant de ne pas comprendre. Il se hâta d'adresser la parole à un chevalier de Saint-Louis qu'il trouva sur son passage. Louis XV était débonnaire et facile; il passait beaucoup de licences à ses familiers, et pourvu qu'on l'amusât, il faisait bon marché du reste. Le duc d'Ayen, surtout, était en possession de dire tout ce qu'il avait la fantaisie de raconter. Madame Du Barry, toute puissante, n'avait jamais songé à le combattre; son nom, sa position, son esprit, d'abord, lui semblaient inattaquables.

Pendant la messe, le roi eut des distractions : il songeait à la tempête qu'amènerait la nouvelle frasque de madame

Du Barry, si elle arrivait aux oreilles de monsieur le dauphin. Ce prince avait justement, la veille, tancé la comtesse, qui, malgré lui, avait fait avoir au vicomte Du Barry, son neveu, une place d'écuyer dans sa maison.

— Qu'il ne s'approche pas de moi, avait dit le dauphin, ou je le fais chasser par mes gens.

Certes, ces dispositions n'annonçaient pas d'indulgence pour la plaisanterie grossière que s'était permise la comtesse. Louis XV sortit donc de la chapelle assez embarrassé. Avant de se rendre au conseil, il passa chez madame la dauphine; il la trouva merveilleusement ajustée, et coiffée d'un bec de diamans admirablement monté.

— Vous avez là, madame, un magnifique bijou, dit le roi.

— Vous trouvez, sire? Comment Votre Majesté ne le connaît-elle pas?

— Moi?

— Sans doute, puisque Votre Majesté a donné l'ordre qu'on l'apportât chez moi.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Cependant, c'est un fait très facile à éclaircir. Hier, un bijoutier est venu au château de Versailles avec ce joyau fleurdelisé et orné de la couronne de France, commandé par Votre Majesté. Puisque Dieu nous a enlevé la reine, j'avais seule le droit, a-t-il cru, de porter cette parure. C'est donc à moi qu'il l'a offerte, d'après vos ordres et selon votre intention, sans doute.

Le roi rougit et ne répondit rien.

— Voilà encore qui est de mauvais augure, pensa-t-il. La comtesse avait bien à faire de me donner un nouvel

embarras, avec sa sotte histoire de la marquise. Viendrez-vous ce soir au jeu, madame? poursuivit-il tout haut.

— Si Votre Majesté me l'ordonne.

— Ordonner à vous, ma fille! Je vous en prie, vous me ferez plaisir.

Madame la dauphine s'inclina froidement. Le roi vit qu'il ne parviendrait pas à la dérider; il prétexta un conseil et sortit,

— Mes enfans ne m'aiment pas, dit-il au duc d'Ayen, qui ne l'avait pas quitté.

— Le roi est dans l'erreur. Je puis assurer à Votre Majesté qu'elle est au moins aussi chérie de ses augustes enfans qu'elle les aime elle-même.

Louis XV comprit l'épigramme et ne le montra point. C'était de sa part un parti pris. Il eût fallut exiler le duc d'Ayen dix fois par jour, et le roi, d'après l'ennui que lui avait causé l'absence de monsieur de Chauvelin, comprenait mieux que jamais combien la présence des courtisans préférés lui était indispensable.

— Bah! disait-il, ils auront beau me chatouiller, ils ne m'écorcheront pas. Cela durera autant que moi, et mon successeur s'en tirera comme il pourra.

Étrange insouciance, dont le malheureux Louis XVI devait porter si fatalement la peine!

X

LE JEU DU ROI.

En entrant chez la comtesse, qu'il comptait gourmander, le roi fut accueilli par un visage de mauvaise humeur, derrière lequel il sentit gronder une colère sourde, toute prête à éclater.

Louis XV était faible. Il craignait les scènes, qu'elles vinssent de ses filles, de ses petits-fils, de ses belles-filles ou de sa maîtresse, et cependant, comme tous les hommes placés entre leur maîtresse et leur famille, il s'exposait sans cesse à en avoir.

Ce jour-là, il voulut prévenir la lutte qui se préparait, en se donnant un auxiliaire.

Aussi, après avoir jeté sur la comtesse ce coup d'œil qui lui avait suffi pour consulter le baromètre de sa bonne humeur, il arrondit son regard tout autour de lui.

— Où est Chauvelin ? demanda-t-il.

— Monsieur de Chauvelin, sire ? fit la comtesse.

— Oui, monsieur de Chauvelin.

— Mais il me semble, et vous le savez mieux que personne, que ce n'est point à moi qu'il faut demander des nouvelles de monsieur de Chauvelin, sire.

— Et pourquoi cela ?

— Mais parce qu'il n'est pas de mes amis; et que n'étant pas de mes amis, il est tout simple que vous le cherchiez ailleurs que chez moi.

— Je lui avais dit de venir m'y attendre, chez vous.

— Eh bien ! il se sera dispensé d'obéir aux ordres du roi, et, ma foi !... il aura aussi bien fait de vous désobéir, que de venir, comme il a fait la dernière fois, pour me dire des injures.

— C'est bien, c'est bien, je veux que l'on se raccommode, dit le roi.

— Avec monsieur de Chauvelin ? demanda la comtesse.

— Avec tout le monde, morbleu !

Puis, se retournant vers la sœur de la comtesse, qui faisait semblant d'aligner des magots sur une console :

— Chon, dit-il.

— Sire.

— Venez çà, ma fille.

Chon s'approcha du roi.

— Faites-moi le plaisir, petite sœur, de donner l'ordre qu'on m'aille chercher Chauvelin tout de suite.

Chon s'inclina, et sortit pour obéir au roi.

Madame Du Barry fit un mouvement de tête et tourna le dos à Sa Majesté.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là-dedans qui vous contrarie, comtesse ? demanda le roi.

— Oh ! je comprends, répondit celle-ci, que monsieur de Chauvelin jouisse de toute votre faveur, et que vous ne puissiez vous passer de lui ; il est si désireux de vous plaire, et respecte tant ceux que vous aimez.

Louis sentit que l'orage s'approchait. Il voulut couper la trombe par un coup de canon.

— Chauvelin, dit-il, n'est pas le seul qui manque au respect dû à moi et à ce qui m'appartient.

— Oh! je le sais de reste, s'écria madame Du Barry; vos Parisiens, votre parlement, vos courtisans même, sans compter ceux que je ne veux pas nommer, manquent au roi, et cela à l'envi, à plaisir, à qui mieux mieux.

Le roi regarda l'impertinente jeune femme avec un sentiment qui n'était pas exempt de pitié.

— Savez-vous, comtesse, dit-il, que je ne suis pas immortel, et que vous jouez un jeu à vous faire mettre à la Bastille ou chasser du royaume, dès que j'aurai fermé les yeux?

— Ah bah! fit la comtesse.

— Oh! ne riez pas, c'est comme je vous le dis.

— En vérité, sire, et comment cela?

— Je vais en deux mots aborder la question.

— J'attends l'abordage, sire.

— Qu'est-ce que cette histoire de la marquise de Rosen, et quelle liberté de mauvais goût avez-vous prise avec la pauvre femme? Oubliez-vous qu'elle a l'honneur d'appartenir à madame la comtesse de Provence?

— Moi, sire! Non, certes.

— Eh bien! répondez-moi, alors. Qu'est-ce que cette punition de petite fille que vous vous êtes permis de lui infliger, à la marquise de Rosen?

— Moi, sire?

— Eh oui! vous, dit le roi impatienté.

— Ah! par exemple! s'écria la comtesse, je ne m'atten-

dais pas à être blâmée pour avoir exécuté les ordres de Votre Majesté.

— Mes ordres!

— Certainement. Le roi daigne-t-il se rappeler ce qu'il m'a répondu quand je me suis plainte à lui de l'impolitesse de la marquise?

— Ma foi! non. Je ne sais plus, moi.

— Eh bien! le roi m'a dit : Que voulez-vous, comtesse, la marquise est une enfant à laquelle il faudrait donner le fouet.

— Eh! morbleu! ce n'était pas une raison pour le faire, s'écria le roi, rougissant malgré lui, car il se rappelait avoir dit, mot pour mot, les paroles que la marquise venait de lui citer.

— Eh bien! dit la comtesse, les moindres désirs de Votre Majesté étant des ordres pour sa très haute servante, elle s'est empressée d'exécuter celui-là comme les autres.

Le roi ne put s'empêcher de rire du sérieux imperturbable de la comtesse.

— C'est donc moi qui suis le coupable? demanda-t-il.

— Sans doute, sire.

— Alors, c'est à moi d'expier la faute.

— Apparemment.

— Soit. En ce cas, comtesse, vous inviterez de ma part la marquise à souper, et vous mettrez sous sa serviette le brevet de colonel, que son mari sollicite depuis six mois et que je ne lui eusse certes pas donné de si tôt sans cette circonstance; de cette façon l'injure est réparée.

— C'est très bien! voilà pour l'injure de la marquise. Et maintenant la mienne.

— Comment, la vôtre?

— Oui, qui la réparera?

— Quelle injure vous a été faite? je vous prie.

— Oh! c'est charmant, faites donc l'étonné.

— Je ne le fais pas, chère amie, je le suis très franchement et très sérieusement.

— Vous venez de chez madame la dauphine, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors vous savez très bien le tour qu'elle m'a joué.

— Non, sur ma parole! dites.

— Eh bien! hier, mon bijoutier nous rapportait en même temps, à elle une rivière, et à moi un bec de diamans.

— Après?

— Après?

— Oui.

— Eh bien! après? après avoir pris sa rivière, elle a demandé à voir mon bec.

— Ah! ah!

— Et comme mon bec avait pour ornement des fleurs de lis, elle a dit :

— Vous vous trompez, mon cher monsieur Bœhmer, ce bec de diamans n'est point pour la comtesse, mais pour moi, et la preuve, c'est que voilà les trois fleurs de lis de la France, que depuis la mort de la reine moi seule ai le droit de porter.

— De sorte que...

— De sorte que le joaillier, intimidé, n'a pas osé résister à l'ordre que lui a donné madame la dauphine de laisser le bec de diamans, et est accouru me dire que mon diadême était resté accroché en route.

— Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse, comtesse?

— Tiens! je veux que vous me fassiez rendre mon bec, donc.

— Vous faire rendre votre bec?

— Sans doute.

— Par la dauphine? Vous êtes folle, ma chère.

— Comment! je suis folle?

— Oui : je vous en donnerai un autre plutôt.

— Ah! bon! je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Foi de gentilhomme! je vous le promets.

— Bon! et je l'aurai dans un an, dans six mois au plus tôt; comme c'est amusant!

— Madame, ce retard sera votre avertissement

— Mon avertissement, et à quel endroit?

— A l'endroit d'être moins ambitieuse à l'avenir.

— Ambitieuse, moi?

— Sans doute, vous savez bien ce qu'a dit monsieur de Chauvelin l'autre jour.

— Bon, votre Chauvelin, il ne dit que des sottises.

— Mais enfin, qui vous avait autorisé à porter les armes de France?

— Allons donc, qui m'a autorisée? vous.

— Moi?

— Oui, vous! Le gredin que vous m'avez donné l'autre jour les portait bien sur son collier, pourquoi donc ne les

porterais-je pas sur ma tête. Moi, mais je sais d'où vient cela, on me l'a dit.

— Que vous a-t-on dit encore ? voyons.

— Vos projets, parbleu !

— Eh bien ! comtesse, dites-moi mes projets ; parole d'honneur ! cela me ferait plaisir de les savoir.

— Nierez-vous qu'il ne soit question de vous marier avec la princesse de Lamballe, et que monsieur de Chauvelin et toute la clique du dauphin et de la dauphine vous poussent à ce mariage ?

— Madame, répondit sévèrement le roi, je ne nierai point qu'il n'y ait du vrai dans ce que vous dites, et j'ajouterai même que je pourrais plus mal faire ; vous le savez mieux que moi, vous, comtesse, qui m'avez fait sonder sur un autre mariage.

Ce mot ferma la bouche de la comtesse, qui s'assit de mauvaise humeur, à l'autre bout du cabinet, et cassa deux magots.

— Ah ! Chauvelin avait raison, murmura le roi, la couronne est mal aux mains des amours.

Il y eut un moment de bouderie silencieuse, pendant lequel mademoiselle Du Barry rentra.

— Sire, dit-elle, on ne trouve monsieur de Chauvelin nulle part ; on le croit enfermé chez lui, mais j'ai eu beau aller moi-même sonner et solliciter à sa porte, il refuse de répondre.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le roi, lui est-il arrivé quelque accident ? est-il malade ? vite, vite, que l'on enfonce la porte !

— Oh ! non, sire, il n'est point malade, répondit aigre-

ment la comtesse, car, en quittant le prince de Soubise et mon frère Jean dans le salon de l'Œil-de-Bœuf, il a annoncé qu'il travaillerait toute la journée à des affaires urgentes, mais qu'il ne manquerait pas de se retrouver ce soir au jeu de Votre Majesté.

Le roi profita de ce retour de la comtesse, qui ouvrait une espèce d'armistice.

— Il écrit sa confession, peut-être, dit-il, pour l'édification de son camaldule.

Puis, se retournant vers la comtesse :

— A propos, comtesse, dit-il, savez-vous que la médecine de Bordeu fait merveille? Savez-vous que je n'en veux plus d'autre? Foin du Bonnard et du Lamartinière avec tous leurs régimes! celui-là me rajeunira, sur ma parole!

— Bah! sire, dit Chon, qu'a donc Votre Majesté à parler éternellement de vieillesse? Eh! mon Dieu! Votre Majesté n'a-t-elle pas l'âge de tout le monde?

— Allons, bien! s'écria le roi, vous voilà comme ce grand bélître de d'Aumont, à qui je me plains l'autre jour de n'avoir plus de dents, et qui me répond en me montrant un râtelier de crocheteur : « Eh! sire, qui est-ce donc qui a des dents? »

— Moi, dit la comtesse; et je vous préviens même que je vous mordrai, et jusqu'au sang, si vous continuez à me sacrifier ainsi à tout le monde.

Et elle revint s'asseoir près du roi, en lui montrant une rangée de perles dans lesquelles il était impossible de voir une menace.

Aussi le roi, bravant la morsure, approcha ses lèvres

des belles lèvres rosées de la comtesse, laquelle fit un signe à Chon; Chon ramassa les morceaux des deux magots.

— Bon! dit-elle, tout ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat.

Et jetant un dernier coup d'œil sur le roi et la comtesse,

— Décidément, dit-elle tout bas, je crois que Bordeu est un grand homme.

Et elle sortit, laissant sa sœur en voie de raccommodement.

Le soir, à six heures, le jeu du roi commença. Monsieur de Chauvelin avait tenu sa promesse et s'y trouvait un des premiers. La comtesse, de son côté, arriva en grand habit, à cause de la présence de la Dauphine, que l'on savait devoir s'y trouver.

Le marquis et la comtesse se rencontrèrent et se saluèrent de l'air le plus aimable.

— Mon Dieu! monsieur de Chauvelin, dit la comtesse avec un de ces sourires à deux tranchans que les courtisans aiguisent si bien, comme vous voilà rouge! on dirait que vous allez avoir une attaque d'apoplexie. Marquis, marquis, voyez Bordeu; hors de Bordeu, pas de salut.

Puis, se retournant vers le roi avec un de ces sourires à faire damner un pape :

— Demandez plutôt au roi, dit-elle.

Monsieur de Chauvelin s'inclina.

— Je n'y manquerai certes pas, madame.

— Et c'est un devoir de sujet fidèle que vous remplirez; il faut soigner votre santé, mon cher marquis, puisque vous ne devez précéder que de deux mois...

— Je voudrais au contraire que ce fût à moi à vous

précéder, dit le roi, car vous seriez sûr de cent ans de vie, Chauvelin. Je ne puis donc que vous renouveler le conseil de la comtesse : prenez, Bordeu, mon ami, prenez Bordeu.

— Sire, quelle que soit l'heure marquée pour ma mort, et Dieu seul connaît l'heure de la mort de chaque homme, j'ai promis au roi de mourir à ses pieds.

— Fi donc! Chauvelin, il y a des promesses que l'on fait, mais que l'on ne tient pas; demandez plutôt à ces dames; mais si vous êtes si triste que cela, mon cher ami, c'est nous qui mourrons de chagrin rien qu'à vous regarder. Voyons, Chauvelin, jouons-nous ce soir?

— Comme Votre Majesté voudra.

— Voulez-vous me gagner une partie d'hombre?

— Aux ordres du roi.

On se plaça devant les tables.

Monsieur de Chauvelin et le roi se placèrent l'un en face de l'autre, à une table particulière.

— Ah çà! Chauvelin, attention, dit le roi, soyez prêt à la riposte; si vous êtes malade, je ne me suis jamais si bien porté, moi. Je veux être d'une gaîté folle; surtout tenez bien votre argent : j'ai un miroir à payer à Rottiers, et un bec de diamans à Bœhmer.

Madame Du Barry se pinça les lèvres.

Mais, au lieu de répondre, le marquis se souleva péniblement sur sa chaise.

— Sire, il fait bien chaud, murmura-t-il.

— C'est vrai, répliqua le roi, qui, au lieu de s'irriter comme eût fait Louis XIV de cette infraction aux lois de l'étiquette, tourna la difficulté en égoïste : oui, Chauvelin,

il fait bien chaud, Dieu merci! car au mois d'avril les soirées sont fraîches.

Le marquis grimaça un sourire et ramassa péniblement les cartes.

Le roi reprit :

— Allons, vous êtes l'hombre, Chauvelin.

— Oui, sire, balbutia le marquis.

Et il inclina la tête.

— Avez-vous beau jeu? voyons. Ah! ventre saint gris! comme disait mon aïeul Henri IV, que vous êtes maussade ce soir!

Puis, ayant regardé ses cartes :

— Ah! je crois que, pour cette fois-ci, cher ami, dit le roi, vous êtes flambé.

Le marquis fit un violent effort pour parler, et devint si rouge que le roi s'arrêta tout effrayé.

— Mais qu'avez-vous donc, Chauvelin? demanda le roi. Voyons, répondez donc.

Monsieur de Chauvelin étendit les mains, laissa échapper ses cartes, poussa un soupir, et tomba la face sur le tapis.

— Mon Dieu! cria le roi.

— Une apoplexie! murmurèrent quelques courtisans empressés.

On releva le marquis, mais il ne bougeait plus.

— Otez, ôtez *cela*, dit le roi avec effroi, ôtez.

Et quittant la table avec un tremblement nerveux, il s'accrocha au bras de la comtesse Du Barry, qui l'entraîna chez elle sans qu'il retournât la tête une seule fois du côté de cet ami dont la veille il ne pouvait point se séparer.

Nul, le roi parti, ne songea plus au marquis, privé de sentiment.

Son corps demeura quelque temps renversé sur le fauteuil, car on l'avait soulevé pour voir s'il était mort, et on l'avait laissé retomber en arrière.

Ce cadavre faisait un singulier effet, demeuré seul dans ce salon désert, au milieu des lustres qui ruisselaient de feux, et des fleurs qui épuisaient leurs parfums.

Au bout d'un instant, un homme apparut au seuil du salon solitaire, regarda tout autour de l'appartement, vit le marquis renversé sur son fauteuil, s'approcha de lui, posa sa main sur son cœur, et, d'une voix sèche et nette, au moment même où sept heures sonnaient à la grande horloge :

— Il a passé, dit-il. Belle mort, cordieu ! belle mort !

Cet homme, c'était le docteur Lamartinière.

XI

LA VISION.

Le matin de ce même jour, le père Delar était arrivé à Grosbois, de bonne heure, avec l'intention de dire la messe à la chapelle, et de ne pas laisser refroidir auprès des anges les bonnes dispositions que le marquis avait montrées la veille. Mais alors madame de Chauvelin lui raconta, les larmes aux yeux, toutes ses craintes pour le salut déjà si compromis du néophyte qui leur avait échappé au premier mot d'amitié que lui avait envoyé le roi.

Elle retint son confesseur à dîner, afin de causer plus longtemps avec lui et de trouver dans ses sages conseils le courage dont elle avait besoin après cette nouvelle déception.

Madame de Chauvelin et le père Delar se promenèrent jusqu'à une heure assez avancée dans le parc, en sortant de table, et se firent apporter des siéges au bord d'une pièce d'eau fort belle, pour y respirer les premières brises du printemps après une journée assez chaude.

— Mon révérend père, disait la marquise, malgré tout ce que votre parole a de rassurant pour moi, ce départ de monsieur de Chauvelin m'inquiète fort. Je sais quelles attaches il a à la vie de la cour; je sais que le roi a toute

puissance, non-seulement sur son esprit, mais encore sur son cœur, et la conduite de Sa Majesté est si loin de la régularité... Je pense que ce n'est point un péché, mon père, de parler ainsi. Hélas! le scandale n'est que trop public!

— Je vous assure, madame, que monsieur le marquis a reçu une impression salutaire; c'est une première atteinte; le temps et la Providence feront le reste. J'en parlais ce matin à notre révérend prieur; il a ordonné des prières dans le couvent; priez aussi, ma fille, vous, la plus intéressée à cette grande œuvre; que vos enfans prient; prions tous. J'ai offert à cette intention, dans la chapelle du château, le saint sacrifice de la messe, et je le ferai chaque jour.

— Depuis vingt ans que je suis unie à monsieur de Chauvelin, répondit la marquise, je n'ai pas laissé passer une heure sans demander à Dieu de toucher son cœur. Jusqu'ici le Seigneur ne m'a point exaucée. J'ai vécu seule, le plus souvent dans la douleur et dans les larmes, vous le savez, mon père. J'ai gémi dans la solitude sur des erreurs que je ne pouvais combattre; Dieu ne me jugeait pas apparemment assez pure pour me rendre victorieuse. Il me fallait souffrir encore pour acheter cette grâce. Je souffrirai! La volonté du Tout-Puissant soit faite!

Pendant ce temps, derrière la marquise et le père Delar, le précepteur accompagnait les enfans, et, presque aussi jeune qu'eux, l'abbé n'avait que dix-huit ans, il partageait leurs amusemens.

— Mon frère, dit l'aîné, savez-vous quel est maintenant le jeu à la mode à la cour?

— Oui, sans doute, mon père me l'a dit hier au souper, c'est l'hombre.

— Eh bien ! jouons à l'hombre.

— Impossible; d'abord, il faut des cartes, et ensuite, nous ne savons pas comment on y joue.

— Il y en a un qui est l'hombre.

— Et l'autre?

— Dame ! l'autre a peur, je suppose, et alors il perd.

— Mon frère, dit l'aîné, ne parlons pas de cartes, vous savez que notre mère n'aime pas cela, et prétend que les cartes portent malheur.

Au même moment, madame de Chauvelin se levait.

— Ma mère s'en va dans le parc, répondit le cadet en la suivant des yeux, et par conséquent elle ne nous verra pas. D'ailleurs monsieur l'abbé, qui est avec nous, nous en avertirait si c'était mal.

— C'est toujours mal, dit le précepteur, de faire de la peine à sa mère.

— Oh ! mais mon père joue à la cour, répliqua l'enfant avec cette tenace logique qui s'accroche comme toutes les faiblesses à tout appui un peu rassurant. Nous pouvons donc jouer, puisque mon père joue.

L'abbé ne trouva rien à répondre, et l'enfant continua :

— Tiens, voilà ma mère qui dit adieu au père Delar; elle le reconduit du côté de la grille... il va s'en aller. Attendons : maman, le père Delar une fois parti, rentrera dans son oratoire; nous rentrerons au château derrière elle, nous demanderons des cartes et nous jouerons.

Les enfans suivirent des yeux leur mère dans l'ombre croissante où elle s'effaçait en s'éloignant.

C'était pendant une de ces charmantes soirées qui précèdent les chaleurs de mai ; les arbres, sans feuilles encore, laissaient pressentir, à leurs bourgeons grossis et cotonneux, un feuillage prochain. Quelques-uns, plus hâtifs, tels que les marronniers et les tilleuls, commençaient à faire éclater leur enveloppe et à lancer au jour le trésor printanier qu'elle enfermait.

L'air était calme et commençait à se peupler de ces éphémères qui naissent avec le printemps et disparaissent avec l'automne. On les voyait se jouer par milliers dans les derniers rayons du soleil couchant, qui faisaient de la rivière un large ruban d'or et de pourpre, tandis qu'à l'orient, c'est à dire vers la partie du parc où s'était enfoncée madame de Chauvelin, tous les objets commençaient à se confondre dans cette belle teinte bleuâtre qui n'appartient qu'à certaines époques privilégiées de l'année.

Il y avait un immense calme mêlé à une splendeur infinie dans toute la nature.

Au milieu de ce calme, sept heures sonnèrent à l'horloge du château, et vibrèrent longtemps dans la brise du soir.

Tout à coup la marquise, qui faisait ses adieux au camaldule, poussa un grand cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda le révérend père en revenant sur ses pas, et qu'avez-vous, madame la marquise ?

— Moi, rien ! rien ! Oh ! mon Dieu ! Et la marquise pâlit visiblement.

— Mais vous avez crié !... Mais vous avez éprouvé une souffrance quelconque !... Mais dans ce moment même

vous pâlissez. Qu'avez-vous ? au nom du ciel ! qu'avez-vous ?

— Impossible. Mes yeux me trompent.

— Que voyez-vous ? dites, dites, madame.

— Non, rien.

Le camaldule insista.

— Rien, rien, vous dis-je, reprit madame de Chauvelin. Rien.

Et sa voix expira sur ses lèvres, et son regard resta fixe, tandis que sa main, blanche comme une main d'ivoire, se levait lentement pour indiquer un objet que le moine ne voyait pas.

— Par grâce, madame, insista le père Delar, dites-moi ce que vous voyez.

— Oh ! je ne vois rien; non, non, c'est de la folie ! s'écria madame de Chauvelin, et cependant... oh ! mais regardez donc, regardez donc !

— Où cela ?

— Là, là, voyez-vous ?

— Je ne vois rien.

— Vous ne voyez rien, là, là ?...

— Absolument rien; mais vous, madame, vous, dites, que voyez-vous ?

— Oh ! je vois, je vois... mais non, c'est impossible.

— Dites.

— Je vois monsieur de Chauvelin en habit de cour, mais pâle et marchant à pas lents; il a passé là, là.

— Mon Dieu !

— Sans me voir ! comprenez-vous ? et s'il m'a vue, sans me parler ! ce qui est plus étrange encore.

— Et dans ce moment-ci, le voyez-vous toujours?

— Toujours.

Et le doigt et les yeux de la marquise indiquaient la direction que suivait le marquis, resté invisible aux regards du père Delar.

— Et où va-t-il? madame.

— Du côté du château; il passe là, près du grand chêne, là... il effleure le banc. Tenez, tenez, le voilà qui s'approche des enfans; il tourne derrière le massif. Il disparaît. Oh! si les enfans sont toujours où ils étaient, il est impossible qu'ils ne le voient pas.

Au même instant, un cri retentit qui fit tressaillir madame de Chauvelin.

C'étaient les deux enfans qui venaient de pousser ce cri.

Il avait résonné si triste et si lugubre dans l'espace et dans les ténèbres, que la marquise faillit tomber à la renverse.

Le père Delar la retint entre ses bras.

— Entendez-vous? murmura-t-elle, entendez-vous?

— Oui, répondit le père Delar, un cri, en effet, a été poussé.

Presque aussitôt la marquise vit, ou plutôt sentit accourir ses deux enfans. Leur course rapide, haletante, sonnait sur le salpêtre des allées.

— Ma mère! ma mère! avez-vous vu? cria l'aîné.

— Ma mère! ma mère! avez-vous vu? cria le plus jeune.

— Oh! madame, ne les écoutez pas, disait l'abbé, cou-

rant derrière eux, s'essoufflant à les atteindre, tant leur course était rapide.

— Eh bien! mes enfans, qu'y a-t-il? demanda madame de Chauvelin.

Mais les deux enfans ne répondirent pas, et seulement se pressèrent contre elle.

— Voyons, dit-elle en les caressant, que s'est-il passé? parlez.

Les deux enfans se regardèrent.

— Parle, toi, dit l'aîné au plus jeune.

— Non, toi, parle.

— Eh bien! maman, dit l'aîné, n'est-ce pas que vous l'avez-vu comme nous?

— Entendez-vous? s'écria la marquise dont les bras se levèrent au ciel; entendez-vous, mon père?

Et elle étreignit de ses mains glacées la main frissonnante du camaldule.

— Vu? qui vu? demanda celui-ci en frémissant.

— Mais mon père, dit le plus jeune des deux enfans; ne l'avez-vous pas vu, ma mère? il venait de votre côté cependant, il a dû passer tout près de vous.

— Oh! quel bonheur, dit l'aîné en frappant ses mains l'une contre l'autre, voilà papa qui revient.

Madame de Chauvelin se tourna vers l'abbé.

— Madame, dit celui-ci, qui comprit son regard interrogateur, je puis vous assurer que ces messieurs se trompent quand ils prétendent avoir vu monsieur le marquis. J'étais près d'eux, et j'affirme que personne...

— Et moi, monsieur dit l'aîné, je vous dis que je viens de voir papa comme je vous vois.

— Fi! monsieur l'abbé, fi! que c'est laid de mentir! dit le plus jeune des deux enfans.

— C'est étrange! fit le père Delar.

La marquise secoua la tête.

— Ils n'ont rien vu, madame, répéta le précepteur; rien, absolument rien.

— Attendez, fit la marquise.

Puis, s'adressant à ses deux fils, avec ce doux accent maternel qui fait sourire Dieu :

— Mes enfans, dit-elle, vous dites que vous avez vu votre père?

— Oui, maman, répondirent ensemble les deux enfans.

— Comment était-il habillé?

— Il avait son habit de cour rouge, son cordon bleu, une veste blanche brodée d'or, une culotte de velours pareille à l'habit, des bas de soie; des souliers à boucles, et son épée au côté.

Et tandis que l'aîné détaillait le costume de son père, le cadet faisait de la tête des signes d'approbation.

Et pendant que le cadet faisait des signes d'approbation, madame de Chauvelin, d'une main de plus en plus glacée, serrait la main du camaldule. C'était ainsi qu'elle avait vu passer son mari.

— Et n'avait-il rien de particulier, votre père? dites.

— Il était très pâle, dit l'aîné.

— Oh! oui, bien pâle, dit le plus jeune, on eût dit un mort.

Tout le monde tressaillit, mère, abbé, confesseur, tant

était grande l'expression de terreur que l'on pouvait reconnaître dans les paroles de l'enfant.

— Où allait-il? demanda enfin la marquise d'une voix qu'elle voulait en vain affermir.

— Du côté du château, dit l'aîné.

— Moi, dit le cadet, en courant je me suis retourné, et je l'ai vu montant le perron.

— Entendez-vous? entendez-vous? murmura la mère à l'oreille du moine.

— Oui, madame, j'entends ; mais j'avoue que je ne comprends pas. Comment monsieur de Chauvelin aurait-il passé à pied la grille sans s'arrêter devant vous? Comment aurait-il passé devant ses fils sans s'arrêter encore? Comment enfin serait-il entré dans le château sans que personne du service l'ait aperçu, sans qu'il ait demandé personne.

— Vous avez raison, dit l'abbé, et tout cela est frappant de vérité.

— D'ailleurs, continua le père Delar, la preuve peut se faire bien aisément.

— Nous allons y voir, s'écrièrent les deux enfans en s'apprêtant à courir vers le château.

— Et moi aussi, dit l'abbé.

— Et moi aussi, murmura la marquise.

— Madame, répondit le camaldule, vous voilà tout agitée, toute blanche d'épouvante, et quand ce serait monsieur de Chauvelin, j'admets que ce soit lui, y a-t-il donc de quoi s'effrayer?

— Mon père, dit la marquise en regardant le moine,

s'il était venu ainsi, mystérieux et seul, ne trouvez-vous point que l'événement serait bien étrange?

— Voilà pourquoi nous nous sommes tous trompés, madame. Voilà pourquoi il faut croire que sans doute quelque étranger se sera introduit, un malfaiteur peut-être.

— Mais un malfaiteur, si malfaisant qu'il soit, dit l'abbé, a un corps, et ce corps, vous l'eussiez vu et moi aussi, mon père, tandis que voilà justement ce qu'il y a d'étrange, : madame la marquise avec ces messiours ont vu, et il n'y a que nous qui n'avons pas vu.

— N'importe, reprit le moine, dans l'un ou l'autre cas, il serait peut-être mieux que madame la marquise et ses enfans se retirassent dans l'orangerie, tandis que nous, nous irons au château; nous appellerons les gens, et nous nous assurerons de ce qui est arrivé. Allez, madame, allez.

La marquise était sans force; elle obéit machinalement, et se retira dans l'orangerie avec ses deux fils, sans avoir un seul instant perdu de vue les fenêtres du château.

Puis, s'agenouillant :

— Prions toujours, mes fils, dit-elle, car il y a une âme qui me sollicite à prier en ce moment.

Cependant, le moine et l'abbé avaient continué leur route vers le château: mais, arrivés en vue de la grande porte, ils s'étaient arrêtés et avaient ouvert un conseil pour savoir s'il ne fallait pas d'abord aller aux communs et y prendre, afin de faire une perquisition dans les bâtimens, les gens qui, à cette heure, étaient réunis et en train de souper.

Cette proposition avait été émise par le prudent camaldule, et l'abbé était tout près de s'y rendre, quand ils virent une petite porte s'ouvrir, Bonbonne apparaître, et le vieil intendant accourir vers eux autant que son grand âge le permettait. Il était pâle, tremblant, faisait de grands gestes et parlait tout seul.

— Qu'y a-t-il? demanda l'abbé en faisant quelques pas au-devant de lui.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Bonbonne.

— Que vous est-il donc arrivé? continua le camaldule.

— Il m'est arrivé que j'ai eu une vision terrible.

Le moine et l'abbé se regardèrent.

— Une vision! répéta le moine.

— Allons donc! c'est impossible, dit l'abbé.

— Cela est, vous dis-je, insista Bonbonne.

— Et quelle est cette vision? dites.

— Oui. Qu'avez-vous vu?

— J'ai vu, je ne sais pas encore bien au juste quoi; mais enfin j'ai vu...

— Expliquez-vous, alors.

— Eh bien! j'étais dans ma chambre de travail ordinaire, au-dessous du grand cabinet de monsieur le marquis, et communiquant, vous le savez, à ce cabinet par un escalier dérobé. Je feuilletais encore les titres pour m'assurer que nous n'avions rien oublié dans la rédaction du testament, si nécessaire à l'avenir de toute la famille. Sept heures venaient de sonner; tout à coup j'entends marcher dans cette pièce que j'avais fermée hier derrière monsieur le marquis, et dont j'avais la clef dans ma poche. J'écoute. C'étaient bien des pas. J'écoute encore; ces pas retentis-

saient au-dessus de ma tête. Il y avait quelqu'un en haut! Ce n'est pas le tout, j'entends ouvrir les tiroirs du bureau de monsieur de Chauvelin. J'entends remuer le fauteuil placé devant le bureau, et cela sans précaution, ce qui me semble de plus en plus extraordinaire. Ma première idée est que des voleurs ont pénétré dans le château. Mais ces voleurs sont bien imprudens ou bien sûrs de leur fait. Alors, que faire? appeler les domestiques? ils sont dans les communs à l'autre bout de la maison. Pendant que j'irai les chercher, les voleurs auront le temps de fuir. Je prends mon fusil à deux coups. Je monte par le petit escalier qui conduit de chez moi au cabinet de monsieur le marquis. J'arrive sur la pointe du pied. Au fur et à mesure que je gagne les dernières marches, je tends de plus en plus l'oreille. Non-seulement j'entends remuer toujours, mais encore gémir, râler, pousser enfin des sons inarticulés qui me pénétraient jusqu'au fond de l'âme; car, il faut bien vous l'avouer, plus j'approchais, plus il me semblait entendre et reconnaître la voix de monsieur le marquis.

— Etrange! s'écria l'abbé.

— Oui, oui, étrange! répondit le moine.

— Continuez, Bonbonne, continuez.

— Enfin, reprit l'intendant en se rapprochant de ses deux interlocuteurs, comme pour chercher un refuge près d'eux; enfin je regardai par le trou de la serrure, et je vis une grande lueur dans la chambre, quoiqu'il fît nuit close et que les volets fussent fermés, et fermés par moi-même.

— Après?

— Le bruit continuait. C'étaient des plaintes comme un

râlement de mort. Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Pourtant, je voulus voir jusqu'au bout. Je fis un effort. Je remis mon œil à l'observatoire, et je distinguai des cierges allumés autour d'un cercueil.

— Oh! vous êtes fou, mon cher monsieur Bonbonne, dit le moine en frissonnant malgré lui.

— J'ai vu, j'ai vu, mon père.

— Mais vous aurez mal vu, dit l'abbé.

— Je vous dis, monsieur l'abbé, que j'ai vu la chose comme je vous vois; je vous dis que je n'ai perdu ni ma présence d'esprit ni mon bon sens.

— Et cependant vous vous êtes enfui épouvanté!

— Pas du tout, au contraire; je suis resté en priant Dieu et mon patron de me donner la force. Mais, tout à coup, un grand fracas s'est fait entendre, les cierges se sont éteints et on est rentré dans les ténèbres. C'est alors seulement que je suis descendu, que je suis sorti, et que je vous ai aperçus. Maintenant nous sommes réunis. Voici la clef du cabinet. Vous êtes hommes d'église, et par conséquent exempts de terreurs superstitieuses. Voulez-vous venir avec moi? nous nous assurerons par nous-mêmes de l'état des choses.

— Voyons, dit le camaldule.

— Voyons, répéta l'abbé.

Et tous trois entrèrent au château, non pas par la petite porte qui avait donné sortie à Bonbonne, mais par la grande porte qui avait donné entrée au marquis.

En passant sous le vestibule, devant une grande horloge de famille surmontée des armes des Chauvelin, l'intendant leva la bougie qu'il venait d'allumer.

— Ah! par exemple, dit-il, voilà qui est singulier; il faut qu'on ait touché à cette pendule et qu'on l'ait dérangée.

— Pourquoi cela?

— Parce que, depuis mon enfance, je la vois au château, et depuis mon enfance elle est invariable.

— Eh bien!

— Eh bien! ne voyez-vous pas qu'elle est arrêtée?

— A sept heures! dit le moine.

— A sept heures! répéta l'abbé.

Et tous deux se regardèrent encore une fois.

— Enfin! murmura l'abbé.

Le moine dit quelques mots qui ressemblaient à une prière.

Puis ils montèrent l'escalier d'honneur, traversèrent l'appartement du marquis, fermé et désert. Ces immenses pièces, éclairées par la lueur tremblante d'un seul flambeau que portait l'intendant, étaient solennelles et effrayantes.

En arrivant à la porte du cabinet, leurs cœurs battirent vivement : ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— Entendez-vous? demanda l'intendant.

— Parfaitement, dit l'abbé.

— Quoi? demanda le moine.

— Comment! vous n'entendez pas cette espèce de râle comme en pousserait une personne à l'agonie.

— C'est vrai, dirent ensemble les deux compagnons de l'intendant.

— Je ne me trompais donc pas? reprit celui-ci.

— Donnez-moi la clef, dit le père Delar en faisant le si-

gne de la croix, nous sommes des hommes, d'honnêtes gens, des chrétiens, nous ne devons rien craindre; entrons.

Il ouvrit la porte, et, quelque confiance que l'homme de Dieu eût en Dieu, sa main tremblait en introduisant la clef dans la serrure; la porte ouverte, tous trois s'arrêtèrent sur le seuil.

La chambre était vide.

Ils pénétrèrent à pas lents dans l'immense cabinet entouré de livres et de tableaux; toute chose était à sa place, si ce n'est le portrait du marquis, lequel avait brisé le clou qui le retenait, s'était détaché de la muraille, et gisait à terre, la toile crevée à l'endroit de la tête.

L'abbé montra le portrait à l'intendant et respira.

— Voilà la cause de votre terreur, dit-il.

— Oui, voilà pour le bruit, répondit l'intendant; mais ces plaintes que nous avons entendues, est-ce le portrait qui les poussait?

— Le fait est, dit le moine, que nous avons entendu des gémissemens.

— Et sur cette table? s'écria tout à coup Bonbonne.

— Quoi? qu'y a-t-il sur cette table? demanda l'abbé.

— Cette bougie à peine éteinte, dit Bonbonne, cette bougie qui fume encore; et tâtez ce bâton de cire qui n'est pas même refroidi.

— C'est vrai! dirent les deux témoins de cet incident presque miraculeux.

— Et, continua l'intendant, ce cachet que monsieur le marquis portait à sa montre, et dont se trouve scellée, sous cachet volant, l'enveloppe adressée à son notaire!

L'abbé se laissa tomber plus mort que vif sur son siége : il n'avait pas la force de s'enfuir.

Le moine restait debout; et, sans frayeur visible, comme un homme détaché des choses de ce monde, il essayait de pénétrer ce mystère, dont il ignorait la cause, dont il voyait l'effet, mais dont il ne comprenait pas le but.

Pendant ce temps, l'intendant, à qui son dévouement prêtait du courage, tournait l'une après l'autre les pages du testament qu'il avait examiné la veille avec son maître.

Arrivé à la dernière, une sueur froide inonda son front.

— Le testament est signé! murmura-t-il.

L'abbé bondit sur sa chaise, le moine s'inclina sur la table, l'intendant les regarda tour à tour.

Il y eut entre ces trois hommes un moment de silence terrible, et le plus brave des trois sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Enfin, tous trois ramenèrent les yeux sur le testament.

Un codicile y avait été ajouté, dont l'encre était fraîche encore.

Il était conçu en ces termes :

« Ma volonté est que mon corps soit inhumé aux Carmes de la place Maubert, près de mes ancêtres.

» Fait au château de Grosbois, le 27 avril 1774, à sept heures du soir.

» *Signé* CHAUVELIN. »

Les deux signatures et le codicile étaient tracés d'une

main moins ferme que le corps du testament, mais cependant parfaitement lisibles.

— Un *De profundis*, messieurs, dit l'intendant, car il est évident que monsieur le marquis est mort.

Les trois hommes s'agenouillèrent pieusement, et récitèrent ensemble la prière funèbre; puis, après quelques minutes d'un recueillement solennel, ils se relevèrent.

— Mon pauvre maître, dit Bonbonne, il m'avait donné sa parole de revenir ici pour signer ce testament, et il l'a tenue. Dieu ait pitié de son âme!

L'intendant enferma le testament dans l'enveloppe, et, reprenant son flambeau, il engagea d'un signe ses compagnons à sortir.

Puis, tout haut :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il; allons retrouver la veuve et les orphelins.

— Vous n'allez pas donner ce paquet à la marquise, dit l'abbé. Oh! mon Dieu! ne faites point une pareille chose, au nom du ciel!

— Soyez tranquille, dit l'intendant, ce paquet ne sortira de mes mains que pour passer dans celles du notaire; mon maître m'a choisi pour exécuteur testamentaire, puisqu'il a permis que je visse ce que j'ai vu et que j'entendisse ce que j'ai entendu. Je ne me reposerai point que ses dernières volontés ne soient exécutées, puis ensuite j'irai le rejoindre. Des yeux qui ont été témoins de semblables choses doivent se fermer promptement.

Et, tout en parlant ainsi, Bonbonne, sorti le dernier du cabinet, en avait fermé la porte; tous trois avaient descendu l'escalier, avaient jeté un coup d'œil timide sur la

pendule arrêté à sept heures, et, franchissant le perron, s'acheminaient vers l'orangerie, où attendaient la marquise et ses deux enfans.

Tous trois priaient encore, la mère à genoux, ses deux fils debout près d'elle.

— Eh bien ! s'écria-t-elle en se relevant avec précipitation à la vue des trois hommes ; eh bien !

— Continuez votre prière, madame, dit le père Delar, vous ne vous étiez pas trompée ; par une faveur spéciale, accordée sans doute à votre piété, Dieu a permis que l'âme de monsieur de Chauvelin vînt nous dire adieu.

— Oh ! mon père, s'écria la marquise en levant les deux mains au ciel, vous voyez bien que je ne me trompais pas !

Et, retombant sur les deux genoux, elle reprit sa prière interrompue, en faisant signe aux enfans d'imiter son exemple.

Deux heures après, un bruit de grelots retentit dans la cour et fit relever la tête de madame de Chauvelin, assise entre les deux lits de ses deux enfans endormis.

Une voix retentit dans les escaliers, qui cria :

— Courrier du roi !

Au même moment un valet de pied entra et remit à la marquise une longue lettre cachetée de noir.

C'était la nouvelle officielle que le marquis était mort à sept heures du soir, d'une attaque d'apoplexie, en faisant la partie du roi.

XII

LA MORT DE LOUIS XV.

Depuis la mort de monsieur de Chauvelin, on vit rarement sourire le roi. Dans tous les pas qu'il faisait on eût dit que le spectre du marquis marchait à ses côtés. La voiture seule le distrayait un peu. On multiplia les voyages. Le roi allait de Rambouillet à Compiègne, de Compiègne à Fontainebleau, de Fontainebleau à Versailles, à Paris jamais. Paris était en horreur au roi, depuis sa révolte à propos des bains de sang.

Mais toutes ces belles résidences, au lieu de le distraire, le ramenaient au passé, le passé aux souvenirs, les souvenirs à la réflexion. Ces réflexions, tristes, amères, profondes, madame Du Barry seule pouvait l'en tirer, et c'était vraiment pitié de voir la peine que prenait cette jeune et jolie créature à réchauffer, non pas le corps, mais le cœur du vieillard.

Pendant ce temps, la société se décomposait comme la monarchie. Aux infiltrations philosophiques de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot, succédaient les averses scandaleuses de Beaumarchais. Beaumarchais publiait son fameux *Mémoire* contre le conseiller Goezmann, et ce magis-

trat, membre du tribunal Maupeou, n'osait plus reparaître sur son siége.

Beaumarchais faisait répéter le *Barbier de Séville*, et l'on parlait déjà des hardiesses qu'allait débiter sur la scène le philosophe Figaro.

Une aventure de monsieur de Fronsac avait fait scandale. Deux aventures de monsieur le marquis de Sade avaient fait horreur.

Ce n'est plus au gouffre que marche la société, c'est à l'égout.

Toutes ces anecdotes sont bien honteuses, bien immondes, mais ce sont les seules qui amusent le roi. Monsieur de Sartines lui en fait un journal, c'est encore une idée de l'ingénieuse madame Du Barry, un journal que Sa Majesté lit le matin dans son lit. Ce journal se rédige dans tous les lupanars de Paris, et particulièrement chez la fameuse Gourdan.

Un jour, le roi apprend par ce journal que monsieur de Lorry, évêque de Tarbes, a eu la veille l'impudence de rentrer à Paris ramenant dans sa voiture découverte madame Gourdan et deux de ses pensionnaires. Cette fois, c'est trop fort; le roi fait prévenir le grand aumônier, qui appelle près de lui l'évêque.

Heureusement, tout s'explique par hasard à la plus grande gloire de la pudeur et de la charité du prélat. En revenant de Versailles, l'évêque de Tarbes a vu, à pied, sur la grande route, trois femmes près d'un carrosse brisé; pris de pitié pour leur embarras, il leur a offert une place dans sa voiture. La Gourdan a trouvé la proposition plaisante, et a accepté.

Et chacun de ne pas vouloir ajouter foi à cette naïveté du prélat, chacun de lui dire : « Comment ! vous ne connaissez pas la Gourdan ? En vérité ! c'est incroyable ! »

Au milieu de tout cela, la fameuse guerre musicale entre les gluckistes et les piccinistes est déclarée; la cour se sépare en deux partis.

La dauphine, jeune, poétique, organisée musicalement, élève de Gluck, ne trouvait dans nos opéras qu'un recueil d'ariettes plus ou moins gracieuses. En voyant représenter les tragédies de Racine, elle eut l'idée d'envoyer *Iphigénie en Aulide* à son maître, et de l'inviter à verser les flots de sa musique sur les vers harmonieux de Racine. Au bout de six mois la musique fut faite, et Gluck apporta lui-même sa partition à Paris.

Une fois arrivé, Gluck devint le favori de la Dauphine et eut ses entrées à toute heure dans les petits appartemens.

Il faut s'habituer à tout, et surtout au grandiose. La musique de Gluck ne fit pas à son apparition tout l'effet qu'elle devait faire. Aux cœurs vides, aux cœurs fatigués, il ne faut pas la pensée ; le bruit suffit ; la pensée est une fatigue, le bruit une distraction.

La vieille société préféra la musique italienne, le grelot sonore à l'orgue mélodieux.

Madame Du Barry, par opposition et parce que madame la Dauphine avait mis en avant la musique allemande, madame Du Barry prit parti pour la musique italienne et envoya des libretti à Piccini. Piccini renvoya des partitions, et la jeune et la vieille société se partagèrent en deux camps.

C'est que des idées tout à fait nouvelles se faisaient jour au milieu de cette antique société française, comme des fleurs inconnues qui poussent entre les pavés disjoints d'une cour sombre, entre les pierres lézardées d'un ancien château.

Ces idées, c'étaient les idées anglaises ; les jardins aux mille allées fuyantes avec des massifs, des pelouses, des corbeilles de fleurs, des nappes de gazon ; c'étaient les cottages, les courses du matin sans poudre et sans rouge, avec un simple chapeau de paille à larges bords, un bluet ou une marguerite dessus ; c'étaient les promeneurs guidant un cheval fougueux, suivis de jockeis aux casquettes noires, aux vestes rondes, aux culottes de peau ; c'étaient des phaétons à quatre roues qui faisaient fureur ; des princesses mises comme des bergères ; des actrices mises comme des reines. C'étaient la Duthé, la Guimard, la Sophie Arnould, la Prairie, la Cléophile se couvrant de diamans ; tandis que la Dauphine, la princesse de Lamballe, mesdames de Polignac, de Langeac et d'Adhémar ne demandaient qu'à se couvrir de fleurs.

Et, à la vue de toute cette société nouvelle marchant à l'inconnu, Louis XV inclinait de plus en plus sa tête. En vain la folle comtesse tournait-elle autour de lui, bourdonnante comme une abeille, légère comme un papillon, resplendissante comme un colibri ; à peine de temps en temps le roi relevait-il son front appesanti, sur lequel on eût dit qu'à chaque instant s'étendait plus visible le sceau de la mort.

C'est que le temps s'écoulait, c'est qu'on était entré dans le deuxième mois depuis la mort du marquis de Chauve-

lin, c'est qu'on était arrivé au 3 mai, et que le 28 du mois il y avait juste deux mois que le marquis était mort.

Puis, comme si tout conspirait pour se joindre au présage lugubre, l'abbé de Beauvais avait prêché à la cour, et, dans son sermon sur le besoin de se préparer à la mort, sur le danger de l'impénitence finale, il s'était écrié :

« Encore quarante jours, sire, et Ninive sera détruite. »

De sorte que lorsqu'il avait pensé à monsieur de Chauvelin, le roi pensait à l'abbé de Beauvais, de sorte que lorsqu'il avait dit au duc d'Ayen :

— Il y aura, au 23 mai, deux mois que Chauvelin est mort. Il se retournait vers le duc de Richelieu, et murmurait : C'est quarante jours qu'il a dit, n'est-ce pas, ce diable d'abbé de Beauvais ?

Et Louis XV ajoutait :

— Je voudrais que ces quarante jours fussent passés.

Ce n'était pas le tout : l'almanach de Liége, à propos du mois d'avril, avait dit :

« Dans le mois d'avril, une dame des plus favorites jouera son dernier rôle. »

De sorte que madame Du Barry faisait chorus aux lamentations du roi, et disait du mois d'avril ce qu'il disait des quarante jours, c'est à dire :

— Je voudrais bien que ce maudit mois d'avril fût passé.

Dans ce maudit mois d'avril qui effrayait tant madame Du Barry, et pendant ces quarante jours qui étaient la passion du roi, les présages se multiplièrent. L'ambassadeur de Gênes, que le roi voyait fréquemment, fut frappé de mort subite. L'abbé de Laville venant à son lever pour le

remercier de la place de directeur des affaires étrangères qu'il venait de lui donner, roula à ses pieds frappé d'apoplexie, en sa présence. Enfin, le roi étant à la chasse, la foudre tomba près de lui.

Tout cela le rendait de plus en plus sombre.

On avait espéré quelque chose du retour du printemps; cette nature qui au mois de mai secoue son linceul, cette terre qui reverdit, ces arbres qui revêtent leurs robes printanières, cet air qui se peuple d'atomes vivans, ces souffles de feu qui passent avec les brises et qui semblent des âmes cherchant des corps; tout cela pouvait rendre quelque existence à cette matière inerte, quelque mouvement à cette machine usée.

Vers le milieu d'avril, Lebel vit chez son père la fille d'un meunier dont la beauté singulière le frappa; il pensa que c'était une friandise qui pouvait réveiller l'appétit du roi, et lui en parla avec enthousiasme : Louis XV consentit négligemment à ce nouvel essai de distraction.

En général, avant que d'arriver au roi, les jeunes filles que Louis XV devait honorer ou déshonorer de ses bontés royales passaient à la visite des médecins, puis par les mains de Lebel, enfin elles arrivaient au roi.

Cette fois, la jeune fille était si fraîche et si jolie, que toutes ces précautions furent négligées, et eussent-elles été prises, il eût certes été difficile au plus habile médecin de reconnaître que depuis quelques heures elle avait la petite vérole.

Le roi avait déjà eu cette maladie dans sa jeunesse; mais, deux jours après ses relations avec cette jeune fille, elle se manifesta une seconde fois.

Une fièvre maligne brocha sur le tout et vint compliquer la situation.

Le 29 avril, la première irruption se manifesta, et l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, accourut à Versailles.

Cette fois la situation était étrange. L'administration des sacremens, si la nécessité s'en faisait sentir, ne pouvait avoir lieu *qu'après l'expulsion de la concubine*, et cette concubine, qui appartenait au parti jésuitique, dont Christophe de Beaumont était le chef, cette concubine, au dire même de l'archevêque, avait rendu, par le renversement du ministre Choiseul et par le renversement du Parlement, de si grands services à la religion, qu'il était impossible de la déshonorer canoniquement.

Les chefs de ce parti étaient, avec monsieur de Beaumont et madame Du Barry, le duc d'Aiguillon, le duc de Richelieu, le duc de Fronsac, Maupeou et Terray.

Tous étaient renversés du même coup qui renversait madame Du Barry. Ils n'avaient donc aucun motif de se déclarer contre elle.

Le parti de monsieur de Choiseul, au contraire, qui était partout, jusque dans la ruelle du roi, demandait l'expulsion de la favorite et une confession prompte; ce qui était curieux à voir, puisque c'était le parti des philosophes, des jansénistes et des athées qui poussait le roi à la confession; tandis que c'étaient l'archevêque de Paris, les religieux et les dévots qui désiraient que le roi refusât de se confesser.

Telle était la singulière situation des esprits lorsque, le

1er mai, à onze heures et demie du matin, l'archevêque se présenta pour voir le roi malade.

A tout hasard, en apprenant que l'archevêque était arrivé, la pauvre madame Du Barry se sauva.

Ce fut le duc de Richelieu qui vint à la rencontre du prélat, dont il ignorait encore les intentions.

— Monseigneur, dit le duc, je vous conjure de ne pas effrayer le roi par cette *proposition théologique* qui a fait mourir tant de malades. Mais si vous êtes curieux d'entendre des péchés jolis et mignons, mettez-vous là, je me confesserai à la place du roi, et je vous en dirai de tels que vous n'en avez pas entendu de pareils depuis que vous êtes archevêque de Paris. Maintenant, si ma proposition ne vous agrée point, si vous voulez absolument confesser le roi et renouveler à Versailles les scènes de monsieur l'évêque de Soissons à Metz, si vous voulez congédier madame Du Barry avec éclat, réfléchissez sur les suites et sur vos propres intérêts; vous assurez le triomphe du duc de Choiseul, votre plus cruel ennemi, dont madame Du Barry a tant contribué à vous délivrer; et vous persécutez votre amie au profit de votre ennemi; oui, monseigneur, votre amie, et si bien votre amie, qu'hier elle me disait encore: que monsieur l'archevêque nous laisse tranquilles, il aura sa calotte de cardinal; c'est moi qui m'en charge et qui vous en réponds.

L'archevêque de Paris avait laissé dire monsieur de Richelieu, car, quoique du même avis que lui au fond, il fallait qu'il eût l'air d'être persuadé. Heureusement le duc d'Aumont, madame Adélaïde et l'évêque de Senlis, vinrent se joindre au maréchal et donner au prélat des armes

contre lui-même. Il eut l'air de céder, promit de ne rien dire, entra chez le roi, auquel il ne parla nullement de confession ; ce qui satisfit si fort l'auguste malade, qu'il fit rappeler aussitôt madame Du Barry, dont il baisa les belles mains en pleurant de joie.

Le lendemain, 2 mai, le roi se trouva un peu mieux ; au lieu de Lamartinière, son médecin ordinaire, madame Du Barry lui avait donné ses deux médecins, Lorry et Bordeu. Ces deux docteurs avaient reçu pour recommandation première de cacher au roi la nature de sa maladie, de lui taire la situation dans laquelle il se trouvait, et surtout d'éloigner de lui l'idée qu'il fût assez malade pour qu'il eût besoin de recourir aux prêtres.

Cette amélioration dans la santé du roi permit à la comtesse de reprendre un instant ses airs libres, ses propos habituels, ses gentillesses accoutumées. Mais, au moment même où, à force de verve et d'esprit, elle parvenait à faire sourire le malade, Lamartinière, auquel on n'avait pas ôté ses entrées, parut sur le seuil de la porte, et, offensé de la préférence que l'on donnait sur lui à Lorry et à Bordeu, marcha droit au roi, lui prit le pouls et secoua la tête.

Le roi l'avait laissé faire en le regardant avec terreur. Cette terreur augmenta encore lorsqu'il vit le signe décourageant que faisait Lamartinière.

— Eh bien ! Lamartinière, demanda le roi.

— Eh bien ! sire, si mes confrères ne vous ont pas dit que le cas était grave, ce sont des ânes ou des menteurs.

— Que penses-tu que j'aie, Lamartinière? demanda le roi.

— Pardieu ! sire, ce n'est pas difficile à voir; Votre Majesté a la petite vérole.

— Et tu dis que tu n'as pas d'espoir, mon ami ?

— Je ne dis pas cela, sire; un médecin ne désespère jamais. Je dis seulement que si Votre Majesté n'est pas roi très chrétien de nom seulement, elle doit aviser.

— C'est bien, dit le roi.

Puis, appelant madame Du Barry :

— Ma mie, lui dit-il, vous entendez, j'ai la petite vérole, et mon mal est des plus dangereux, d'abord à cause de mon âge, et ensuite à cause de mes autres maladies. Lamartinière vient de me rappeler que je suis le roi très chrétien et le fils aîné de l'Église, ma mie. Peut-être va-t-il falloir nous séparer. Je veux prévenir une scène semblable à celle de Metz. Avertissez le duc d'Aiguillon de ce que je vous dis, afin qu'il s'arrange avec vous, si ma maladie empire, pour nous séparer sans éclat.

Au moment où le roi disait cela, tout le parti du duc de Choiseul commençait à murmurer tout haut, accusant l'archevêque de complaisance, et disant que, pour ne pas déranger madame Du Barry, il laisserait mourir le roi sans sacremens.

Ces accusations arrivèrent aux oreilles de monsieur de Beaumont, qui, pour les faire cesser, prit le parti d'aller s'établir à Versailles dans la maison des lazaristes, pour en imposer au public et profiter du moment favorable où placer ses cérémonies religieuses, afin de ne sacrifier madame Du Barry que lorsque le roi serait dans un état tout à fait désespéré.

Ce fut le 3 mai que l'archevêque revint à Versailles; arrivé là, il attendit.

Pendant ce temps, des scènes scandaleuses se passaient autour du roi. Le cardinal de la Roche-Aymon était de l'avis de l'archevêque de Paris, et désirait que tout s'accomplît sans bruit; mais il n'en était pas ainsi de l'évêque de Carcassonne, qui faisait le zélé, renouvelant les scènes de Metz et criant tout haut : *Qu'il fallait que le roi fût administré, que la concubine fût expulsée, que les canons de l'Eglise fussent exécutés, et que le roi donnât un exemple à l'Europe et à la France chrétienne qu'il avait scandalisées.*

— Et de quel droit me donnez-vous des avis? s'écria monsieur de la Roche-Aymon impatienté.

L'évêque détacha la croix pastorale de son cou et la mit presque sous le nez du prélat :

— Du droit que me donne cette croix, dit-il. Apprenez, monseigneur, à respecter ce droit, et ne laissez pas mourir votre roi sans les sacremens de l'Eglise dont il est le fils aîné.

Tout cela se passait devant monsieur d'Aiguillon. Il comprit tout le scandale qui allait résulter d'une pareille discussion si elle devenait publique.

Il entra chez le roi.

— Eh bien! duc, lui dit le roi, avez-vous exécuté mes ordres?

— A l'égard de madame Du Barry, sire?

— Oui.

— J'ai voulu attendre qu'ils me fussent renouvelés par Votre Majesté. Je ne mettrai jamais d'empressement à séparer le roi des personnes qui l'aiment.

— Merci, duc, mais il le faut; prenez la pauvre comtesse, et menez-la sans bruit dans votre campagne de Rueil ; je saurai gré à madame d'Aiguillon des soins qu'elle prendra d'elle.

Malgré cette invitation bien formelle, monsieur d'Aiguillon ne voulut point encore presser le départ de la favorite, et la cacha dans le château, annonçant son départ pour le lendemain. Cette annonce calma un peu les exigences ecclésiastiques.

Bien prit, au reste, au duc d'Aiguillon d'avoir gardé madame Du Barry à Versailles, car, dans la journée du 4, le roi la redemanda avec tant d'instances, que le duc lui avoua qu'elle était encore là.

— Faites-la venir, alors, faites-la venir, s'écria le roi.

Madame Du Barry rentra donc une dernière fois.

La comtesse partit tout en larmes. La pauvre femme, qui était bonne, légère, aimable, facile, aimait Louis XV comme on aime un père.

Madame d'Aiguillon fit monter madame Du Barry en carrosse avec mademoiselle Du Barry l'aînée, et l'emmena à Rueil pour attendre l'événement.

A peine était-elle hors des cours, que le roi la redemanda encore.

— Elle est partie, lui répondit-on.

— Partie? répéta le roi; alors c'est à moi de partir à mon tour. Ordonnez qu'on prie à Sainte-Geneviève.

Monsieur de la Vrillière écrivit aussitôt au Parlement, qui, dans les cas suprêmes, avait le droit de faire ouvrir ou fermer la vieille relique.

Les journées du 5 et du 6 s'écoulèrent sans que l'on par-

lât de confession, de viatique ou d'extrême-onction. Le curé de Versailles se présenta dans le but de préparer le roi à cette pieuse cérémonie ; mais il rencontra le duc de Fronsac qui lui donna *sa foi de gentilhomme* qu'il le jetterait par la fenêtre au premier mot qu'il en dirait.

— Si je ne me tue pas en tombant, répondit le curé, je rentrerai par la porte, car c'est mon droit.

Mais le 7, à trois heures du matin, ce fut le roi qui demanda impérieusement l'abbé Mandoux, pauvre prêtre sans intrigue, bonhomme d'ecclésiastique qu'on lui avait donné pour confesseur, et qui était aveugle.

Sa confession dura dix-sept minutes.

La confession terminée, les ducs de la Vrillière et d'Aiguillon voulurent retarder le viatique, mais Lamartinière, ennemi particulier de madame Du Barry qui avait glissé près du roi Lorry et Bordeu, s'approchant du roi :

— Sire, dit-il, j'ai vu Votre Majesté dans des circonstances bien difficiles, mais jamais je ne l'ai admirée comme aujourd'hui ; si elle me croit, elle achèvera tout de suite ce qu'elle a si bien commencé.

Le roi alors fit rappeler Mandoux, et Mandoux lui donna l'absolution.

Quant à cette réparation éclatante qui devait anéantir solennellement madame Du Barry, il n'en fut pas question. Le grand-aumônier et l'archevêque avaient rédigé de concert cette formule qui fut proclamée en présence du viatique :

« *Quoique le roi ne doive compte de sa conduite qu'à Dieu seul, il déclare qu'il se repent d'avoir causé du scandale à*

ses sujets, et qu'il ne désire vivre encore que pour le soutien de la religion et le bonheur de ses peuples. »

La famille royale, augmentée de madame Louise, qui était sortie de son couvent pour soigner son père, alla recevoir le saint-sacrement au bas de l'escalier.

Pendant que le roi recevait les sacremens, le Dauphin, que l'on tenait éloigné du roi parce qu'il n'avait pas eu la petite vérole, le Dauphin écrivait à l'abbé Terray :

« Monsieur le contrôleur général,

» Je vous prie de faire distribuer aux pauvres des pa-
» roisses de Paris deux cent mille livres pour prier pour
» le roi. Si vous trouvez que c'est trop cher, retenez-les
» sur nos pensions à madame la Dauphine et à moi.

» Signé : LOUIS-AUGUSTE. »

Dans les journées du 7 et du 8, la maladie empira. Le roi sentit son corps s'en aller littéralement en lambeaux. Délaissé de ses courtisans, qui n'osaient plus rester près de ce cadavre vivant, il n'avait plus d'autre garde que ses trois filles, qui ne le quittèrent pas un instant.

Le roi était épouvanté. Dans cette terrible gangrène qui envahissait tout le corps, il voyait une punition directe du ciel. Pour lui, cette main invisible qui le marquait de taches noires, c'était la main de Dieu. Dans un délire d'autant plus terrible que ce n'était pas celui de la fièvre, mais celui de la pensée, il voyait des flammes, il voyait l'abîme ardent, et il appelait son confesseur, le pauvre prêtre aveugle, son seul refuge, pour qu'il étendît le crucifix entre lui et le lac de feu. Alors lui-même prenait l'eau bénite,

lui-même levait draps et couvertures, lui-même faisait ruisseler avec des gémissemens de terreur l'eau sainte sur tout son corps, puis il demandait le crucifix, le prenait à pleines mains, le baisait à pleine bouche, criant : « Seigneur! Seigneur! intercédez pour moi, pour moi, le plus grand pécheur qui ait jamais existé. »

Ce fut dans ces angoisses terribles et désespérées qu'il passa la journée du 9. Pendant cette journée, qui ne fut qu'une longue confession, ni le prêtre, ni ses filles ne le quittèrent. Son corps était en proie à la gangrène la plus hideuse, et, vivant, le roi cadavre exhalait une telle odeur, que deux valets tombèrent asphyxiés, et que l'un des deux mourut.

Le 10 au matin, on voyait à travers la chair crevassée les os de ses cuisses; trois autres valets s'évanouirent. La terreur se mit à Versailles. Toute la maison s'enfuit.

Il n'y avait plus d'autres êtres vivans au palais que les trois nobles filles et le digne prêtre.

Toute la journée du 10 ne fut qu'une agonie; le roi, déjà mort, ne se décidait pas à mourir; on eût dit qu'il voulait se jeter hors du lit, tombe anticipée. Enfin, à trois heures moins cinq minutes, il se souleva, étendit les mains, fixa les yeux sur un point de la chambre et s'écria :

— Chauvelin! Chauvelin! il n'y a pourtant pas encore deux mois... puis il retomba et mourut.

Quelque vertu que Dieu eût mise dans le cœur des trois princesses et du prêtre, le roi mort, elles crurent, ainsi que lui, leur tâche achevée; d'ailleurs, toutes trois étaient déjà atteintes de la maladie qui venait de tuer le roi.

Le soin des funérailles fut laissé au grand-maître, qui fit toutes ses dispositions sans entrer dans le palais.

On ne trouva que les vidangeurs de Versailles qui osassent mettre le roi dans la bière de plomb qui lui était préparée ; il fut couché dans cette dernière demeure, sans baume, sans aromates, roulé dans les draps du lit sur lequel il était mort; puis cette bière de plomb fut mise dans une caisse de bois, et le tout fut porté dans la chapelle.

Le 12, celui qui avait été Louis XV fut conduit à Saint-Denis, le cercueil était dans une grande voiture de chasse. Un second carrosse était occupé par le duc d'Ayen et le duc d'Aumont; puis, dans le troisième, venaient le grand-aumônier et le curé de Versailles. Une vingtaine de pages et une cinquantaine de palefreniers à cheval et portant des flambeaux formaient le cortége.

Le convoi, parti de Versailles à huit heures du soir, arriva à Saint-Denis à onze. Le corps fut descendu dans le caveau royal, d'où il ne devait sortir qu'au jour de la profanation de Saint-Denis, et l'entrée du souterrain fut aussitôt, non seulement fermée, mais calfeutrée, pour qu'aucune émanation de ce fumier humain ne filtrât de la demeure des morts au séjour des vivans.

Nous avons raconté ailleurs la joie des Parisiens à la mort de Louis XIV. Cette joie ne fut pas moins grande lorsqu'ils se virent débarrassés de celui qu'ils avaient, trente ans auparavant, surnommé le Bien-Aimé.

On railla le curé de Sainte-Geneviève sur l'efficacité de la châsse.

— De quoi donc vous plaignez-vous, dit-il, n'est-il pas mort?

Le lendemain, madame Du Barry reçut à Rueil une lettre d'exil.

Sophie Arnould apprit en même temps la mort du roi et l'exil de madame Du Barry.

— Hélas ! dit-elle, nous voilà orphelins de père et mère.

Ce fut la seule oraison funèbre prononcée sur le tombeau du petit-fils de Louis XIV.

XIII

UN DINER CHEZ ROSSINI.

En 1840, je retournais en Italie pour la troisième ou quatrième fois, et j'étais chargé par mon bon ami Denniée, l'inspecteur aux revues, de porter un voile de dentelle à madame Rossini, qui habitait Boulogne avec l'illustre compositeur, auquel le *Comte Ory* et *Guillaume Tell* ont donné des lettres de naturalisation française.

Je ne sais si, après moi, il restera quelque chose de moi; mais, en tout cas et à tout hasard, j'ai pris cette pieuse habitude, tout en oubliant mes ennemis, de mêler le nom de mes amis, non-seulement à ma vie intime, mais encore à ma vie littéraire. De cette façon, au fur et à mesure que j'avance vers l'avenir, j'entraîne avec moi tout ce qui a eu part à mon passé, tout ce qui se mêle à mon présent, comme ferait un fleuve qui ne se contenterait pas de réfléchir les fleurs, les bois, les maisons de ses rives, mais encore qui forcerait de le suivre jusqu'à l'Océan l'image de ces maisons, de ces bois et de ces fleurs.

Aussi, ne suis-je jamais seul tant qu'un livre de moi reste près de moi. J'ouvre ce livre. Chaque page me rappelle un jour écoulé, et ce jour renaît à l'instant de son aube à son crépuscule, tout vivant des mêmes émotions

qui l'ont rempli, tout peuplé des mêmes personnages qui l'ont traversé. Où étais-je ce jour-là? Dans quel lieu du monde allais-je chercher une distraction, demander un souvenir, cueillir une espérance, bouton qui se fane souvent avant d'être éclos, fleur qui s'effeuille souvent avant d'être ouverte? Visitais-je l'Allemagne, l'Italie, l'Afrique, l'Angleterre ou la Grèce? Remontais-je le Rhin, priais-je au Colisée, chassais-je dans la Sierra, campais-je au désert, rêvais-je à Westminster, gravais-je mon nom sur le tombeau d'Archimède ou sur le rocher des Thermopyles? Quelle main a touché la mienne? Est-ce celle d'un roi assis sur son trône? Est-ce celle d'un pâtre gardant son troupeau? Quel prince m'a appelé son ami? Quel mendiant m'a appelé son frère? Avec qui ai-je partagé ma bourse le matin? Qui a rompu son pain avec moi le soir? Quelles sont depuis vingt ans les heures heureuses notées à la craie, les heures sombres marquées au charbon?

Hélas! le meilleur de ma vie est déjà dans mes souvenirs, je suis comme un de ces arbres au feuillage touffu, pleins d'oiseaux, muets à midi, mais qui se réveilleront vers la fin de la journée, et qui, le soir venu, empliront ma vieillesse de battemens d'ailes et de chant; ils l'égaieront ainsi de leur joie, de leurs amours et de leurs rumeurs, jusqu'à ce que la mort touche à son tour l'arbre hospitalier, et que l'arbre en tombant effarouche tous ces bruyans chanteurs, dont chacun ne sera autre chose qu'nne des heures de ma vie.

Et voyez comment un seul nom vient de me faire dévier de ma route, et m'a jeté de la réalité dans le rêve. Cet ami, qui m'avait chargé de remettre ce voile est mort depuis.

C'était un esprit charmant, un inépuisable et gai conteur, avec lequel j'ai passé bien des soirées chez mademoiselle Mars, autre esprit charmant sur lequel la mort a soufflé aussi, et qui s'est éteint comme se serait éteinte une étoile dans le ciel de ma vie.

J'allais à Florence, c'était le terme de mon voyage; mais, au lieu de m'arrêter là, j'eus l'idée de pousser jusqu'à Bologne et de faire ma commission en digne messager, c'est-à-dire en remettant moi-même le voile aux belles mains auxquelles il était destiné.

C'était trois jours pour aller, trois jours pour revenir, plus un jour de halte, en tout sept jours, sept jours de travail dépensés, perdus. Mais, ma foi! j'allais revoir Rossini, Rossini qui sans doute venait de s'exiler de peur de céder à la tentation de faire quelque nouveau chef-d'œuvre.

Je me souviens que ce fut vers le soir que j'arrivai en vue de Bologne. La ville semblait de loin noyée dans une vapeur au-dessus de laquelle s'élevait, se détachant sur le fond sombre de l'Apennin, la cathédrale de Saint-Pierre, et ces deux rivales de la tour penchée de Pise, la Garizenda et l'Asinelli. De temps en temps le soleil, au moment de se coucher, lançait un dernier rayon qui enflammait les vitres de quelques palais, comme si les chambres de ces palais étaient pleines de flammes; tandis que la petite rivière du Reno, nuancée de toutes les couleurs du ciel qu'elle réfléchissait, se tordait dans la plaine comme un ruban de moire argentée; mais peu à peu le soleil s'abaissa derrière la montagne; les vitres, étincelantes d'abord, s'éteignirent peu à peu. Le Reno prit la teinte plombée de l'étain; puis vint la nuit rapide, enveloppant la

ville dans ses voiles noirs, que trouèrent bientôt mille lumières de points aussi lumineux que ceux qui brillaient au ciel.

Il était dix heures du soir quand j'entrai avec toute ma *roba* dans l'auberge des *Trois-Rois*.

Mon premier soin fut d'envoyer ma carte à Rossini, qui me fit répondre qu'à partir de ce moment son palais était à ma disposition. Le lendemain à onze heures j'étais chez lui.

Le palais Rossini est comme tous les palais italiens, un composé de colonnes de marbre, de fresques et de tableaux. Le tout spacieux à y faire danser trois ou quatre maisons françaises, bâti pour l'été, jamais pour l'hiver, c'est-à-dire plein d'air, d'ombre, de fraîcheur, de roses et de camélias.

En Italie, on le sait, les fleurs ont l'air de pousser dans les appartemens et non dans les jardins, où l'on ne voit et n'entend que des cigales.

Rossini habitait ce monde de salons, de chambres, d'antichambres et de terrasses. Toujours gai, riant, pétillant de verve et d'esprit; sa femme, au contraire, sillonnait ces mêmes appartemens, souriante aussi, mais lente, grave et belle comme la Judith d'Horace Vernet.

Elle s'inclina devant moi, et je lui jetai sur la tête ce fameux voile noir qui était cause de ma visite à Bologne.

Rossini avait déjà arrangé son dîner. Il désirait me faire trouver avec des convives qui me fussent agréables; et, sachant que je devais un jour ou l'autre aller à Venise, il avait invité un jeune poëte vénitien nommé Luigi de Scamozza, qui venait de finir ses études à cette fameuse uni-

versité de Bologne qui a donné cette devise à la monnaie de la ville : *Bononia docet.*

J'avais quatre heures devant moi pour visiter Bologne, que je comptais quitter le lendemain, sauf à y revenir plus tard. Je priai Rossini de me donner congé, et je me mis en course tandis que l'illustre maestro descendait à la cuisine afin de donner tous ses soins à un plat de *stuffato* accompagné de *macaroni*, pour la préparation desquels Rossini a la prétention de ne pas avoir d'égal dans toute la péninsule italique depuis que le cardinal Albéroni est mort.

Plus tard, peut-être, je raconterai les merveilles de la ville universitaire. Je décrirai ce Neptune en bronze, chef-d'œuvre du célèbre enfant de ses murailles, qu'elle a baptisé de son propre nom ; sa cathédrale de Saint-Pierre, riche surtout de l'*Annonciation* de Louis Carrache ; son église de Sainte-Pétrone avec sa fameuse méridienne de Cassini. Je mesurerai l'inclinaison de ses deux tours, texte éternel des disputes des savans, qui n'ont pas encore pu décider si elles penchent par un caprice de l'architecte ou par l'effet d'un tremblement de terre; si elles se sont inclinées sous la main de l'homme ou sous le souffle de Dieu. Mais aujourd'hui j'ai hâte, comme Scheherazade, d'en revenir à mon histoire, et j'y reviens.

A six heures, nous étions réunis chez le célèbre maestro, autour d'une table longue, placée au milieu d'une vaste salle à manger peinte à fresque, ventilée de tous côtés. La table, selon les habitudes italiennes, était couverte de fleurs et de fruits glacés, le tout disposé pour servir d'accompagnement au fameux stuffato, qui était la pièce magistrale du dîner.

Nos convives étaient deux ou trois savans italiens, c'est-à-dire un échantillon de ces braves gens qui discutent pendant un siècle pour savoir si l'histoire d'Ugolin est une allégorie ou un fait ; si Béatrice est un rêve ou une réalité ; si Laure a eu treize enfans ou seulement douze.

Deux ou trois artistes du théâtre de Bologne, parmi lesquels un jeune ténor nommé Roppa, qui tout à coup s'était trouvé avoir une belle voix et s'était élancé des cuisines d'un cardinal sur le théâtre de la Fenice.

Enfin ce jeune étudiant-poëte dont m'avait parlé Rossini, figure triste ou plutôt mélancolique, noble rêveur, au fond de l'âme duquel vivait l'espoir de la régénération italienne ; admirable soldat, qui aujourd'hui défend comme un autre Hector cette héroïque Venise qui fait revivre les merveilles impossibles de l'antiquité, en luttant comme une autre Troie, comme une autre Syracuse, comme une autre Carthage.

Enfin Rossini, sa femme et moi.

La conversation roula sur Dante, sur Pétrarque, sur le Tasse, sur Cimarosa, sur Pergolèse, sur Beethoven, sur Grimod de La Reynière et sur Brillat-Savarin, et je dois dire, à la grande louange de Rossini, que c'était sur ces deux illustres gastronomes qu'il me parut avoir les idées les plus claires et les mieux arrêtées.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il était vaillamment soutenu sur ce terrain par Roppa, qui, ignorant de théorie, mais homme de pratique, avait fait dix ans la cuisine sans connaître Carême, comme il faisait depuis quatre ans de la musique sans connaître Grétry.

Toute cette conversation m'amena à demander à Rossini pourquoi il ne faisait pas de musique.

— Mais je croyais avoir donné une raison suffisante.

— Laquelle ?

— Je suis paresseux.

— Est-ce la seule ?...

— Je crois qu'oui.

— De sorte que si un directeur vous attendait à l'angle d'un théâtre et vous mettait un pistolet sur la gorge...

— En me disant : « Rossini, tu vas faire ton plus bel opéra, » n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! je le ferais.

Hélas ! il y avait peut-être bien plus d'amertume que de bonhomie dans ce mot... D'ailleurs, peut-être ai-je tort, mais je n'ai jamais cru à cette bonhomie d'un puissant génie, et chaque fois que Rossini a parlé cuisine devant moi, il m'a semblé toujours que c'était pour ne point parler d'autre chose.

Voyons, Berlioz, répondez-moi, mon grand musicien-poëte, n'y a-t-il pas, comme sous Ugolin, quelque mythe insaisissable dans cet illustre Pezzarois qui divinise le macaroni et qui méprise la choucroute ?

— Ainsi, dis-je à Rossini, toute la question se réduit à une affaire de guet-apens ?

— Pas à autre chose.

— Mais si, au lieu d'un pistolet, on vous mettait un poëme sous la gorge ?

— Essayez.

— Tenez, Rossini, lui dis-je, il y a une chose étrange,

c'est que si je travaillais pour vous, je renverserais l'ordre habituel.

— Comment cela?

— Oui, au lieu de vous donner un poëme pour que vous en fassiez la musique, vous me donneriez une partition, et je vous en ferais les paroles.

— Tiens ! dit Rossini, expliquez-moi donc votre idée.

— Oh ! elle est bien simple... Dans l'union du compositeur et du poëte, il faut que l'un absorbe l'autre ; que le poëme tue la partition, ou que la partition tue le poëme. Or, de quel côté doit être le dévouement? du côté du poëte, puisque, grâce aux chanteurs, on n'entend jamais les vers, et que, grâce à l'orchestre, on entend toujours la musique.

— Ainsi, vous êtes de l'avis de ceux qui pensent que les beaux vers nuisent au compositeur ?

— Certainement, cher maestro ; la poésie, la poésie comme la fait Victor Hugo, comme la fait Lamartine, a sa propre musique en elle. Ce n'est pas une sœur de la musique, c'est une rivale ; ce n'est pas une alliée, c'est une adversaire. Au lieu de prêter son aide à la sirène, l'enchanteresse lutte contre elle. C'est le combat d'Armide et de la fée Morgane. La musique reste victorieuse, mais sa victoire l'épuise.

— Alors, vous consentiriez à faire des paroles sur de la musique?

— Sans doute, moi qui ai fait trois cents volumes et vingt-cinq drames, je consentirais à cela ; parce que, moi, je mettrais mon amour-propre à vous aider, à vous servir, parce que, moi, qui tiens le haut du pavé quand je veux,

je regarderais comme une honorable courtoisie de vous le céder à vous que j'aime, à vous que j'admire, à vous mon frère en art. J'ai mon royaume comme vous avez le vôtre. Si Etéocle et Polynice avaient eu chacun un trône ils ne se seraient pas entr'égorgés, et seraient probablement morts de vieillesse, en se faisant des visites tous les premiers de l'an.

— A merveille! je retiens votre parole.

— Pour faire des vers sur votre musique?

— Oui.

— Je vous la donne. Seulement dites-moi d'avance quel genre d'opéra vous voudriez.

— Je voudrais un opéra fantastique.

Vous voyez bien, mon cher Berlioz, qu'il y avait encore de la choucroute là-dessous.

— Un opéra fantastique, répondis-je, prenez garde. L'Italie, avec son ciel pur, n'est pas le pays des traditions surnaturelles : aux fantômes, aux spectres, aux apparitions, il faut les longues et froides nuits du Nord, il faut la forêt Noire, les brouillards de l'Angleterre, les vapeurs du Rhin. Que ferait une pauvre ombre égarée au milieu des ruines de Rome, sur le rivage de Naples, dans les plaines de la Sicile? où se réfugierait-elle, mon Dieu! si elle était poursuivie par l'exorciste? Pas la plus petite vapeur où fuir, pas le plus petit brouillard où se cacher, pas la plus petite forêt où chercher un asile; elle serait traquée, prise au collet, conduite à la lumière. Peuplez donc la nuit de rêves quand la nuit est votre jour, quand la lune est votre soleil; quand vous vivez non pas de huit heures du matin à huit heures du soir, mais de

huit heures du soir à huit heures du matin. Tandis que s'écoulent lentement nos sombres veillées à nous ; quand, à la lueur d'une lampe fumeuse, nous sommes enfermés dans nos caves, où les jeunes filles tournent le fuseau, où les jeunes garçons racontent, vous courez la sérénade, vous, vous emplissez vos rues de bruits joyeux, de chants d'amour. Votre apparition est une belle jeune fille, aux yeux et aux cheveux noirs, qui se montre à son balcon, laisse tomber un bouquet de roses et disparaît. Oh! Juliette! Juliette!... vous ne vous êtes levée sur votre tombeau que parce que Shakespeare, le poëte du Nord, vous a dit : « Lève-toi ! » Et à la voix de ce puissant enchanteur, auquel rien ne pouvait résister, vous avez obéi, belle fleur du printemps de Vérone! Mais nul compatriote à vous n'avait songé auparavant, ni n'a songé depuis à vous donner un pareil ordre. Prenez garde, Rossini, prenez garde!

— Je vous ai laissé dire, n'est-ce pas? fit en souriant mon hôte.

— Oui; et je vous demande pardon d'avoir abusé de la permission.

— Non pas; parlez encore, parlez toujours. Voilà mon ami Luigi Scamozza, qui est poëte comme vous, qui vous écoute, et qui va se charger de vous répondre.

J'allongeai la main vers mon jeune confrère.

— J'écoute, lui dis-je.

— Savez-vous pourquoi l'illustre maestro vous renvoie à moi? me dit Scamozza en souriant.

— Parce qu'il sait que j'aurais plaisir à vous entendre.

— Non, ce n'est point cela. Parce qu'il sait qu'un événement arrivé à l'un de mes aïeux proteste énergiquement

contre ce que vous venez de dire. Est-il possible qu'un admirateur de Dante vienne nous refuser cette sublime poésie d'outre-tombe dont l'exilé de Florence est l'unique modèle, et dont Milton, le poëte du Nord, n'est que le faible néophyte? Hélas! nous avons droit à toutes les poésies, car nous avons eu tous les malheurs. Avez-vous jamais vu votre ciel gris rayé par deux ombres plus lumineuses que celles de Francesca et de Paolo? Avez-vous vu sortir de la tombe un spectre plus terrible que celui de Farinata des Uberti? Avez-vous marché côte à côte d'une ombre plus douce que celle du poëte Sordello de Mantoue? Ah! vous doutez de l'Italie fantastique! Eh bien! que Rossini vous donne sa partition. Je vous donnerai, moi, votre poëme!...

— Vous?

— Oui, moi; ne vous ai-je pas dit que, dans ma famille même, vivait le souvenir d'une lugubre histoire?

— Eh bien! racontez-la moi.

— Non, car tout le monde la connaît ici; mais, je le répète, que Rossini vous envoie sa partition, moi, je vous enverrai mon histoire.

— Et quand cela?

— Demain matin.

— Bon! dit Rossini. Ce soir, avant de me coucher, j'écris l'ouverture.

Puis, levant son verre :

— Au succès de l'opéra des *Étudians de Bologne*, dit-il.

Chacun fit raison à grand renfort de chocs de verres et de souhaits ardens.

Il ne fut question que de ce beau projet pendant tout le souper.

A dix heures on quitta la table. Rossini se mit au piano et improvisa l'ouverture.

Malheureusement, il oublia de la noter.

Le lendemain, je reçus l'histoire.

Je n'ai jamais entendu parler de la partition.

Maintenant, l'histoire, la voici :

XIV

LE SERMENT.

Le 1er décembre de l'année 1703, sous le pontificat du pape Clément XI, vers quatre heures du soir, trois jeunes gens, qu'il était facile de reconnaître pour des étudians appartenant à l'université de Bologne, sortaient de la ville par la porte de Florence, et s'acheminaient vers ce charmant cimetière, qui, à la première vue, présente plutôt l'aspect d'une promenade joyeuse que d'un enclos mortuaire. Tous trois marchaient d'un pas rapide, enveloppés de grands manteaux et regardant derrière eux comme des hommes qui craignent d'être suivis.

L'un d'eux cachait quelque chose sous son manteau, et il était facile de voir que ce qu'il cachait était une paire d'épées.

Arrivés au mur du cimetière, au lieu de continuer leur route jusqu'à l'entrée, les trois jeunes gens firent un à-droite et en longèrent la face méridionale; puis, arrivés à l'extrémité de ce mur, ils tournèrent brusquement à gauche, et, appuyés à la face orientale, ils trouvèrent trois autres jeunes gens, dont deux assis et un debout : ces trois jeunes gens semblaient les attendre.

En apercevant les derniers venus, les deux jeunes gens

assis se levèrent, et celui qui était debout se détacha de la muraille. Tous trois s'acheminèrent au devant de ceux qui arrivaient.

Tous trois aussi étaient enveloppés de leurs manteaux, et le bas d'un des manteaux était relevé par la pointe de deux épées.

Quatre des jeunes gens continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils se fussent joints.

Les deux autres restèrent en arrière, chacun de son côté, de façon à ce que, lorsque les quatre étudians se furent joints et eurent formé un groupe, les deux solitaires se trouvèrent chacun à vingt pas du groupe et, par conséquent, à quarante pas l'un de l'autre,

Les quatre jeunes gens conférèrent un instant de la façon la plus animée, tandis que des deux jeunes gens isolés, et qui paraissaient étrangers à la conférence, l'un trouait la terre humide en pesant sur sa canne, l'autre faisait voler les têtes de chardons avec sa baguette.

Deux ou trois fois la conférence s'interrompit, et à chaque fois le groupe du milieu se sépara pour aller former un double groupe dont les deux jeunes gens isolés devenaient momentanément les personnages principaux.

A chaque fois on put voir ceux-ci faire des signes positifs de refus, ce qui disait qu'ils ne se ralliaient pas à l'avis de leurs compagnons ou n'obtempéraient pas à leurs demandes.

Enfin les négociations traînant en longueur et ne paraissant pas présenter une solution amiable possible, les jeunes gens qui portaient les épées les tirèrent de dessous

leurs manteaux et les livrèrent à l'investigation de leurs compagnons.

Les épées furent alors examinées avec le plus grand soin. Il était évident que l'on discutait sur le plus ou moins de gravité qui, pour les blessures, devait résulter de la forme des armes. Enfin, comme on ne put s'entendre sur un choix à faire, on jeta une pièce de monnaie en l'air, afin que le choix des épées fût le résultat du hasard.

Le hasard prononça, les épées non désignées furent laissées à l'écart; on fit signe aux deux jeunes gens isolés, qui se rapprochèrent, échangèrent de la tête un léger signe de politesse, et jetèrent bas leur habit et leur veste.

Puis l'un planta sa canne en terre, l'autre jeta sa baguette sur ses habits.

Tous deux se rapprochèrent.

Alors un de leurs compagnons leur présenta à chacun une épée par la poignée, croisa les deux pointes et, se retirant en arrière, prononça le mot : « Allez ! »

Tous deux se fendirent à l'instant même, et engagèrent leurs épées jusqu'à la poignée.

Tous deux firent aussitôt un pas de retraite, et se trouvèrent en garde.

Tous deux étaient d'une force à peu près égale, mais d'une force inférieure.

Au bout de quelques secondes, l'épée de l'un deux disparut presque entièrement dans le corps de son adversaire.

— Touché ! dit celui qui avait porté le coup, en faisant un bond en arrière et en abaissant son épée, sans cependant se mettre hors de garde.

— Non, dit l'autre, non.

— Si fait.

Et celui qui avait parlé le dernier regarda la lame de son épée, moite et rougie jusqu'au tiers de la longueur.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le blessé en faisant un pas en avant pour se rapprocher de son ennemi.

Mais à ce mouvement un jet de sang s'élança de sa blessure, la main qui tenait l'épée se tendit, l'épée tomba à terre. Le blessé toussa péniblement et voulut cracher, mais il n'en eut pas la force. Seulement une écume de sang rougit ses lèvres.

Deux des jeunes gens étaient élèves en chirurgie.

— Ah! diable! firent-ils en voyant ces symptômes qui indiquaient que la blessure était grave.

En effet, presque aussitôt, celui des deux combattans qui avait été frappé inclina la tête sur sa poitrine, oscilla, fit un demi-tour sur lui-même, battant l'air de ses bras, et tomba en poussant un soupir.

Les deux élèves en chirurgie se précipitèrent sur le corps de leur camarade, l'un d'eux ayant déjà ouvert sa trousse et tenant sa lancette pour saigner le blessé.

Mais l'autre, qui avait retroussé la manche, laissa retomber le bras, en disant :

— C'est inutile, il est mort!

A ce mot, celui qui était resté debout pâlit affreusement, et, comme si lui-même allait mourir.

Il jeta son épée et fit un pas rapide vers le corps de son ennemi; mais les deux témoins l'arrêtèrent.

— Allons, allons, dit l'un d'eux, c'est un malheur; mais

serment, par un de ces sermens qui engagent l'âme et le corps, et si l'un de nous deux meurt, le corps seul aura quitté le corps, l'âme restera fidèle à son amitié, car ce qui aime en nous, ce n'est pas le corps, c'est l'âme.

— Crois-tu que ce ne soit pas un sacrilége, ce que tu me proposes ? demanda Gaetano.

— Je ne crois pas qu'on offense Dieu en cherchant à soustraire à la mort le sentiment le plus pur qu'il y ait dans l'homme, l'amitié !

— Eh bien, soit ! dit Gaetano en tendant la main à son ami. En ce monde et dans l'autre, Beppo !

— Attends, dit celui-ci.

Il se leva, alla chercher un crucifix suspendu à la tête du lit, et l'apporta sur la table.

Puis il étendit la main sur l'image sainte.

— Par le sang de notre Seigneur ! dit-il, je jure à mon frère Gaetano Romanoli, que si je meurs le premier, en quelque lieu que mon corps tombe, que mon souffle s'éteigne, que ma vie cesse, mon âme reviendra le trouver et lui dira tout ce qu'il est permis de dire de ce grand mystère qu'on appelle la mort. Et ce serment, ajouta Beppo, en levant au ciel un regard plein de croyance et de piété, ce serment, je le fais dans la conviction qu'il ne blesse en rien les dogmes de la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je suis né, et dans laquelle j'espère mourir.

Gaetano étendit la main à son tour sur le crucifix, répétant le même serment, redisant les mêmes paroles.

Au moment même où il prononçait le dernier mot du serment formulé par Beppo, on frappa à la porte.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent, puis tous deux ensemble :

— Entrez, dirent-ils.

XV

LES DEUX ÉTUDIANS DE BOLOGNE.

Un homme entra, tenant une lettre à la main.

Cet homme était le domestique du directeur de la poste aux lettres.

Le courrier de Rome arrivait le soir à Bologne, et, d'ordinaire, on ne recevait les lettres que le matin. Mais le maître de poste, en préparant d'avance les lettres dans les différentes cases où elles devaient attendre les personnes à qui elles étaient destinées, en avait reconnu une à sa propre adresse; il l'avait ouverte, et, dans cette lettre, il en avait trouvé une autre qu'on le suppliait de faire passer à l'instant même à Gaetano Romanoli, étudiant à Bologne.

Le jeune homme était connu du maître de poste, lequel se hâtait de lui faire passer cette missive, qui paraissait si pressée.

Gaetano la prit des mains du messager, auquel il donna une pièce de monnaie; puis, tout chancelant, il s'approcha de la lampe.

— Qu'as-tu? lui demanda Beppo, tu pâlis.

— Une lettre de ma sœur, murmura Gaetano en essuyant la sueur qui perlait sur son front.



— Eh bien ! y a-t-il de quoi pâlir, de quoi trembler ?

— Il est arrivé un malheur à la maison, dit Gaetano.

— Et à quoi vois-tu cela ?

— Je connais si bien Bettina, dit Gaetano, que je devine à la simple inspection de son écriture sous l'impression de quel sentiment elle m'écrit. Je n'ai pas besoin d'ouvrir la lettre pour savoir si elle est triste, joyeuse ou calme. L'adresse me dit tout.

— Et, cette fois, l'adresse te dit ?... reprit Beppo en jetant un regard inquiet sur la lettre.

— Cette fois l'adresse me dit que Bettina m'a écrit en pleurant. Tiens, vois les deux premières lettres de notre nom de famille, un sanglot les a interrompues.

— Oh ! tu te trompes, dit Beppo.

— Lis toi-même, répondit Gaetano en donnant la lettre à son ami, en s'asseyant et en laissant tomber avec un soupir sa tête entre ses deux mains.

Beppo ouvrit la lettre ; mais, aux premières lignes, sa main trembla, et ses yeux s'abaissèrent tristement sur Gaetano.

Il était facile de voir que celui-ci pleurait dans ses mains.

— Du courage, ami ! dit Beppo d'une voix douce, et en posant sa main sur l'épaule de son compagnon

Gaetano releva son front. Des larmes coulaient le long de ses joues.

— J'en ai, dit-il. Qu'est-il arrivé ? Parle.

— Ton père est très mal et désire te voir avant de mourir.

— Il n'est pas mort, alors? s'écria Gaetano, avec un éclair de joie.

— Non.

— Tu ne me trompes pas?

— Lis plutôt.

Gaetano prit la lettre et lut.

— Quand partons-nous? dit Beppo.

— Tu me demandes quand je pars, ami, car toi tu restes.

— Pourquoi resterais-je si tu pars?

— Parce que dans trois jours tu passes ton examen de docteur, parce que ta thèse est imprimée, par ce que tes présens sont envoyés aux professeurs.

— Eh bien! nous remettrons tout cela à notre retour.

— Non, car, s'il plaît à Dieu, tu ne reviendras pas, Beppo.

— Ainsi, tu veux que je te laisse partir seul.

— Aussitôt ta thèse passée, tu viendras me rejoindre. Si nous avons le bonheur de sauver mon pauvre père, tu nous aideras à le soigner, et, à la fin de sa convalescence, il te regardera comme de la famille; s'il meurt, tu en es déjà; regarde, Bettina ne dit-elle pas, à la fin de sa lettre: « Mille tendresses à notre cher frère Beppo. »

— Je ferai comme tu voudras, Gaetano. Cependant, réfléchis.

— Mes réflexions sont faites, moi, je pars ce soir, à l'instant même; toi, tu pars dans trois jours; seulement, viens

m'aider à trouver une voiture, afin que nous ne nous quittions que le plus tard possible.

— Allons! dit Beppo.

Gaetano jeta du linge et un habit dans un sac de nuit, prit tout l'argent qu'il avait, fourra ses pistolets dans ses poches, et, muni de sa carte d'étudiant comme passeport, descendit pour se mettre à la recherche d'une voiture.

Le jeune homme trouva ce qu'il cherchait, à l'hôtel même de la poste. Gaetano devait laisser la chaise chez le maître de la poste aux chevaux de Rome, lequel était un parent de celui de Bologne.

Au bout de dix minutes, les chevaux étaient attelés.

En voyant son ami monter en voiture, Beppo insista de nouveau pour partir avec lui, mais Gaetano fut inébranlable. Il objecta la thèse, répéta dix fois à Beppo que c'était une séparation de trois jours, voilà tout, puisque, le troisième soir, il partirait à son tour.

Beppo céda.

La chaise s'ébranla, le postillon fit claquer son fouet, les chevaux partirent, les deux amis échangèrent encore un adieu.

Beppo attendit que la chaise eût disparu, et quand le bruit des roues, qui semblait encore prolonger la présence de Gaetano près de lui, se fût éteint, il poussa un soupir et revint à la maison, les bras pendans, la tête inclinée.

Ce fut une sensation dont nous n'essaierons pas de peindre la tristesse que celle qui s'empara de Beppo en rentrant dans cette chambre solitaire, où tout attestait la présence récente de l'ami qui venait de la quitter.



Il s'assit à cette table, près de laquelle était encore la chaise vide sur laquelle était assis, une heure auparavant, Gaetano ; puis, ayant résolu de ne pas se coucher, il alla chercher ses livres, son encre et son papier, et se mit à travailler.

Mais, chose singulière, pendant son travail, trois fois la lampe s'éteignit, non point tout à coup, non point par accident ; mais d'elle-même, comme une bouche qui cesse de respirer, comme une âme qui s'envole.

Trois fois Beppo la ralluma, s'assurant chaque fois qu'elle ne s'était pas éteinte à défaut d'huile ; car, au point du jour, le récipient était encore à moitié plein.

Beppo était superstitieux, comme le sont toutes les âmes mélancoliques. Son regret d'avoir quitté Gaetano devint presque un remords, sa tristesse presqu'un désespoir.

D'ailleurs, par une coïncidence étrange, ces trois agonies de la lampe avaient eu lieu tandis que Beppo, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était chargé de leur apprendre cette triste nouvelle, écrivait aux parens d'Antonio.

Le jour parut sans que Beppo se fût couché. Beppo avait compté sur le jour pour s'isoler de ses idées sombres, mais le jour était triste lui-même comme un jour d'hiver, et quoique le jeune homme s'efforçât pour travailler, le travail ne put un instant le distraire de cette pensée incessante que Gaetano courait quelque danger.

En effet, la route est longue de Bologne à Rome, et n'est pas encore bien sûre aujourd'hui pour les voyageurs qui courent la poste la nuit, à plus forte raison à l'époque où se passent les événemens que nous racontons. Quelque diligence que fît Gaetano, son ami ne pouvait guère es-

pérer qu'il ferait la route de Bologne à Rome en moins de soixante heures, et comme il était parti le soir, comme il ne devait pas s'arrêter, comme Beppo savait que, sous aucun prétexte, il ne s'arrêterait, c'étaient trois nuits de dangers à affronter.

La journée s'écoula pleine de tristesse, et se termina plus tristement encore. L'enterrement d'Antonio était fixé pour le soir; il eut lieu aux flambeaux, comme c'est l'habitude en Italie, et toute l'université de Bologne, moins son meurtrier et Gaetano, suivit le convoi.

Vers les onze heures, Beppo rentra si fatigué dans sa chambre, qu'il n'essaya même pas de lutter contre le sommeil, et, s'étant couché, il s'endormit presque aussitôt.

Mais à peine sa lampe était-elle éteinte, à peine ses yeux étaient-ils fermés, à peine sa pensée avait perdu sa lucidité, que Beppo jeta un cri, s'élança hors de son lit, et, à tâtons, courut à son épée.

Onze heures sonnaient à l'église Saint-Dominique.

Cependant, après un instant de réflexion, Beppo ralluma sa lampe, et s'assit, pâle et pensif, sur son lit, mais sans quitter son épée.

Il venait de rêver que Gaetano, arrêté au tournant d'une route, se débattait au milieu d'une douzaine d'hommes à visages sinistres. Il avait cru entendre la double détonation de ses deux pistolets; et, tout éveillé qu'il était maintenant, une voix bruissait encore à son oreille, qui criait Au secours.

Cependant, au bout de quelques instans, sa raison parut l'emporter sur cette terreur, que rien ne motivait; il se recoucha et se rendormit.

Mais son rêve continua, comme une action commencée et qui s'accomplit.

Il vit Gaetano étendu sur le bord du chemin, frappé d'une blessure au cœur.

Puis enfin, au milieu d'un paysage isolé, dans des montagnes couvertes de neige, une fosse fraîchement refermée, et dont la bosselure noire tachait seule le blanc manteau de l'hiver.

Lorsque Beppo se réveilla après ce troisième rêve, le jour était venu.

Ce jour était celui où il devait subir son examen; mais, au lieu de lui laisser sa destination arrêtée, le jeune homme se leva, revêtit ses habits de voyage, prit à son tour ses armes et sa bourse, acheta le plus vigoureux cheval qu'il put trouver, et partit pour rejoindre Gaetano, ou tout au moins pour avoir de ses nouvelles. Il était résolu à marcher jour et nuit, suivant la route qu'il avait suivie. Quand son cheval ne pourrait plus le porter, il en achèterait ou en louerait un autre.

En vertu de cette résolution, il marcha depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir, sans autre interruption qu'une halte d'une demi-heure, à Lojono; le soir, il eût bien voulu continuer sa route, mais son cheval s'y refusa. Il avait fait cinquante milles et avait besoin de quelques heures de repos.

Force fut donc à Beppo de faire halte, comme nous l'avons dit, à dix heures du soir, à Monte-Carelli, petit village situé au milieu des Apennins.

Il s'arrêta dans une pauvre auberge qui ne logeait d'ordinaire que des muletiers. Et après avoir donné tous les

soins nécessaires au bien-être de son cheval, dont il s'occupait avant toute chose, il songea à lui, et demanda à souper.

Comme on vit facilement que le jeune homme appartenait à une classe de voyageurs supérieure à celle qui s'arrêtait d'habitude à l'auberge de Porta-Rossa, on lui servit son souper dans une chambre à part.

Cette chambre à part était une salle basse, à peine éclairée par une mauvaise lampe, où une vieille femme avait fait entrer Beppo, tandis que devant lui on apprêtait un couvert qui devait se terminer par deux côtelettes et une omelette à la mortadelle.

Pendant que tous ces préliminaires s'accomplissaient, le jeune homme, anxieux, marchait de long en large, écoutant le bruit de son épée qui battait ses jambes. Enfin, les deux plats attendus arrivèrent. La vieille acheva son œuvre en mettant un verre et une bouteille sur la table, demanda à Beppo s'il avait besoin d'autre chose, et, sur sa réponse négative, sortit, laissant le voyageur seul en face de son repas.

Beppo avait hâte d'en finir avec cette maigre collation, pendant laquelle il espérait bien que son cheval, qu'on avait, de son côté, mis en face d'une crèche pleine d'avoine, reprendrait des forces pour continuer sa route. Il détacha donc son épée, la posa sur un bahut, et alla s'asseoir.

Mais à peine avait-il pris place, que, de l'autre côté de la table, en face de lui, il vit, sans savoir par où il était entré, ni comment il était venu là, Gaetano assis les bras croisés, et qui lui souriait tristement en hochant la tête.

Quoique cette expression ne fût pas celle qui rayonnait

d'ordinaire sur le visage de son ami, Beppo le reconnut et poussa un cri de joie.

— Ah! c'est donc toi, cher Gaetano, s'écria-t-il en se levant pour l'embrasser.

Mais il ne saisit que l'air. Ses bras ouverts se rejoignirent sans avoir rien touché. Trois fois l'apparition échappa comme une vapeur aux embrassemens du jeune homme désolé. Et cependant le spectre demeurait visible, et toujours assis à la même place.

Beppo commença de comprendre qu'il avait affaire à une ombre; mais comme c'était à celle de l'homme qu'il avait le plus aimé au monde, il ne s'en effraya point, et commença de l'interroger.

Non-seulement il ne reçut point de réponse, mais encore peu à peu la vision pâlit, s'effaça et disparut.

Cette fois, la vision venait confirmer le rêve. Beppo ne songea plus qu'à Gaetano. Quelque grave accident devait être arrivé à son ami pour que Dieu lui envoyât ce double avertissement. Il appela son hôtesse, paya le souper qu'il n'avait pas mangé, et, allant à l'écurie, il sella son cheval et partit.

On eût dit que quelque chose de surnaturel soutenait le cheval comme le cavalier. Beppo marcha tout le reste de la nuit, toute la journée du lendemain, et, le soir, après trois haltes habilement ménagées à sa monture, il arriva à Assise à sept heures du soir.

Là, quelque envie qu'eût Beppo de continuer sa route, force lui fut de s'arrêter. Son cheval ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre.

Lui-même avait besoin de repos. Pendant une nuit et

deux jours il avait marché presque sans faire halte. Il demanda une chambre et se coucha sans souper.

Cependant, quelle que fût la fatigue du corps chez Beppo, le trouble de l'esprit était encore plus grand. Il en résulta que, quoiqu'il se fût couché, quoiqu'il eût étoint sa lampe, il ne s'endormit pas.

La fenêtre de sa chambre n'avait ni rideaux ni jalousies; la lueur de la lune pénétrait à travers les vitres, d'autant plus claire qu'elle s'augmentait du reflet de la neige que Beppo avait trouvée quelques lieues en avant d'Assise. Beppo était donc accoudé sur son lit, les yeux fixés sur ce rayon de pâle lumière qui sillonnait sa chambre, lorsque taut à coup il entendit un pas dans l'escalier qui craquait. Ce pas s'approchait de sa porte. Sa porte s'ouvrit. Beppo saisit un des pistolets posés sur sa table de nuit, et en dirigea le canon vers la porte.

Mais sur le seuil apparut un jeune homme enveloppé d'un manteau brun tout moucheté de neige. Le jeune homme s'avança vers le lit, rabattit le manteau qui lui couvrait une portion du visage, et Beppo reconnut son ami.

Beppo jeta son pistolet, poussa un cri, et voulut s'élancer hors du lit, mais Gaetano lui fit de la main un signe à la fois triste et impératif.

Beppo resta sans voix, sans haleine, sans mouvement, les yeux effroyablement dilatés dans cette nuit pâle comme une aurore boréale.

Pour Beppo, il était évident que c'était la même vision qui lui était déjà apparue à Monte-Carelli.

Le spectre dépouilla d'abord son manteau, puis ses ha-

bits, en faisant signe de la main à Beppo de lui livrer dans le lit sa place accoutumée.

Puis il se coucha près de lui.

Beppo était tout à la fois si ému et si effrayé qu'il demeura immobile, étendu le long de la ruelle, appuyé sur une de ses mains, regardant son ami.

Puis, après un instant :

— Gaetano, dit-il à voix basse, est-ce toi ? Parle, réponds.

Gaetano garda le silence.

— Si Dieu, continua Beppo, permet que les lois ordinaires de la nature soient troublées, Dieu a un but. Dis-moi ce que tu veux, ami, et, sur notre amitié en ce monde ! je le ferai.

Gaetano ne répondit point.

— Es-tu mort, continua Beppo, et reviens-tu en vertu du serment que nous nous sommes fait de ne pas nous quitter, même après notre mort ? En ce cas, ami, vois, je ne te fuis pas.

En prononçant ces paroles, Beppo se rapprocha de son ami, les bras ouverts ; mais il jeta un cri, il lui sembla avoir touché une statue de glace.

Quelque chose de semblable à un frisson mortel venait de passer dans le corps du vivant.

Quant au mort, avec ce même sourire triste que Beppo avait déjà recueilli sur ses lèvres, il se leva, reprit l'un après l'autre ses vêtemens, et sortit de la chambre la tête constamment tournée vers son ami, et lui faisant de la main un geste d'adieu.

Au moment où Gaetano franchissait le seuil de la porte, Beppo crut entendre s'exhaler un long soupir..

Puis le bruit des pas s'éloigna dans l'escalier avec une diminution pareille au bruit qu'ils avaient fait en se rapprochant.

— Oh ! décidément, murmura le jeune homme en laissant retomber sa tête sur son oreiller, Gaetano est mort !... bien mort !

Soit évanouissement, soit fatigue, Beppo ne se réveilla qu'au point du jour. Une nuit entière avait suffi à son cheval pour le reposer, il était frais et dispos. Beppo se mit en selle et continua sa route.

Jusque-là il s'était, à toutes les postes, informé avec soin pour savoir si, vingt-quatre heures auparavant, un jeune homme de vingt à vingt-un ans, seul dans une chaise, suivant la route de Bologne à Rome, n'avait pas relayé.

Jusque-là, il avait eu des nouvelles positives de Gaetano. A Foligno et à Spolette, même réponse : partout on avait vu le jeune homme voyageant avec sa carte d'étudiant ; il était bien portant, et paraissait fort pressé d'arriver à Rome.

Cependant, à cause de la neige, la route, déjà mauvaise pendant l'été, était devenue presque impraticable ; il en résulta que tout ce que put faire Beppo dans cette journée, ce fut de gagner Terni. A Strettura, c'est à dire deux lieues avant Terni, le voyageur avait fait sa question habituelle, là encore Gaetano avait été vu.

Il était cinq heures du soir lorsque Beppo arriva à Strettura. Et lorsque après s'être assuré du passage de son ami, il apprit qu'il avait continué sa route vers Terni, il s'apprêta à en faire autant ; mais alors le maître de poste au-

quel il s'adressait secoua la tête, et lui donna le conseil de ne pas aller plus loin : la route, resserrée entre deux chaînes des Apennins, était infestée par une troupe de bandits, et chaque jour on entendait raconter quelque exploit terrible accompli par ces misérables.

Mais Beppo n'avait jamais craint les vivans, et cette idée que c'était le spectre de Gaetano qui lui était apparu lui avait donné une force suprême ; il déclara donc qu'il était, lui aussi, fort pressé d'arriver à Rome, et qu'il ne savait pas de dangers capables de l'arrêter dans son chemin.

En conséquence, il renouvela l'amorce de ses pistolets, s'assura que son épée ne tenait pas au fourreau, piqua son cheval des deux, et s'engagea dans la vallée qui conduit de Strettura à Terni.

En effet, aucune localité n'était plus favorable à une embûche : des portions de bois, touffus comme des maquis corses, s'étendaient jusqu'à la route ; d'énormes blocs de granit s'étaient détachés de la montagne et avaient roulé jusqu'au bord du chemin. On eût dit cette voie désolée dont parle Dante, qui traverse le Chaos et qui conduit à l'Enfer.

Beppo s'attendait à être attaqué à chaque minute; mais, indifférent à son propre sort, il envisageait d'un œil calme et froid chaque accident de terrain qui semblait le menacer d'un guet-apens. A peine, en approchant de l'endroit menaçant, Beppo faisait-il le mouvement d'un homme qui se penche sur ses fontes. L'endroit traversé sans accident, il se relevait avec le sourire du mépris pour ce danger qui semblait n'oser venir à lui.

Enfin, il aperçut les lumières de la ville, se rendit droit à la poste et fit sa question habituelle.



Mais là s'interrompaient les renseignements ; non seulement on ne pouvait pas lui donner de nouvelles, mais encore, depuis près de quinze jours, aucune espèce de chaise de poste n'avait passé à Terni ; le bruit des ravages exercés par cette bande de voleurs dont Beppo avait entendu parler à Strettura, faisait que tous les voyageurs raisonnables rebroussaient chemin et prenaient la route d'Aquapendente.

Ainsi, Gaetano, venu jusqu'à Strettura, n'avait pas paru à Terni. Sa trace se perdait sur la route qui conduit de la première à la seconde de ces deux villes.

Beppo avait remarqué, en dehors de Terni, sur la route qu'il venait de suivre, une auberge qui semblait une sentinelle perdue sur cette route maudite. Il pensa que, cette auberge le rapprochant de l'endroit où selon toute probabilité avait été arrêté Gaetano, il aurait plus sûrement de ses nouvelles dans cette auberge isolée que dans la ville.

En conséquence, il revint sur ses pas et entra dans cette auberge, qui avait pour enseigne : « *A la Cascade de Terni.* »

Une chaise de poste était rangée dans un coin de la cour. Il crut la reconnaître et s'informa aussitôt ; mais il apprit qu'elle appartenait à une jeune dame de Rome, qui venait au-devant de son frère ou de son mari, et qui s'était arrêtée là, il y avait deux heures, sur l'observation qui lui avait été faite du danger qu'elle courait à traverser la nuit un pareil défilé.

Là, Beppo s'informa de nouveau de son ami, mais, quoiqu'il s'adressât à toutes les personnes de l'hôtel, depuis le

maître jusqu'au garçon d'écurie, il n'en eut aucune nouvelle.

Beppo craignait et désirait à la fois le moment où il allait se retrouver seul. Les deux apparitions qui s'étaient succédées en deux nuits, l'une à Monte-Carelli, l'autre à Assise, s'étaient complétement emparées de son esprit; il était convaincu que la nuit ne s'écoulerait pas sans qu'il revît encore une fois Gaetano.

Il mangea un morceau dans la salle commune, but un coup, tout en écoutant ce qui se disait, espérant toujours qu'il apprendrait quelque chose de Gaetano; mais quoique la conversation roulât entièrement sur les voleurs, aucun détail ne parut se rapporter au sujet qui seul intéressait le voyageur.

Alors il se retira dans sa chambre. Là étaient sa dernière crainte et sa dernière espérance. Les moyens humains lui manquaient; sans doute les ressources surnaturelles allaient venir à son secours.

Beppo ne fit rien pour provoquer une nouvelle apparition ni pour s'en défendre : il se déshabilla, se coucha, éteignit sa lampe et s'endormit en s'en remettant à Dieu du soin de son corps et de son âme.

A onze heures il s'éveilla en sursaut. Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles s'effaçèrent de son esprit ces légers nuages qui survivent un instant au sommeil; puis il entendit le même bruit qu'il avait entendu la veille à Assise, c'est à dire celui d'un pas faisant craquer un escalier. Ce pas, comme la veille, se rapprocha de la chambre, la porte s'ouvrit, et Gaetano reparut.

Beppo crut que, comme la veille, le spectre allait se dés-

habiller et se coucher près de lui. Il trouvait une sombre douceur à cette cohabitation avec un ami mort, et se reculait déjà pour lui céder sa place, quand le spectre lui fit signe de se lever.

Soit qu'il n'eût pas compris, soit qu'il hésitât, Beppo tardait à obéir.

Alors, Gaetano écarta son manteau couvert de neige. Comme la veille, il était nu sous le manteau, et, à sa poitrine, était une plaie saignante qu'il montra du doigt à son ami. Beppo, désespéré, comprit tout, s'élança de son lit et s'habilla à la hâte.

Debout au pied du lit, le spectre attendait immobile.

Lorsque Beppo fut prêt :

— Me voilà, dit-il, qu'ordonnes-tu ?

Sans lui répondre, Gaetano lui fit signe de s'armer.

Beppo boucla son épée, et au ceinturon passa ses deux pistolets.

— Est-ce bien ainsi ? demanda Beppo.

Le spectre fit un signe de la tête, et, tout en regardant son ami pour voir s'il le suivait, il s'achemina vers la porte, souriant tristement comme pour encourager Beppo à n'avoir point peur de lui.

Ils sortirent ainsi de l'auberge, toutes les portes s'ouvrant devant eux, ou plutôt le spectre faisant partout où il passait une trouée, qui servait à la fois pour lui et pour son compagnon, et qui se refermait derrière eux.

Après avoir suivi la route un quart d'heure à peu près, le spectre prit un sentier resserré à travers les broussailles et les pierres. Beppo venait derrière lui, l'épée à la main, remarquant avec terreur que les pas du fantôme ne s'im-

primaient pas dans la neige, mais qu'en échange son sang laissait une longue trace derrière lui. Deux ou trois fois, dans l'espérance que son ami répondrait à ses questions, Beppo lui adressa quelques tendres paroles; mais à chaque fois, comme s'il eût craint que le bruit de ces paroles ne dénoncât la présence d'un être vivant, Gaetano porta son doigt à ses lèvres, invitant Beppo à se taire.

Bientôt, au reste, cette recommandation fut inutile. Au fur et à mesure que l'on s'enfonçait dans la montagne, on se rapprochait de la cascade, et le bruit de la chute d'eau était tel que deux personnes n'eussent pu s'entendre, si haut et de si près qu'elles se parlassent.

Mais une chose frappait surtout Beppo, c'est qu'au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans la montagne, il reconnaissait le paysage qu'il avait vu dans son rêve: enfin, ce paysage fut complété par l'aspect de la fosse nouvellement retournée, qui tachait ce vaste manteau de neige qui couvrait la terre.

Beppo n'avait plus besoin d'explication. Le spectre de Gaetano l'avait conduit à l'endroit où il avait été inhumé, il s'agenouilla devant le tertre funéraire en priant pour son ami. Pendant ce temps, le spectre était resté debout, et il semblait à Beppo qu'il s'unissait à lui par la prière.

Ce pieux devoir accompli, Beppo étendit son épée sur la tombe de son ami, et jura de venger sa mort; puis, avec son épée, ayant coupé deux branches de chêne, il les attacha en croix et planta cette croix sur la fosse.

A l'aide de cette traînée de sang et de cette croix, il ne pouvait manquer de reconnaître la tombe et le chemin qui y conduisait.



Sans doute en ce moment le spectre jugea que Beppo avait fait tout ce qu'il avait à faire, car ne s'inquiétant pas de la route suivie, il en prit une autre à travers les rochers, regardant si Beppo continuait à le suivre.

Le jeune homme, qui se sentait poussé par une force surnaturelle, suivit le spectre pour l'interroger sur ce qu'il devait faire. Le spectre avait disparu.

Un instant après, il entendit un bruit de pas et de voix venant dans la direction opposée à celle qu'il suivait.

Beppo s'écarta de la route, et se cacha derrière un rocher. Là, il attendit pour savoir quelles étaient les personnes qui se hasardaient la nuit dans un pareil endroit.

Au fur et à mesure que ces personnes se rapprochaient, il lui semblait entendre une voix de femme.

Il ne se trompait pas. Au milieu d'un groupe de cinq personnes qui suivaient le sentier qu'il venait de quitter, et qui se dirigeaient du côté de la tombe de Gaetano, était une femme.

Les autres personnes étaient : une espèce de facchino portant une torche, un homme vêtu à la façon des montagnards des environs de Rome, et deux autres hommes qui semblaient des domestiques.

La femme était une jeune fille de dix-neuf à vingt ans à peine, toute vêtue de noir; un air de résolution étrange était répandu sur son visage; elle tenait un pistolet à la main.

Les deux laquais qui semblaient être de sa suite étaient armés chacun d'un tromblon et de deux pistolets.

Ni le montagnard ni le guide n'étaient armés.

Arrivée à quelques pas de l'endroit où était caché Beppo, la petite troupe s'arrêta.

La jeune femme refusait d'aller plus loin.

— Malheureux! dit-elle en s'adressant au paysan qui semblait servir de guide à la petite troupe, j'ai consenti à te suivre, car tu m'as promis de me conduire à l'endroit où était mon frère; voilà deux heures que nous marchons, où est-il ?

— Ayez patience, signora, répondit l'homme, nous arrivons.

Et il regardait autour de lui en homme qui cherche une voie de salut.

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit, reprit la jeune fille d'un ton ferme et en levant son pistolet à la hauteur de la poitrine de cet homme, si tu essaies de fuir tu es mort.

— Oh! je n'en ai nulle envie, signora.

Et ses mouvemens inquiets démentaient ses paroles.

— S'il fait un pas en arrière, dit la jeune fille en s'adressant aux deux laquais, tuez-le.

— Mais où sont-ils donc, où sont-ils donc? murmura l'homme, au désespoir.

— Oui, tes complices te manquent, dit la jeune fille. Écoute, ce n'est pas si tu essaies de fuir que tu es mort maintenant, c'est si tu ne réponds pas. Tu es venu à Rome, tu m'as apporté cette lettre de mon frère : il était prisonnier. Les bandits avaient fixé sa rançon à vingt mille écus : dix mille devaient t'être remis, dix mille t'ont été remis, dix mille devaient, dans le délai de trois jours, être rapportés par une personne qui ne pût pas inspirer de crainte à tes compagnons, et à cette personne mon frère

devait être remis vivant, sain et sauf; cette personne, c'est moi; les dix mille écus, les voici. Où est mon frère?

A ces dernières paroles, Beppo avait tout compris, il sortit de sa cachette et marcha droit au groupe.

La jeune fille crut à une surprise, et sans paraître éprouver le moindre effroi, elle fit un mouvement de menace contre le bandít.

Mais Beppo étendit la main :

— Vous êtes Bettina Romanoli, sœur de Gaetano Romanoli, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, répondit la jeune fille; puis, le regardant avec attention ; et vous, dit-élle, vous êtes Beppo de Scamozza.

— Hélas! oui, madame, et j'arrive de Bologne espérant arriver à temps pour porter secours à mon ami.

— Et moi de Rome, avec le reste de la somme qu'exigeaient les brigands qui l'avaient enlevé. Cet homme, qui avait apporté la première partie, devait m'attendre à l'hôtel de Porta-Rossa pour recevoir la seconde, mais, avant de la lui remettre, j'ai exigé que mon frère me fût rendu. Alors il m'a offert de me conduire où m'attendait Gaetano; j'y ai consenti, mais en me faisant suivre de ces deux fidèles serviteurs. Depuis deux heures nous courons dans la montagne; enfin je viens de m'arrêter, convaincue que cet homme nous trahit.

— C'est bien; veillez sur cet homme avec plus de soin que jamais, dit Beppo aux deux serviteurs.

Puis, se retournant vers Bettina :

— C'est moi qui vais vous servir de guide, dit-il; vous fiez-vous à moi?

— N'êtes-vous pas le meilleur ami de mon frère? dit Bettina tendant la main à Beppo.

— Marchons! dit celui-ci.

Beppo reprit le chemin qu'il venait de suivre, et conduisit Bettina à la tombe fraîche.

Puis la lui montrant du doigt :

— Bettina, ma sœur, du courage, dit-il; voilà où est notre frère Gaetano.

Bettina jeta un cri et tomba à genoux.

L'homme profita de ce moment de trouble pour essayer de fuir, mais il était trop bien gardé par les deux serviteurs pour que cette tentative eût quelque chance de réussite.

Tous deux levèrent en même temps leurs pistolets et le menacèrent.

En ce moment Beppo tressaillit, il venait de revoir l'ombre de Gaetano.

Elle se tenait à dix pas de la fosse et faisait signe à Beppo de la suivre.

Beppo s'incl'ua en signe d'obéissance.

Puis, s'adressant aux deux serviteurs :

— Gardez cet homme, dit-il, je reviens dans un instant.

Et il suivit le spectre, qui s'éloigna dans la direction de la cascade.

Au bout de cinq minutes, tous deux suivirent un sentier si proche de la cascade qu'ils étaient tout baignés par le rejaillissement de l'eau.

Au bout de cinq autres minutes, ils avaient atteint le sommet de la montagne, là où la rivière, qui fait la cas-

cade, roule rapide et bruyante, encaissée dans une espèce de canal de douze ou quinze pieds de large.

Ce torrent est infranchissable à la nage. Quiconque s'y hasarderait serait entraîné par le torrent, lancé comme une flèche et précipité de cinq cents pieds de hauteur.

Il isole une partie de la montagne, taillée à pic de tous côtés, et à laquelle on ne peut parvenir que par un pont jeté sur l'abîme roulant.

Le spectre s'arrêta devant le pont.

Il se composait de trois troncs de sapin. Il avait fallu la force de vingt hommes réunis pour apporter chacun de ces sapins au haut de la montagne, et pour les coucher sur le torrent.

Beppo cherchait à lire aux yeux du spectre dans quelle intention il l'avait amené là.

Le spectre fit monter Beppo sur le mamelon le plus élevé de la montagne, et, de là, il lui montra l'ouverture sombre d'une caverne gisant à cinq ou six cents pas de l'autre côté du torrent.

De temps en temps, l'ouverture de cette caverne s'éclairait : puis, dominant le grondement de la cascade, des cris d'orgie et des éclats de rire en sortaient.

C'était dans cette caverne que les bandits qui avaient tué Gaetano étaient venus chercher un asile pour la nuit.

Beppo ne comprenait pas le but qu'avait eu le spectre en l'amenant où il était; car, selon toute probabilité, avant qu'il fût retourné à Terni, qu'il en eût ramené une troupe suffisante pour combattre les bandits, le jour serait venu, et les bandits auraient changé de retraite.

Gaetano devina ce qui se passait dans le cœur de son ami et secoua la tête.

— Parle, demanda Beppo, dois-je aller à eux et les attaquer seul sur ton ordre? j'obéirai sans hésiter, sans craindre.

Gaetano secoua encore la tête, descendit du mamelon et s'achemina vers le torrent.

Arrivé au pont, il fit signe à Beppo de soulever les sapins et de les jeter dans le fleuve.

— Mais, dit Beppo, il faudrait vingt hommes de ma force pour accomplir une pareille œuvre : à un seul homme, elle est impossible.

Le spectre fit un signe qui voulait dire : *Essaie.*

Beppo se courba ; il venait de se rappeler ces paroles de l'Evangile.

« Crois, et avec la foi tu soulèveras des montagnes. »

Il crut fermement, se baissa, saisit un des sapins par son extrémité, le souleva, et, sans plus de difficulté que n'en eût offert une solive ordinaire, il laissa retomber le sapin dans le fleuve, qui l'emporta comme un brin d'herbe.

Il en fit autant du second, puis du troisième.

Puis il écouta.

Et successivement, comme trois coups de canon, il entendit, dominant le bruit de la cascade, le bruit de la chute des trois géans.

Le pont était détruit, les bandits étaient prisonniers.

Peut-être, au milieu de leur orgie, eux aussi entendirent-ils ce bruit sourd et menaçant, mais sans doute ils le

prirent pour quelqu'un de ces bruits accidentels qui éveillent pendant la nuit l'écho des montagnes.

Alors Gaetano reprit le chemin qu'il avait suivi, et qui le ramenait vers la tombe. Au bout de dix minutes, Beppo, qui marchait derrière lui, revit le groupe au même endroit où il l'avait laissé.

La torche du facchino éclairait Bettina priant toujours, et les deux serviteurs gardant le bandit.

Beppo se retourna du côté du spectre pour savoir de lui ce qu'il devait faire, mais sans doute l'œuvre surnaturelle était accomplie. Gaetano fit un geste d'adieu et ouvrit les bras comme pour appeler son ami; Beppo se précipita dans ses bras ouverts, mais le spectre lui échappa comme une vapeur, poussa un soupir et disparut.

Alors Beppo redescendit tristement jusqu'à Bettina.

— Madame, lui dit-il, vous savez tout maintenant, n'est-ce pas? regagnons Terni, et demain nous ferons exhumer le corps de notre malheureux ami pour lui rendre les derniers devoirs.

— Mais, demanda la jeune fille, est-ce assez pour la consolation de son âme que son corps repose en terre sainte, et ne songerons-nous pas à le venger?

— La vengeance est accomplie, madame, dit Beppo.

Et il raconta ce qu'il venait de faire.

— Mais c'est impossible, s'écria le bandit qui avait écouté ce récit avec la terreur d'un condamné; il faudrait vingt hommes pour soulever chacun de ces sapins qui forment le pont.

— Dieu m'a aidé, répondit simplement Beppo.

Et, reprenant la route indiquée par la traînée de sang

que Gaetano avait laissée sur la neige, et que lui seul voyait, il ramena la petite troupe à l'hôtel de Porta-Rossa.

Là, le bandit, remis aux mains de la justice, avcua qu'au moment de son retour avec les premiers dix mille écus, une querelle s'était élevée parmi les bandits sur la répartition de cette somme; alors un de ces misérables, se trouvant moins bien partagé que les autres, avait, pour priver le capitaine de la seconde partie de la somme, poignardé Gaetano.

C'est alors que, pour ne pas perdre cette seconde partie, le bandit s'était offert de guider la jeune fille jusqu'à l'endroit où, croyant retrouver son frère, elle tomberait dans une embuscade où elle laisserait sa vie et son argent. Mais le courage de Bettina, l'attitude menaçante des deux serviteurs, avaient changé la marche du drame. Le bandit, sentant que la mort serait le paiement immédiat de sa trahison, au lieu d'aller rejoindre ses compagnons à la caverne, avait erré une partie de la nuit, espérant toujours trouver une occasion de s'échapper.

L'apparition subite de Beppo lui avait enlevé ce dernier espoir.

Le lendemain, l'exhumation du corps de Gaetano eut lieu en présence du clergé de Terni et d'une partie de la force armée.

Le cadavre avait à la poitrine cette large et profonde blessure que le spectre avait montrée à Beppo.

Quand aux bandits, comme on savait qu'ils n'avaient d'autre issue que le pont de sapins, et que ce pont était détruit, on ne chercha même pas à s'emparer d'eux. La terre

était couverte de neige et ne leur présentait aucune ressource, ils moururent de faim.

Les corps de trois d'entre eux, qui avaient essayé de traverser le torrent à la nage, furent retrouvés broyés sur les rochers de la cascade.

Quand au corps de Gaetano, il fut ramené à Rome, escorté par Bettina, par Beppo et par les deux fidèles serviteurs.

Un an après, selon le désir de Gaetano, Beppo devenait l'époux de Bettina.

XVI

LES GENTILSHOMMES DE LA SIERRA-MORENA.

Ce qui m'a séduit quand j'ai commencé ce livre, qui n'avait pas d'antécédent pour moi dans les vingt ans de ma vie littéraire qui se sont déjà écoulés, c'est surtout la faculté qu'il me donnait de me jeter dans la vie rêveuse, fatigué que je suis parfois de la vie positive.

Quand j'écris un roman, ou quand j'écris un drame, je subis tout naturellement les exigences du siècle dans lequel mon sujet s'accomplit. Les lieux, les hommes, les événemens me sont imposés par l'inexorable ponctualité de la topographie, de la généalogie et des dates; il faut que le langage, le costume, l'allure même de mes personnages, soient en harmonie avec les idées qu'on s'est faites de l'époque que j'essaie de peindre. Mon imagination, aux prises avec la réalité, pareille à un homme qui visite les ruines d'un monument détruit, est forcée d'enjamber par dessus les décombres, de suivre les corridors, de se courber sous les poternes, pour retrouver, ou à peu près, le plan de l'édifice, à l'époque où la vie l'habitait, où la joie l'emplissait de chants et de rires, où la douleur y demandait un écho pour ses sanglots et pour ses cris. Au milieu de toutes ces recherches, de toutes ces investigations, de

toutes ces nécessités, LE MOI disparaît; je deviens un composé de Froissart, de Monstrelet, de Chastelain, de Commynes, de Saulx-Tavannes, de Montluc, de l'Estoile, de Tallemant des Reaux et de Saint-Simon; ce que j'ai de talent se substitue à ce que j'ai d'individualité, ce que j'ai d'instruction à ce que j'ai de verve; je cesse d'être acteur dans ce grand roman de ma propre vie, dans ce grand drame de mes propres sensations; je deviens chroniqueur, annaliste, historien; j'apprends à mes contemporains les événemens des jours écoulés, les impressions que ces événemens ont produites sur les personnages qui ont vécu réellement ou que j'ai créés avec ma fantaisie. Mais des impressions que les événemens de tous les jours, ces événemens terribles qui secouent la terre sous nos pieds, qui assombrissent le ciel sur nos têtes, des impressions que ces événemens ont produites sur moi, il m'est défendu de rien dire. Amitiés d'Edouard III, haines de Louis XI, caprices de Charles IX, passions de Henri IV, faiblesses de Louis XIII, amours de Louis XIV, je raconte tout; mais des amitiés qui consolent mon cœur, des haines qui aigrissent mon esprit, des caprices qui naissent dans mon imagination; mais de mes passions, de mes faiblesses, de mes amours, je n'ose parler. Je fais connaître à mon lecteur un héros qui a existé il y a mille ans, et moi je lui reste inconnu: je lui fais aimer ou haïr à mon gré les personnages pour lesquels il me plaît d'exiger de lui sa haine ou son amour, et moi je lui demeure indifférent. Eh bien! il y a quelque chose de triste là-dedans, quelque chose d'injuste contre lequel je veux lutter. Je veux tâcher d'être pour le lecteur quelque chose de mieux qu'un narrateur dont chacun se fait une image

au miroir da sa fantaisie. Je voudrais devenir un être vivant, palpable, mêlé à la vie dont je prends les heures, quelque chose comme un ami enfin, si familier à tout le monde que, lorsqu'il entre, quelque part que ce soit, dans la cabane comme dans le château, il n'ait besoin d'être présenté à personne, parce qu'à la première vue il est reconnu de tous.

Ainsi je mourrais moins, ce me semble ; la tombe me prendrait mort, mais mes livres me garderaient vivant. Dans cent ans, dans deux cents ans, dans mille ans, quand mœurs, costumes, langages, races même, quand tout aurait changé, avec un de mes volumes qui aura survécu peut-être, j'y survivrai moi-même, pareil à un de ces naufragés qu'on retrouve sur une planche, au milieu de l'Océan, où le navire qui le portait s'est englouti avec les autres passagers.

Hélas ! toutes ces réflexions me sont venues à propos d'une date. J'avais commencé ce chapitre par ces mots :

Le trois novembre 1846, vers quatre heures du soir, j'entrais à Cordoue avec mon fils et mes bons et chers compagnons de voyage Maquet, Giraud, Boulanger et Desbarolles.

Et j'ajoutais : *Nous venions de Madrid, où nous avions quitté monsieur le duc de Montpensier, et nous allions à Alger, ou nous attendait monsieur le maréchal Bugeaud.*

C'était ce matin, 10 juin 1849, à dix heures, que j'écrivais ces lignes. Ma porte s'ouvre, on entre et l'on me dit :

— Le maréchal Bugeaud est mort.

Ainsi trois ans se sont écoulés à peine : celui que nous

quittions est exilé, celui que nous allions rejoindre est mort.

Eh bien! n'est-ce pas tout simple, je le demande à mes lecteurs, qu'au lieu de leur créer aujourd'hui du moins quelque personnage nouveau ou inconnu, et cela en forçant mon esprit, en contraignant mon cœur, je leur parle de ce qui est en moi, et non pas hors de moi, et que je m'entretienne un peu avec eux de ce charmant enfant, car, lorsqu'il nous a quittés c'était un homme à peine, qui me disait, me tendant la main, après la mort de son frère aîné :

Uno avulso, non deficit alter (1)?

Et de ce vieux soldat d'Austerlitz, de Tarragone, de Conflans, de Tortose, de Castille, d'Orval, de la Tafna, de la Sikkah et d'Isly, qui, comme Cincinnatus, avait pris pour devise : *Ense et aratro* (2)?

Lorsque le duc d'Orléans mourut d'une façon si fatale et si inattendue, mon premier mouvement fut, non pas de maudire le hasard, mais d'interroger Dieu.

Souvent, c'est au moment où Dieu semble retirer sa main des choses de la terre que, penché sur elle, il lui imprime quelqu'un de ces mouvemens décisifs qui changent la face des sociétés.

Ce n'est pas sans motif qu'un prince qui s'est fait l'amour d'un peuple, qui porte dans sa main la fortune de la France, qui moule dans sa pensée l'avenir du monde, sort un matin, seul, dans une voiture découverte, se fait

(1) Celui qui est tombé sera remplacé par un autre.

(2) Par l'épée et par la charrue.

emporter par deux chevaux qui lui brisent la tête sur le pavé, et qui s'arrêtent d'eux-mêmes cent pas plus loin que l'endroit où ils l'ont tué.

Je l'écrivis à cette époque : si la Providence n'avait pas eu un but d'humanité générale en tuant le duc d'Orléans, la Providence eût commis un crime; et comment allier ces deux mots *Crime* et *Providence!*

Non! la Providence avait décrété que les monarchies tiraient à leur fin; elle avait d'avance écrit au livre de bronze du destin la date de cette prochaine république que je prédisais au roi lui-même en 1832. Eh bien! la Providence trouvait sur sa route un obstacle à ses desseins : c'était la popularité du prince-soldat, du prince-poëte, du prince-artiste; la Providence a supprimé l'obstacle; de sorte que, le jour venu, rien ne se trouva, que le vide, entre le trône qui s'écroulait et la république qui allait naître.

Eh bien! dans ma conviction profonde, il en est ainsi de l'homme éminent qui vient de mourir, tué par cette main qui s'étend sur les individus, sur les nations, sur les mondes. Le maréchal Bugeaud était un obstacle à la république à naître. Dieu a frappé d'un coup aussi inattendu l'homme de la résistance, qu'il avait frappé le prince du progrès; et tous deux sont morts, l'un emportant l'avenir, l'autre le passé.

Je n'avais pas vu le maréchal depuis notre passage à Alger, quand, il y a huit jours, je le rencontrai chez le président, auquel j'avais tant tardé à faire cette première visite qu'il ne fallut rien moins que les souvenirs du châ-

teau de Ham pour me faire pardonner d'avoir tenu dans un pareil oubli le palais de l'Élysée.

Le maréchal arrivait à Paris : il était trop loin là-bas pour que la mort allât le chercher; il venait chercher la mort.

Il m'aperçut, me fit signe d'aller à lui, et m'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh bien! monsieur le poëte, me dit-il, que pensez-vous de tout ce qui se passe?

— Je vous dirai, monsieur le maréchal, que je crois que nous prenons un remous pour le courant, et que nous usons nos forces à remonter le fleuve que nous devrions descendre.

— Ah bah! Seriez-vous devenu socialiste, par hasard?

— Je ne suis jamais devenu, monsieur le maréchal, j'ai toujours été : ce que je pense aujourd'hui, je l'écrivais il y a dix-huit mois. On ne presse ni on ne retient la marche des nations; on la suit. Si on la presse, on se trompe comme s'est trompé le czar Pierre Ier à l'endroit de la Russie; si on la retient, on se trompe comme s'est trompé le roi Louis-Philippe à l'égard de la France. Le mouvement social a ses lois, comme le mouvement terrestre les siennes; aveugle qui, les yeux fixés sur le soleil, croit que c'est le soleil qui marche, et que c'est la terre qui reste immobile.

— C'est-à-dire que nous sommes des réactionnaires...

— Monsieur le maréchal me permet-il de lui dire toute ma pensée?

— Parbleu!

— Eh bien! vous êtes l'homme qui me rassurerait le

plus de l'autre côté des Alpes, et qui m'effraie le plus dans ce salon.

— Et pourquoi cela?

— Parce que celui chez lequel nous sommes n'est déjà que trop disposé à la lutte, et que, s'il a pour alliés des hommes de votre taille, il luttera. Or, cette lutte est pour moi celle de Jacob et de l'ange. L'ange triomphera.

— L'ange exterminateur alors?

— Non, l'ange reconstructeur au contraire.

— Vous voulez que nous nous laissions entraîner par le mouvement.

— Je veux mieux que cela, je veux que vous le dirigiez. Il y a toujours quelque chose à faire de ce qui vit; il n'y a rien à faire de ce qui est mort. Ce qui vit, c'est le présent, c'est l'avenir; ce qui est mort, c'est le passé. Eh bien! vous vous jetez dans le passé quand vous avez l'avenir. Ce fut l'erreur de Charles X, ce fut l'erreur de Louis-Philippe. J'ai bien peur que ce ne soit aussi celle de Louis-Napoléon.

— Disiez-vous cela au duc d'Orléans?

— Certainement que je le lui disais.

— Et croyez-vous que, s'il fût devenu roi, il eût suivi votre conseil.

— S'il fut devenu roi, ni l'Europe ni la France n'eussent été dans la position où elles sont maintenant, puisque, s'il fût devenu roi, une nouvelle révolution n'eût pas eu lieu.

— Le 24 février est un accident que l'on eût pu prévoir et empêcher.

— Le 24 février, comme tous les grands cataclysmes, est

venu à son heure. Le 24 février c'est non-seulement la révolution de la France, mais la révolution du monde. Jetez les yeux sur l'Europe à trois époques différentes, au 21 janvier 1793, au 29 juillet 1830 et au 24 février 1848, et voyez quel progrès les idées républicaines ont fait en soixante ans. En 93, tous les peuples, appelés à l'émancipation par nous, se lèvent contre nous. En 1830, quelques-uns se réveillent, s'agitent, combattent; mais la lutte est partielle, courte, bientôt réprimée. En 1848, c'est une traînée de flamme qui part de Paris, suit le Rhin, gagne le Danube, s'étend au midi jusqu'au Tibre, au nord jusqu'à la Vistule. Huit jours après la république française proclamée, les deux tiers de l'Europe sont en feu, et cette fois, voyez comme l'incendie gagne au lieu de s'éteindre. Ce ne sont plus des constitutions que demandent les peuples, c'est la plénitude de leurs libertés qu'ils réclament. Partout le mot république est prononcé. A Berlin, à Vienne, à Florence, à Rome, à Palerme, les peuples ont grandi; ils sont devenus forts par les bras et par la pensée; ils ne veulent plus des tutelles royales. Eh bien! il n'y avait pas à hésiter. Il fallait se mettre à la tête des peuples; il fallait faire plus avec le verbe que Napoléon n'avait fait avec l'épée. Il avait échoué dans la conquête des corps; il fallait tenter celle des âmes. Croyez-moi, c'était une belle croisade à prêcher par le premier président de la république française que celle de la liberté universelle, une grande alliance à fonder que l'alliance des peuples.

— Et les Proudhon, les Leroux, les Considérant, qu'en faisiez-vous?

— Rien. Je grandissais les événemens de façon à ce

qu'ils n'y puissent atteindre. Croyez-moi, tel qui traverse impunément le ruisseau de la rue Saint-Antoine ou le canal Saint-Martin se noierait dans le Rhin ou dans le Danube.

— Alors vous désapprouvez notre expédition de Rome.

— Certes, car, pour être comprise, votre expédition de Rome avait besoin de deux antécédens : vous deviez dire aux Autrichiens : « Vous ne franchirez pas la frontière du Piémont ; » vous deviez dire aux Russes : « Vous n'entrerez pas en Hongrie. » Alors vous aviez le droit de vous tourner vers les Romains et de leur dire : « Rome n'est point la capitale d'un peuple, Rome est la capitale de la chrétienté ; le pape n'est pas un roi comme tous les rois, c'est le vicaire du Christ ; Rome ne vous appartient pas, puisque c'est le monde catholique qui a fait Rome grande, riche, splendide. Le pape ne vous appartient pas, puisque ce ne sont pas les Etats romains, mais un concile universel qui fait le pape roi de Rome. » Il fallait enfin vous allier partout, non pas avec les hommes, mais avec le principe, et que ce principe fût celui par lequel vous vivez, vous pensez, vous agissez.

— Ce que vous proposez là, c'était la guerre universelle.

— La guerre universelle, soit ; mais au moins c'était la dernière guerre universelle. Voyez comme les hommes grandissent avec l'idée ; voyez les Hongrois, pauvre peuple de huit ou neuf millions d'hommes : voilà qu'il a trouvé cinq cent mille soldats, deux mille quatre cents canons ; voilà qu'il a trouvé des généraux, de l'or, du fer, toutes choses qu'on ne lui connaissait pas ; voilà qu'il bat d'une

main les Autrichiens, de l'autre les Russes. Voyez Venise, la ville voluptueuse, la ville commerçante, la ville aux palais de marbre, aux riches étoffes, aux sérénades nocturnes : la voilà devenue guerrière, la voilà qui soutient un siége de dix-huit mois, elle que l'on ne croyait pas digne d'un assaut. Eh bien! c'étaient nos véritables alliés, à nous, ces Piémontais qu'on rançonne, ces Lombards qu'on opprime, ces Vénitiens qu'on bombarde, ces Hongrois qui luttent. Nous trouvions là, parmi les peuples, six cent mille alliés que Napoléon, à l'apogée de sa puissance, n'a jamais trouvés parmi les rois, et de ces alliés sûrs, de ces alliés fidèles, qui ne nous eussent point trahis à Hanau, abandonnés à Leipsick, car ils avaient les mêmes intérêts que nous. Tenez, monsieur le maréchal, je vois le président qui vous cherche. Laissez-moi vous faire un dernier souhait, c'est de battre Radetzki à Marengo, et de vous faire tuer à Salsback ; une victoire à la Napoléon, un boulet à la Turenne, ce serait une belle fin d'une noble vie.

Il me serra la main.

— Vous n'êtes pas dégoûté, dit-il.

Et il se rendit au signe que lui faisait le président.

Voici donc les réflexions qui me sont venues en écrivant ces lignes :

Le 3 novembre 1846, vers quatre heures du soir, j'entrais à Cordoue, avec mon fils et mes bons et chers compagnons de voyage, Maquet, Giraud, Boulanger et Desbarolles.

Nous venions de Madrid, où nous avions quitté monsieur le duc de Montpensier, et nous allions à Alger, où nous attendait monsieur le maréchal Bugeaud.

C'était après trois jours de voyage à mule, après une

journée si écrasante de chaleur, que le cheval d'Alexandre, s'étant abattu sous lui, n'avait pu se relever, et était mort séance tenante.

Nous craignions les retards de la douane, fort sévère à Cordoue, nous avait-on dit ; mais en lisant mon nom sur mes malles, messieurs les douaniers espagnols, qui sont gens fort lettrés, m'avaient demandé si j'étais l'auteur des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo*, et, sur ma réponse affirmative, ils avaient déclaré qu'ils s'en rapporteraient à ma parole de ne transporter avec moi aucun objet de contrebande.

En conséquence, ils m'avaient gracieusement salué, et nous avions continué notre route vers l'hôtel de la poste.

Il va sans dire que Cordoue, comme toutes les villes qu'on a vues vingt ans en imagination et qu'on voit enfin un beau jour en réalité, ne répond pas un instant à l'idée qu'on s'en est faite. Le désenchantement avait commencé au moment où nous l'avions aperçue, s'était continué dans les rues, et nous avait accompagnés jusqu'à l'hôtel.

C'était notre faute. Pourquoi, parmi nous, les uns s'étaient-ils figuré voir une ville romaine, les autres une ville arabe, les autres enfin une ville gothique ? Il fallait, puisque nous étions en Espagne, nous figurer voir une ville espagnole, et nul n'eût été trompé.

Oh ! bien véritablement espagnole, depuis son pavé pointu jusqu'à ses toits sans cheminées, avec ses balcons grillés et ses jalousies vertes. Beaumarchais avait deviné Cordoue lorsqu'il fit son *Barbier de Séville.*

Mais ce qui m'avait frappé, moi, au fur et à mesure que

je m'approchais de l'ancienne capitale du royaume arabe, ce n'était pas sa cathédrale chrétienne, ce n'était pas sa mosquée mauresque, ce n'était pas ses trois ou quatre palmiers balançant leurs éventails de verdure ; non, c'était la ligne magnifique que traçait derrière la ville la chaîne de la Sierra-Morena, sur laquelle la ville se détachait blanche sur un fond indigo.

Ces montagnes, c'était l'objet de mon ambition.

Depuis notre entrée en Espagne, on nous promettait des cerfs, des sangliers et des voleurs.

A Villa-Major, nous avions cru voir des voleurs, mais nous n'avions vu ni cerfs ni sangliers.

Si nous perdions cette occasion que nous offraient les montagnes Noires de voir ces trois choses réunies, il est évident que nous ne la retrouverions jamais.

Je n'étais donc préoccupé que d'une chose ; c'était, tandis que mes compagnons organisaient des courses dans la ville, d'organiser une excursion dans la montagne.

Les courses dans la ville s'étaient préparées toutes seules. On savait ma présence en Espagne, on se doutait bien que je ne quitterais pas l'Espagne sans visiter Cordoue ; or, tout ce qu'il y avait de jeunes gens lettrés à Cordoue, de gentilshommes ou de banquiers ayant visité la France, tout cela était accouru à l'hôtel nous offrir ses services, services que nous avions acceptés avec la même cordialité qu'ils étaient offerts.

Donc, les rues, les églises, les musées, les palais, les maisons particulières, nous attendaient, chaque porte promettant de s'ouvrir à deux battans à notre première

vue. Mais la Sierra-Morena, qui n'a pas de portes, la Sierra-Morena nous était impitoyablement fermée.

J'avais bien, lorsque ces messieurs, tous chasseurs, avaient examiné mes fusils, j'avais bien parlé d'une chasse dans la montagne; mais j'avais vu dans tous les visages se peindre tant d'expressions différentes, qui toutes signifiaient : « Une chasse dans la Sierra-Morena !..... ah ! bien oui !..... impossible !.... une chasse !.... mais vous êtes fou ! » que, sans retirer la proposition, je n'avais pas insisté davantage.

Mais un souvenir me revenait à l'esprit, et me poussait, comme Satan, à l'orgueil. Un de mes amis, voyageant chez les Druses, avait trouvé sur son chemin, soulevé au vent de la montagne, un feuilleton du *Journal des Débats*, signé de moi, et intitulé *le Château d'If*. J'étais donc connu à Acre, à Damas, à Balbeck, puisqu'on y lisait mes feuilletons. J'étais connu à Cordoue, puisque les douaniers laissaient passer mes malles sans les ouvrir. Pourquoi ne serais-je pas connu dans la Sierra-Morena ?

Et si j'étais connu dans la Sierra-Morena, pourquoi ne m'y arriverait-il pas, à moi, ce qui était arrivé à l'Arioste avec les bandits du duc Alphonse ?

C'était à tenter, et surtout c'était bien tentant.

Or, tandis que mes amis couraient la ville, je fis monter mon hôte, et l'ayant invité à s'asseoir en face de moi et à bien réfléchir avant de me répondre, comme il convenait à un Espagnol grave et sensé, je lui demandai :

— Y a-t-il moyen de se mettre en communication avec messieurs les gentilshommes de la Sierra-Morena ?

Mon hôte me regarda.

— Leur êtes-vous recommandé? demanda-t-il.

— Non.

— Diable! Alors ce sera difficile.

— Ainsi, il n'y a pas moyen de se mettre en communication avec eux?

— Si fait; tout est possible. Que désirez-vous?

— Leur faire passer une lettre.

— Je me charge de trouver le commissionnaire.

— Il rapportera la réponse?

— Fidèlement.

— Et si ces messieurs de la Sierra engagent leur parole, la tiendront-ils?

— Je ne crois pas qu'il y ait un exemple qu'ils y aient manqué.

— Alors, selon leur réponse, on pourra agir?

— En toute confiance.

— Donnez-moi du papier, une plume, de l'encre, et allez me chercher le commissionnaire.

Mon hôte m'apporta les objets demandés, et j'écrivis :

A messieurs les gentilshommes de la Sierra-Morena.

« Un admirateur de l'immortel Cervantes, qui malheu-
» reusement n'a pas fait *Don Quichotte*, mais qui est tout
» prêt à donner le meilleur de ses romans pour l'avoir
» fait, désirant savoir si l'Espagne de 1846 est toujours
» celle de 1580, prie messieurs les gentilshommes de la
» Sierra-Morena de lui faire dire s'il sera le bienvenu
» parmi eux, au cas où il se hasarderait à leur demander

» l'hospitalité et la permission de faire avec eux une chasse » dans la montagne.

» Il a cinq compagnons de voyage qui partagent son » désir de visiter la sierra. Mais, selon la réponse qu'il at- » tend, il viendra seul ou accompagné.

» Il présente tous ses complimens à messieurs les gen- » tilshommes de la Sierra-Morena. »

Et je signai.

Un quart-d'heure après que la lettre fut cachetée, mon hôte entra avec une espèce de berger.

— Voilà votre homme, me dit-il.

— Combien demande-t-il?

— Ce que vous voudrez.

— Quand reviendra-t-il?

— Quand il pourra.

Je lui donnai deux douros et la lettre.

— Est-ce bien comme cela? demandai-je à mon hôte.

Mon hôte l'interrogea.

— Oui, dit-il, il est content.

— Eh bien! à son retour, et s'il me rapporte une lettre, il aura deux autres douros.

Le messager fit signe que c'était très bien : il avait compris.

Puis il ajouta quelques mots, dans un patois si accentué qu'il me fut impossible de les comprendre.

— Il demande, me dit l'hôte, au cas où il reviendrait dans la nuit, s'il doit attendre le jour, ou vous réveiller.

— Il doit me réveiller, à quelque heure que ce soit.

— Parfaitement.

Tous deux sortirent.

Mes amis rentrèrent; je ne leur dis pas un mot de ce qui s'était passé : j'attendis.

Pendant la nuit du lendemain au surlendemain, vers une heure, j'entendis frapper à la porte.

J'allai ouvrir.

C'étaient mon hôte et mon messager. Ce dernier tenait une lettre.

Je pris vivement la lettre et je la décachetai.

Le bruit avait éveillé mes compagnons. Nous occupions à nous six trois chambres donnant les unes dans les autres. Aussi voyais-je les uns soulevés sur leurs coudes,les autres passant leurs têtes par les ouvertures des portes, tous m'interrogeant des yeux.

— Messieurs, dis-je en me retournant, vous êtes invité à une grande chasse dans la Sierra-Morena.

— Par qui?

— Mais par ceux qui l'habitent, pardieu!

— Comment, par les...

— Chut! fit Alexandre, n'appelons pas les choses et surtout les hommes par leurs noms; c'est bon pour monsieur Boileau.

— Impossible! firent en chœur les cinq autres voix.

— Dame! voici la lettre :

« Monsieur Alexandre Dumas peut venir, accompagné
» de neuf personnes; il sera attendu à la fontaine de la
» maison crénelée, le 7 courant, de cinq à six heures du
» matin,

» Nous le recevrons du mieux que nous pourrons, et » nous lui ferons faire la plus belle chasse possible.

» Il est inutile qu'il se préoccupe des rabatteurs et des » chiens.

» De la sierra, 5 novembre 1846.

» Pour moi et mes compagnons,

» LE TORERO. »

— Que dites-vous de cela?

— *Hurra por los ladrones* de la Sierra-Morena! cria toute la troupe.

— Oui, mais comme, pour être à l'heure dite au rendez-vous désigné, il nous faudra partir demain à deux heures du matin, dormons.

Et je donnai deux autres douros au messager, qui s'engagea à revenir le lendemain, dans la journée, voir si nous avions besoin d'un guide.

Le lendemain, au point du jour, je fis prévenir nos amis de Cordoue que j'avais des nouvelles de la plus haute importance à leur communiquer. Ils accoururent.

C'étaient deux jeunes gens de vingt-cinq ou vingt-six ans, nommés, l'un Paroldo, et l'autre Hernandès de Cordoba.

Le premier était fils d'un riche banquier de la ville; l'autre était un gentilhomme jouissant de sa fortune, que l'on évaluait à cent mille réaux de rente.

Le troisième était un homme de trente-cinq à trente-six ans, bourgeois de la ville de Cordoue, bon et joyeux vi-

vant, toujours gai, toujours prêt à tout, pourvu qu'il fût question de femmes, de table ou de chasse.

Il se nommait Ravès.

Lorsqu'ils furent réunis tous trois, je leur racontai la démarche que j'avais faite près de messieurs de la sierra, et leur communiquai la réponse que j'avais reçue.

Ils se regardèrent après avoir lu.

— Eh bien, mais ! dit Paroldo, qu'en dites-vous, Hernandès ?

— Et vous, Ravès ?

— Moi, je dis que c'est à merveille.

— C'est pour demain matin le rendez-vous ? demanda Paroldo.

— Pour demain matin, vous voyez !

— Eh bien ! préparons tout pour demain matin.

— Vous ne voyez aucun inconvénient à cette expédition ?

— Comme danger ?

— Oui.

— Aucun.

— C'est que je ne voudrais pas qu'une fantaisie de moi vous entraînât dans une expédition par trop aventureuse.

— Oh ! du moment qu'il y a promesse de la part de ces messieurs, vous serez aussi en sûreté au milieu d'eux que vous l'êtes ici à l'hôtel de la Poste, et nous dans nos familles.

— Ai-je besoin de prendre mon messager ?

— Pourquoi faire ?

— Pour nous servir de guide.

— Oh ! inutile, nous connaissons tous le chemin ; seulement, vous avez droit de conduire neuf personnes, n'est-ce

pas? vous avez quatre compagnons, nous trois, cela fait huit; reste une personne à inviter. Avez-vous jeté les yeux sur quelqu'un?

— Sur personne; je ne connais que vous trois à Cordoue, vous le savez bien.

— Eh bien! nous inviterons un de nos amis, qui est un peu contrebandier; vous verrez, il ne nous sera pas inutile.

— Invitez... Maintenant il faut nous occuper des chevaux, des mules, des ânes, des provisions.

— Vous permettez que nous fassions notre affaire de tous ces détails.

— A une condition.

— Sans condition.

— Soit. Je suis chez vous; faites comme vous voudrez.

— Cette nuit, à deux heures du matin, les montures seront à la porte de l'hôtel.

— Bravo!

Nous nous séparâmes. Deux heures après, toute la ville savait l'expédition projetée.

Mon messager revint pour me demander si je comptais l'utiliser comme guide; je le remerciai, et lui donnai un troisième douro.

Puis j'appelai mon pauvre Paul.

Ceux qui ont lu mon voyage en Espagne ou mon voyage en Afrique connaissent Paul. Pour ceux qui n'ont lu ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages, je dirai en deux mots ce que Paul était.

C'était un beau jeune Arabe du Sennaar, qui, tout enfant, avait quitté les bords de la rivière Rahab pour venir

en Europe; il avait vingt ou vingt-deux ans, et devait mourir près de moi, chez moi, à vingt-trois.

Pauvre Paul! je ne me doutais pas, quand j'en faisais un des personnages les plus comiques de mon voyage d'Espagne et d'Afrique, que j'aurais à le regretter avant que ma plume eût écrit le dernier mot de ce voyage!

Paul était né pour être intendant de bonne maison. C'était la distinction en personne. Au milieu des autres domestiques, il avait l'air d'un prince nègre enlevé à ses États et réduit en captivité.

Il avait bien quelques petits défauts qui nuisaient à ces éminentes qualités; mais ces défauts, je n'ai plus le courage d'en parler. D'ailleurs, ceux qui voudront connaître Paul, comme s'ils l'avaient vu, n'ont qu'à lire les impressions de voyage intitulées : *de Paris à Cadix*.

Je fis donc venir Paul, et je lui dis :

— Paul, nous sommes invités demain à une partie de chasse par messieurs les voleurs de la Sierra-Morena. Nous resterons deux ou trois jours avec eux. Préparez tout ce qu'il faut pour cette excursion.

Paul ne s'étonnait jamais; aussi ne s'étonna-t-il point, seulement il demanda :

— Faudra-t-il prendre l'argenterie?

Je voyageais avec une petite caisse d'argenterie de douze couverts.

— Mais sans doute, mon cher, répondis-je. C'est une expérience que je fais.

— Alors, pendant ces trois jours, monsieur prend l'argenterie en compte, et me décharge de ma responsabilité?

— Oui, Paul, soyez tranquille.

— C'est bien, monsieur peut être tranquille, à deux heures du matin, tout sera prêt.

Sur cette assurance, je me couchai à dix heures du soir.

A deux heures du matin, je fus réveillé par un carillon comme j'en avais rarement entendu un pareil.

On eût dit un régiment de cavalerie qui piétinait dans le patio.

C'était en effet quelque chose qui lui ressemblait fort.

C'étaient une quinzaine d'ânes, de chevaux et de mules, accompagnés de leurs arriéros.

Je n'ai jamais vu d'aspect plus pittoresque que celui que présentait la cour de l'hôtel quand nous descendîmes.

C'était une de ces grands cours carrées avec des arcades formant impluvium, et s'étendant sur les quatre faces du bâtiment.

Le milieu était rempli par un immense oranger, gros comme un chêne.

Sous cet impluvium piétinaient nos ânes et nos mules éclairés par une douzaine de flambeaux que portaient les arriéros.

La flamme de ces flambeaux se jouait sur tous les points lumineux de l'équipement des animaux et du costume des hommes, puis s'en allait se perdre dans l'épais feuillage sombre de l'oranger, au milieu duquel étincelaient ses fruits d'or.

Deux mules étaient chargées de provisions; une troisième portait quelques bagages, et, sur cette troisième, Paul, en costume arabe, était déjà installé.

Deux chevaux andalous, l'un blanc, l'autre isabelle, avec

leurs cavaliers en costumes de majo, fusil à la croupe du cheval, poignard passé à la ceinture, nous attendaient.

C'étaient Hernandès et Ravès.

Paroldo était monté pour nous avertir, et donnait ses ordres comme un général d'armée.

Au milieu de toute cette caravane, un magnifique âne blanc, avec une selle de velours rouge, grand, fier et impatient comme un cheval, me tirait l'œil par sa magnifique tournure et me faisait comprendre cet éloge continuel que Sancho Pança fait de sa monture, et qui jusque-là m'avait semblé exagéré.

Aussitôt que je parus, Ravès et Hernandès mirent pied à terre, et, avec cet air et cette courtoisie qui n'appartiennent qu'aux Espagnols, m'offrirent leurs chevaux; mais Paroldo avait pris les devans, le fameux âne blanc m'était destiné.

La caravane se mit en route. Je n'ai rien vu de plus grotesque que ce long serpent se tordant la nuit dans les rues de Cordoue, et s'éclairant par tronçons, lorsque quelque ouverture laissait accidentellement la lune pénétrer jusqu'à lui.

Les deux chevaux marchaient en tête, puis venait l'âne blanc, qui faisait tous ses efforts pour tenir le premier rang. Derrière l'âne blanc s'allongeaient, dans la capricieuse indépendance de leur allure, une dizaine de bourriquets ordinaires, sans selles, sans brides, sans longes, avec une simple mante posée sur le dos et attachée sous le ventre; d'étriers, il n'en était pas plus question que de longes, de brides et de selles. Enfin, deux ou trois mules,

chargées de nos provisions et de nos bagages, faisaient queue de colonne et formaient arrière-garde.

A un quart de lieue de la ville, le jeune homme que s'étaient chargés d'inviter Ravès, Paroldo et Hernandès, nous rejoignit. Il avait un cheval pie, et portait le costume des manchegos, c'est-à-dire la veste, le pantalon et la casquette en peau de chèvre, le poil tourné en dehors. Ce costume lui donnait un air sauvage qui ajouta sa part de pittoresque à celle que possédait déjà notre caravane.

Le terrain qui séparait Cordoue du pied des montagnes me paraissait, autant que j'en pouvais juger à la clarté de la lune, veiné comme une large tablette de marbre rouge; partout des ravins, creusés par la chaleur, gerçaient la terre tourmentée, et le chemin suivait à travers la plaine les détours que lui imposaient ces caprices du sol.

A chaque instant, nous entendions le bruit d'un corps qui tombait, d'un fusil qui résonnait en tombant. Nous nous retournions et nous apercevions un âne sans cavalier, qui pinçait un brin d'herbe ou qui broutait un chardon; puis, dans l'ombre, une masse informe d'abord, qui bientôt s'allongeait, se dressait, reprenait l'aspect d'un homme, et se replaçait sur l'âne complaisant, qui ne reprenait son cavalier qu'à la condition bien arrêtée dans son esprit de s'en défaire à la première occasion.

Lorsque nous arrivâmes aux premières pentes de la sierra, il était quatre heures à peu près, la lune jetait une lumière assez vive pour qu'à cette lumière on eût pu lire une lettre. Aucun bruit ne se faisait entendre. La montagne semblait venir à nous avec un silence religieux; de temps en temps, sur les dernières limites de la plaine, on voyait

blanchir, sous un rayon argenté, quelque maison de campagne entourée d'une forêt d'orangers dont on sentait les parfums mêlés à cette petite brise matinale qui, une heure avant le lever du soleil, court à la surface de la terre, et qui semble le dernier soupir de la nuit.

Au fur et à mesure que nous arrivions vers la montagne, l'extrémité blanche du chemin que nous suivions semblait s'engouffrer sous une arcade sombre, qui simulait assez bien la gueule d'un monstre accroupi occupé à dévorer un serpent.

Cette gueule, c'était la continuation du chemin, qui de route se faisait sentier, et aux deux côtés duquel s'élevait une espèce de maquis composé d'arbousiers et de chênes verts, dont les branches, se rejoignant à leur extrémité supérieure, formaient cette gueule sombre qui s'apprêtait à nous engloutir.

Nous nous y engageâmes en sentant instinctivement que nous quittions la terre civilisée pour la terre sauvage, et qu'au-delà de cette limite franchie, nous n'avions plus de protection à demander qu'à nous-mêmes. La force remplaçait le droit.

Au bout d'une cinquantaine de pas faits sur cette pente accidentée, une circonstance singulière nous frappa : c'est que le chemin était bordé de croix portant des inscriptions. A la première, à la seconde de ces croix, nous ne fîmes aucune attention; mais à la troisième, à la quatrième et à la cinquième, nous demandâmes ce qu'elles signifiaient.

Nos quatre Cordovans se mirent à rire de notre naïveté.

— Descendez et lisez, me dit Paroldo.

Je m'apprêtais à descendre, mais je m'aperçus que je

prenais une peine inutile, attendu qu'une de ces croix, clouée à un tronc d'arbre, se trouvait juste à ma portée; elle était surmontée d'une touffe de buis bénit, et, en lettres blanches, on lisait cette inscription sur la traverse :

En esto sitio fu asacinado el conde Roderigo de Torrejas, anno 1845.

Ce qui signifiait :

« En cet endroit fut assassiné le comte Roderigo de Torrejas, année 1845. »

A dix pas de là se trouvait une seconde inscription.

Cette seconde inscription était cneore plus concise que la première. Elle offrait ces seules paroles :

Aqui fu asacinado su hijo, Hernandès de Torrejas.

« Ici fut assassiné son fils, Hernandez de Torrejas. »

Il y avait dix pas à peu près entre ces deux inscriptions.

Quel drame terrible avait dû se passer sur ce petit espace, pendant que le fils voyait tuer son père, tandis que le père voyait tuer son fils !

Je fis lire l'inscription à nos camarades.

— Messieurs, dis-je, il est encore temps de retourner à Cordoue.

Le mot *en avant !* fut la seule réponse de la caravane, qui continua sa route.

Seulement, sur cette route, dans l'espace d'un quart de lieue, nous comptâmes dix-huit croix.

La route montait par une pente plus rapide, et à mesure que nous montions, nous semblions marcher vers la lumière ; le chemin, large de six ou huit pieds, était appuyé à gauche au flanc de la sierra, et, à droite, s'ouvrait un précipice qui devenait plus profond à chaque

minute. Au fond de ce précipice s'épaississait encore la nuit, tandis que la plaine, en s'éloignant, commençait à entrer dans des teintes plus claires.

Au troisième plan se dessinait Cordoue, toute teinte de lumières blanches et d'ombres bleues, avec son Guadalquivir qui, réfléchissant les lueurs matinales, semblait rouler un fleuve de flammes.

Enfin, à l'horizon le plus éloigné, les montagnes que nous avions traversées pour venir de Grenade à Cordoue, se perdaient dans des teintes violettes, transparentes et veloutées.

Tant que notre regard put embrasser cette plaine merveilleuse, il ne s'en détacha point un seul instant. Nos peintres jetaient des cris d'admiration et de regret, car ils sentaient bien que jamais pinceau, que jamais crayon, que jamais palette n'approcheraient du tableau sublime que la sierra déroulait à leurs yeux.

Enfin nous atteignîmes le sommet d'une des premières rampes, et, tournant rapidement à gauche, nous laissâmes tout ce merveilleux panorama derrière nous.

Dix minutes après, il était voilé par un rideau d'arbres, et nous ne devions plus le retrouver qu'à notre retour.

Arrivés à ce premier plateau, nous marchâmes pendant quelque temps sur un terrain uni, puis nous recommençâmes à monter une seconde rampe. Au bout de trois quarts d'heure à peu près, cette seconde rampe était franchie, et nous descendions sous une espèce de forêt, dans laquelle commençaient à filtrer les premiers rayons du soleil.

Nous mîmes une autre demi-heure à franchir cette fo-

rêt, dont les arbres allèrent bientôt s'éclaircissant, et, à travers les éclaircies, nous commençâmes à apercevoir une petite plaine vigoureusement éclairée.

Au milieu de la plaine s'élevait une fontaine dont le flot assez abondant coulait dans une grande auge de pierre; autour de la fontaine se tenaient debout, et nous attendant, une trentaine d'hommes et une quarantaine de chiens.

En nous apercevant, les hommes se découvrirent et les chiens hurlèrent.

A droite, dominant le passage où se groupaient hommes et animaux, s'élevait une maison crénelée : c'était elle qui avait donné son nom à la fontaine.

Cette fontaine, c'était le lieu du rendez-vous; ces hommes, c'étaient nos hôtes, les gentilshommes de la Sierra-Morena.

Nous mîmes nos montures au trot, puis à dix pas nous nous arrêtâmes et nous descendîmes.

Comme j'avais pris l'initiative de l'expédition, on fit de moi le personnage principal et on me poussa en avant.

Je rencontrai à moitié chemin un homme de quarante à quarante-deux ans, véritable figure espagnole, barbe noire, yeux noirs, teint bronzé, cheveux courts et crépus, dents blanches, physionomie ouverte.

C'était le Torero.

Nous nous donnâmes la main, nous échangeâmes quelques paroles que nous nous fîmes la mutuelle politesse d'avoir l'air de comprendre. Après quoi, tous les groupes se mêlèrent, et nous ne fîmes plus qu'une masse compacte.

Le déjeuner nous attendait. C'étaient des cuisseaux de cerf boucanés, des jambons de sanglier, des vins de Malaga, d'Alicante et de Xérès.

De notre côté, nous fîmes décharger les provisions. Nous apportions ce qu'on ne peut pas se procurer dans la montagne, c'est à dire des pâtés, des jambons de Grenade, des dindes, des poulets, des olives, des outres aux ventres rebondis, pleines d'un petit vin de Montilla qui ressemble à notre vin de Grave.

On déposa le tout à terre.

Je fis un signe à Paul.

Paul comprit ; il ouvrit la boîte à argenterie, jeta des poignées de couteaux et de fourchettes d'argent sur les mantes qui servaient de nappes.

Puis il plaça la boîte vide au centre des convives.

Le Torero regarda ses compagnons d'un air qui signifiait : Eh bien ! que dites-vous de cela ?

Nos hôtes répondirent par uu signe de satisfaction.

Chacun prit du bout des doigts un couteau ou une fourchette, et l'on commença à découper.

A partir de ce moment, la connaissance était parfaitement faite, et nos hôtes devinrent pour nous, et nous pour eux, des compagnons de chasse ordinaires.

Les chiens aussi, à partir de ce moment, semblèrent nous avoir acceptés non plus comme des étrangers, mais comme un surcroît de maîtres. Ce n'était pas une pacification à dédaigner : ces chiens à moitié sauvages, qui tenaient le milieu entre le renard et le loup, étaient d'un aspect terrible.

Quelques pains leur furent sobrement distribués, dans

une mesure calculée, pour leur conserver la force sans leur ôter la faim. Les chiens courans chassent pour eux : pour qu'ils chassent bien il ne faut jamais les rassasier qu'à moitié.

Chacun avait hâte de commencer la chasse. Aussi, après une demi-heure qui, il faut l'avouer, fut activement employée par tout le monde, nos hôtes donnèrent eux-mêmes le signal du départ en allant laver couteaux et fourchettes à la fontaine et en les remettant dans la boîte.

C'est qu'en effet le soleil commençait à monter à l'horizon, et que nous étions prévenus que nous avions encore une lieue à faire avant d'arriver à la première battue.

— Eh bien? demandai-je à Paul.

— Quoi, monsieur?

— L'argenterie?

— Le compte y est.

— Alors, en route!

Et enfourchant mon âne modèle, je repris la tête de la colonne, et nous nous enfonçâmes encore plus avant dans la montagne.

Au bout d'une demi-heure de marche, on abandonna chevaux, ânes et mulets à la garde des muletiers et l'on continua à pied.

Le Torero s'était emparé de moi, il se chargeait de me placer ainsi que mon fils, c'était nous dire que, dans son opinion du moins, il nous réservait les meilleurs endroits.

Arrivé à celui qu'il me destinait, je m'arrêtai, j'apprêtai ma carabine ; c'était une excellente arme à deux coups,

ayant un couteau de chasse pour baïonnette et se chargeant avec des balles pointues.

Le Torero me pria de faire l'opération devant lui, pour qu'il en vît le mécanisme ; elle se chargeait par la culasse ; c'était la première fois qu'une arme semblable éveillait sa curiosité.

Il l'examina avec la plus grande attention, me la rendit ; puis, sans regret, sans jalousie, se mit lui-même à charger son fusil à un coup avec des bourres de papier qu'il déchira à même d'une petite brochure manuscrite.

Après quoi, m'ayant recommandé le silence, il emmena mon fils.

Resté seul, j'examinai le paysage. Nous enceignions une haute montagne pareille à une pyramide, et toute couverte de lentisques et d'arbousiers de six à huit pieds de hauteur. De place en place, comme d'énormes verrues, apparaissaient, au milieu du vert foncé du taillis, les rochers de grès aux formes arrondies; au-dessous de mes pieds était un petit vallon circulaire qui dessinait la base de la montagne et remontait en s'évasant tout autour d'elle, pareil aux bords d'un chapeau. Toute cette portion, un peu moins fourrée que la pyramide, permettait d'apercevoir entre les buissons les animaux que les chiens, appuyés par les chasseurs, allaient nous rabattre.

Le Torero m'avait prévenu que nous en avions pour une demi-heure avant que la chasse commençât. Je jetai donc les yeux autour de moi, en me demandant ce que j'allais faire de cette demi-heure; dans cette investigation topographique, j'aperçus à terre le cahier à la couverture duquel le Torero avait déjà emprunté deux bourres, que sans doute

il avait cru remettre dans sa poche, et qu'il avait mis à côté.

Je le ramassai, je me couchai à l'ombre d'un arbousier, dont les fruits rouges, pareils à de grosses fraises, se balançaient au-dessus de ma tête, et je lus :

Historia maravillosa de don Bernardo de Zuniga.

C'est-à-dire :

Histoire merveilleuse de don Bernardo de Zuniga.

Cette chronique était manuscrite, et par conséquent, selon toute probabilité, inconnue.

Comme elle est courte, et que la chasse, au lieu de commencer au bout d'une demi-heure, n'avait commencé qu'au bout de quarante-cinq minutes, j'avais eu le temps de la lire depuis A jusqu'à Z, lorsque les chiens donnèrent leur premier coup de voix.

La voici.

XVII

HISTOIRE DE DON BERNARDO DE ZUNIGA.

C'était le 25 janvier 1492. Après une lutte de huit cents ans contre les Espagnols, les Maures venaient de se déclarer vaincus dans la personne d'Al-Shaghyr-Abou-Abdallah, qui, le 6 du mois précédent, c'est-à-dire le jour des Rois, avait remis la ville de Grenade aux mains de ses vainqueurs, Ferdinand et Isabelle.

Les Maures avaient conquis l'Espagne en deux ans, il avait fallu huit siècles pour la leur reprendre.

Le bruit de cette victoire s'était répandu. Par toutes les Espagnes, les cloches sonnaient dans les églises, comme au saint jour de Pâques, quand Notre-Seigneur est ressuscité, et toutes les voix criaient : Vive Ferdinand! vive Isabelle! vive Léon! vive Castille!

Ce n'était pas tout encore : on disait que dans cette année de bénédiction où Dieu avait regardé l'Espagne avec un œil de père, un grand voyageur s'était présenté aux deux rois, et avait promis de leur donner un monde inconnu qu'il était certain de découvrir en marchant toujours de l'orient en occident.

Mais ceci passait généralement pour une fable, et l'aven-

turier qui avait pris cet engagement, et que l'on nommait Christophe Colomb, était regardé comme un fou.

Au reste, ces nouvelles, à cette époque de communications difficiles, n'étaient pas encore répandues d'une façon bien positive sur toute la surface de la Péninsule. Au fur et à mesure que, topographiquement, les provinces s'éloignaient des provinces dans lesquelles les Maures avaient concentré leur pouvoir, et que, depuis dix-neuf jours seulement, Ferdinand et Isabelle avaient délivrées, de même qu'au fur et à mesure qu'en s'éloignant d'un centre de lumière les objets rentrent peu à peu dans l'obscurité, peu à peu les populations doutaient encore de ce grand bonheur qui échéait à toute la chrétienté, et, s'empressant autour de chaque voyageur qui arrivait du théâtre de la guerre, lui demandaient des détails sur ce grand événement.

Une des provinces, non pas les plus éloignées, mais les plus séparées de Grenade, car deux grandes chaînes de montagnes s'étendent entre elle et cette ville, l'Estramadure, l'Estramadure située entre la Nouvelle-Castille et le Portugal, et qui emprunte son nom à sa position extrême sur les sources du Duero, l'Estramadure, enfin, avait un intérêt d'autant plus grand à être renseignée que, déjà délivrée des Maures, dès 1240, par Ferdinand III de Castille, elle appartenait depuis lors à ce royaume dont Isabelle, qui venait de mériter le nom de la Catholique, était héritière.

Aussi une grande foule était-elle rassemblée le jour où s'ouvre cette histoire, c'est-à-dire le 25 janvier 1492, dans la cour du château de Béjar, où venait d'entrer don Ber-

nardo de Zuniga, troisième fils de Pierre Zuniga, comte de Bagnarès et marquis d'Ayamonte, maître de ce château. Or, personne ne pouvait donner de plus fraîches nouvelles des Maures et des chrétiens que don Bernardo de Zuniga, qui, chevalier de l'armée d'Isabelle, avait été fait prisonnier dans une des sorties tentées par le héros des Arabes Mousay-Ebn-Aby'l-Gazan, et ramené blessé dans la ville assiégée, dont les portes ne lui avaient été ouvertes que le jour où les chrétiens y avaient fait leur entrée.

Don Bernardo, à l'époque où il nous apparaît, c'est-à-dire au moment où, après une absence de dix ans, il rentre dans le château paternel, monté sur son cheval de bataille et entouré de domestiques, de serviteurs et de vassaux, était un homme de trente-cinq à trente-six ans, maigri par les fatigues et surtout par les blessures, et qui eût été pâle, si son visage, brûlé par le soleil du Midi, n'eût revêtu une teinte bronzée qui semblait faire de lui le compatriote et le frère des hommes qu'il venait de combattre. Cette ressemblance était d'autant plus exacte, qu'enveloppé comme il était dans le grand manteau blanc de l'ordre d'Alcantara, un pan de ce manteau enroulé autour de son visage pour se garantir de la bise des montagnes, rien ne distinguait ce manteau du burnous arabe, si ce n'est la croix verte que les chevaliers de l'ordre saint portaient sur le côté gauche de la poitrine.

Ce cortége, qui entrait avec lui dans la cour du château, l'accompagnait depuis son apparition aux portes de la ville; avant même qu'on ne l'eût reconnu, on avait deviné que cet homme à l'œil sombre, à l'allure héroïque, au manteau moitié religieux, moitié guerrier, venait du théâtre

de la guerre. On s'était informé auprès de lui pour avoir des nouvelles. Alors il s'était nommé, avait invité les bonnes gens à le suivre jusque dans la cour du château, et, arrivé là, il venait de mettre pied à terre au milieu des marques d'affection et de respect universelles.

Après avoir jeté la bride de son cheval aux mains d'un écuyer, et lui avoir recommandé ce brave compagnon de ses fatigues, qui, comme son maître, portait plus d'une trace visible de la lutte qu'il venait de soutenir, don Bernardo de Zuniga monta les marches du perron conduisant à l'entrée principale du château ; puis, arrivé à la dernière marche, il se retourna, racontant, pour satisfaire à la curiosité de tous, comment Ferdinand le Catholique, après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, avait fini par mettre le siége devant Grenade ; comment, après un siége long et terrible, Grenade s'était rendue le 25 novembre 1491, et comment enfin le roi et la reine y avaient fait leur entrée le 6 du mois de janvier, jour de la Sainte-Épiphanie, laissant pour tout domaine au successeur des rois de Grenade et des califes de Cordoue, une petite dotation dans les Alpujarras.

Ces renseignemens donnés à la grande joie des auditeurs, don Bernardo entra dans le château, suivi seulement de ses serviteurs les plus intimes.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que don Bernardo revit, après dix ans, l'intérieur de ce château où s'était écoulée son enfance, et qu'il retrouvait vide; son père se tenant à Burgos, et, de ses deux frères aînés, l'un étant mort et l'autre à l'armée de Ferdinand.

Don Bernardo parcourait, triste et silencieux, tous les

appartemens ; on eût dit qu'il y avait au fond de sa pensée une question qu'il n'osait faire, et qui demeurait voilée sous les questions qu'il faisait. Enfin, s'arrêtant devant le portrait d'une petite fille de neuf ou dix ans, il demanda, avec une certaine hésitation, quel était ce portrait.

Celui à qui s'adressait cette demande, regarda fixément don Bernardo avant que d'y répondre.

On eût dit qu'il ne comprenait pas.

— Ce portrait ? demanda-t-il.

— Sans doute, ce portrait? répéta don Bernardo d'un ton plus impératif.

— Mais, monseigneur, répéta le serviteur, c'est celui de votre cousine Anne de Niébla. Il est impossible que Votre Seigneurie ait oublié cette jeune orpheline qui a été élevée au château et qui était destinée à votre frère aîné.

— Ah ! c'est vrai, dit don Bernardo, et qu'est-elle devenue ?

— Lorsque votre frère aîné mourut, en 1488, monseigneur votre père ordonna qu'Anne de Niébla entrât au couvent de l'Immaculée-Conception, de l'ordre de Calatrava, et qu'elle y prononçât ses vœux, votre second frère étant marié et Votre Seigneurie étant chevalier d'un ordre qui prescrit le célibat.

Don Bernardo poussa un soupir.

— C'est juste, dit-il.

Et il ne fit aucune autre question.

Seulement, comme Anne de Niébla était fort aimée dans le château de Béjar, le serviteur profitant de ce que la conversation était tombée sur la jeune héritière, essaya de la continuer.

de la guerre. On s'était informé auprès de lui pour avoir des nouvelles. Alors il s'était nommé, avait invité les bonnes gens à le suivre jusque dans la cour du château, et, arrivé là, il venait de mettre pied à terre au milieu des marques d'affection et de respect universelles.

Après avoir jeté la bride de son cheval aux mains d'un écuyer, et lui avoir recommandé ce brave compagnon de ses fatigues, qui, comme son maître, portait plus d'une trace visible de la lutte qu'il venait de soutenir, don Bernardo de Zuniga monta les marches du perron conduisant à l'entrée principale du château ; puis, arrivé à la dernière marche, il se retourna, racontant, pour satisfaire à la curiosité de tous, comment Ferdinand le Catholique, après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, avait fini par mettre le siége devant Grenade ; comment, après un siége long et terrible, Grenade s'était rendue le 25 novembre 1491, et comment enfin le roi et la reine y avaient fait leur entrée le 6 du mois de janvier, jour de la Sainte-Épiphanie, laissant pour tout domaine au successeur des rois de Grenade et des califes de Cordoue, une petite dotation dans les Alpujarras.

Ces renseignemens donnés à la grande joie des auditeurs, don Bernardo entra dans le château, suivi seulement de ses serviteurs les plus intimes.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que don Bernardo revit, après dix ans, l'intérieur de ce château où s'était écoulée son enfance, et qu'il retrouvait vide; son père se tenant à Burgos, et, de ses deux frères aînés, l'un étant mort et l'autre à l'armée de Ferdinand.

Don Bernardo parcourait, triste et silencieux, tous les

appartemens ; on eût dit qu'il y avait au fond de sa pensée une question qu'il n'osait faire, et qui demeurait voilée sous les questions qu'il faisait. Enfin, s'arrêtant devant le portrait d'une petite fille de neuf ou dix ans, il demanda, avec une certaine hésitation, quel était ce portrait.

Celui à qui s'adressait cette demande, regarda fixément don Bernardo avant que d'y répondre.

On eût dit qu'il ne comprenait pas.

— Ce portrait ? demanda-t-il.

— Sans doute, ce portrait? répéta don Bernardo d'un ton plus impératif.

— Mais, monseigneur, répéta le serviteur, c'est celui de votre cousine Anne de Niébla. Il est impossible que Votre Seigneurie ait oublié cette jeune orpheline qui a été élevée au château et qui était destinée à votre frère aîné.

— Ah ! c'est vrai, dit don Bernardo, et qu'est-elle devenue ?

— Lorsque votre frère aîné mourut, en 1488, monseigneur votre père ordonna qu'Anne de Niébla entrât au couvent de l'Immaculée-Conception, de l'ordre de Calatrava, et qu'elle y prononçât ses vœux, votre second frère étant marié et Votre Seigneurie étant chevalier d'un ordre qui prescrit le célibat.

Don Bernardo poussa un soupir.

— C'est juste, dit-il.

Et il ne fit aucune autre question.

Seulement, comme Anne de Niébla était fort aimée dans le château de Béjar, le serviteur profitant de ce que la conversation était tombée sur la jeune héritière, essaya de la continuer.

Au lieu de descendre, comme d'habitude, pour boire à la fontaine, don Bernardo attendit, curieux sans doute de voir ce qui allait se passer.

Sa curiosité était si grande, qu'il oublia de dire son dernier *Ave*.

Le cortége s'arrêta devant la source, la religieuse couchée sur la litière en descendit, ôta sa chaussure, et, d'un pas chancelant d'abord mais qui se raffermit peu à peu, commença son ascension ; arrivée au pied de la croix que don Bernardo, en se reculant, avait laissée libre, la religieuse s'agenouilla, fit sa prière, se releva, et descendit pour rejoindre ses compagnes.

Ce fut une illusion, mais il sembla à don Bernardo qu'au moment de s'agenouiller et en se relevant, la religieuse, à travers son voile, avait un instant arrêté ses yeux sur lui.

De son côté, à l'approche de la sainte fille, don Bernardo avait ressenti une émotion étrange, quelque chose comme un éblouissement avait passé devant ses yeux, et il s'était adossé à un arbre, comme si le rocher mal assuré sur sa base eût tremblé sous lui.

Mais à mesure que la religieuse s'était éloignée de don Bernardo, la force lui était revenue ; alors, pour la suivre plus longtemps des yeux, il s'était penché sur le bord du rocher qui surplombait la source. La religieuse était descendue, s'était approchée de la fontaine, et, se faisant visible pour la seule eau sainte, elle avait écarté son voile, et bu selon la coutume à même la source.

Mais alors était arrivé une chose à laquelle nul n'eût songé et que par conséquent nul n'eût pu prévoir. Le lim-

pide cristal de la fontaine se changea en miroir, et de l'endroit où il était placé, don Bernardo de Zuniga vit l'image de la religieuse aussi distinctement que si elle eût été réfléchie par une glace.

C'était, malgré sa pâleur, un tel miracle de beauté, que don Bernardo de Zuniga jeta un cri de surprise et d'admiration, qui retentit assez haut pour faire tressaillir la sainte malade, qui, après avoir à peine trempé ses lèvres dans l'eau, croisa son voile et remonta en litière, non sans tourner une dernière fois la tête du côté de l'imprudent chevalier.

Don Bernardo de Zuniga descendit rapidement les marches du rocher, et s'adressant à l'un des spectateurs de cette scène :

— Sais-tu, lui demanda-t-il, quelle est cette femme qui vient de boire à la fontaine et que l'on transporte au couvent de l'Immaculée-Conception ?

— Oui, répondit l'homme interrogé : c'est une religieuse qui vient de faire une maladie, que chacun croyait mortelle, puisque de fait elle a été morte à ce qu'il paraît pendant plus d'une heure, mais qui, par la vertu de l'eau sainte, a été guérie ; si bien qu'elle fait aujourd'hui sa première sortie pour exécuter son vœu de venir boire elle-même à la fontaine l'eau qu'hier encore on venait y puiser pour elle.

— Et, demanda don Bernardo avec une émotion qui indiquait l'importance qu'il attachait à la question, sais-tu le nom de cette religieuse ?

—Oui, sans doute, monseigneur, elle se nomme Anne de Niébla et est la nièce de Pierre de Zuniga, comte de Ba-

gnarès, marquis d'Ayamonte, dont le fils, revenu il y a un mois à peu près de l'armée, a apporté la bonne nouvelle de la prise de Grenade.

— Anne de Niébla ! murmura don Bernardo. Ah ! je l'avais bien reconnue, mais je n'eusse jamais cru qu'elle dût devenir si belle !...

XVIII

LE CHAPELET D'ANNE DE NIEBLA

Don Bernardo avait donc revu cette jeune fille qu'il avait laissée enfant au château de Béjar, et dont, selon toute probabilité, le souvenir l'avait suivi pendant ses dix ans d'absence.

Pendant ces dix ans de rêve solitaire où la pensée de don Bernardo avait suivi le voyage d'Anne de Niébla dans le premier printemps de la vie, la jeune fille s'était faite femme; elle avait atteint l'âge de vingt ans, pendant que don Bernardo atteignait l'âge de trente-cinq; elle avait revêtu la robe de religieuse, tandis qu'il s'était drapé dans le manteau de chevalier d'Alcantara.

Elle était la fiancée du Seigneur, lui était le chevalier du Christ.

Aux deux jeunes gens élevés dans la même maison, depuis la sortie de cette maison, toute communication par la parole était interdite, tout échange de regard était défendu.

Voilà sans doute pourquoi la vue de sa cousine, dans l'étrange miroir où il avait poursuivi ses traits, avait éveillé une si vive émotion dans le cœur de don Bernardo de Zuniga.

Il rentra au château, mais plus pensif, plus sombre, plus taciturne encore que d'habitude, et presque aussitôt il alla s'enfermer dans la chambre où il avait vu ce portrait d'Anne de Niébla enfant. Sans doute il cherchait à retrouver sur la toile les traits mouvans qu'il venait de voir trembler dans la fontaine, à suivre leur développement juvénile pendant les dix années qui venaient de s'écouler, à les voir s'épanouir au souffle de la vie, comme s'épanouit une fleur au soleil.

Lui qui, depuis quinze ans, sur les champs de bataille, aux surprises des camps, aux assauts des villes, luttait contre les ennemis mortels de sa patrie et de sa religion, il n'essaya pas même de résister un instant à cet ennemi plus terrible qui venait de l'attaquer corps à corps, et qui du premier coup le courbait sous lui.

Don Bernardo de Zuniga, le chevalier d'Alcantara, aimait Anne de Niébla, la religieuse de l'Immaculée-Conception.

Il fallait fuir, fuir sans perdre un instant, retourner à ces combats réels, à ces blessures physiques, qui ne tuent que le corps. Don Bernardo n'en eut pas le courage.

Dès le lendemain, quoique sa neuvaine fût finie moins un *Ave*, il retourna à la fontaine, ne priant plus, l'amour s'était emparé de son cœur et n'avait pas laissé de place à la prière. Seulement, assis au plus haut du rocher, l'œil tourné vers le couvent, il attendait un nouveau cortége pareil à celui qu'il avait déjà vu et qui ne venait pas.

Il attendit trois jours ainsi, sans repos, sans sommeil, tournant autour du couvent, dont les portes restaient impitoyablement fermées. Le quatrième jour, qui était un

[illegible] ins et [illegible]

[illegible] que ce [illegible]

[illegible] cha- [illegible] que ce [illegible]

[illegible] il réu- [illegible] éaux à [illegible] ableau, [illegible] ver avec [illegible] fait, de [illegible] tacher et [illegible] éaux sur [illegible]

[illegible] que les fe- [illegible] au plus, et [illegible] entasserait les [illegible] facilement de [illegible]

[illegible] on trésor, le ferait [illegible] en face du portrait [illegible] dans cette chambre [illegible]

[illegible] al dans l'attente du di- [illegible]

[illegible] l'un des premiers comme [illegible] tent. Il avait sur lui les vingt [illegible]

[illegible] d'abord sa vue, ce fut l'aspect

Chaque fois qu'au milieu de ce concert suave une voix plus harmonieuse, plus pure, plus vibrante que les autres, se faisait entendre, à l'instant même don Bernardo tressaillait et levait machinalement ses deux mains au ciel. On eût dit qu'il essayait de se suspendre à cet accord et de monter au ciel avec lui.

Puis, quand le son s'était éteint, couvert par les autres voix ou épuisé dans sa propre extase, il retombait avec un soupir, comme s'il n'eût vécu que de cette harmonieuse vibration et que sans elle il n'eût pas pu vivre.

La messe s'acheva au milieu d'émotions jusqu'alors inconnues. Les chants cessèrent, les derniers sons de l'orgue s'éteignirent, les assistans sortirent de l'église, les officians rentrèrent au couvent. Le monument ne fut plus qu'un cadavre muet et immobile; la prière qui en était l'âme avait remonté au ciel.

Don Bernardo resta seul, alors il put regarder autour de lui. Au-dessus de sa tête était accroché un tableau représentant la Salutation angélique; dans un coin du tableau était la donataire à genoux et les mains jointes.

Le chevalier d'Alcantara jeta un cri de surprise. La donataire, cette femme représentée à genoux et les mains jointes dans un coin du tableau, c'était Anne de Niébla.

Il appela le sacristain, qui éteignait les cierges, et l'interrogea.

Ce tableau, c'était l'œuvre d'Anne de Niébla elle-même; elle s'était représentée à genoux et en prière, selon l'habitude du temps, qui réclamait presque toujours pour la donataire une humble place sur la toile sacrée.

L'heure était venue de se retirer; sur l'invitation qui

lui en fut faite par le sacristain, don Bernardo s'inclina et sortit.

Une idée lui était venue, c'était, à quelque prix que ce fût, d'acquérir ce tableau.

Mais toutes les propositions qu'il fit ou fit faire au chapitre du couvent furent refusées, on lui répondit que ce qui avait été donné ne se vendait pas.

Don Bernardo jura qu'il posséderait ce tableau. Il réunit tout l'argent qu'il put se procurer, vingt mille réaux à peu près, beaucoup plus que la valeur réelle du tableau, et il résolut, le premier dimanche venu, de pénétrer avec tout le monde dans l'église, comme il avait déjà fait, de se tenir caché dans quelque coin, et la nuit de détacher et de rouler la toile, en laissant les vingt mille réaux sur l'autel dont il aurait enlevé le tableau.

Quant à sortir de l'église, il avait remarqué que les fenêtres étaient élevées de douze pieds tout au plus, et qu'elles donnaient dans le cimetière ; il entasserait les chaises les unes sur les autres, et sortirait facilement de l'église par une fenêtre.

Puis il regagnerait le château avec son trésor, le ferait encadrer magnifiquement, le placerait en face du portrait d'Anne de Niébla, et passerait sa vie dans cette chambre qui enfermerait sa vie.

Les jours et les nuits s'écoulèrent dans l'attente du dimanche, qui arriva enfin.

Don Bernardo de Zuniga entra l'un des premiers comme il avait fait le dimanche précédent. Il avait sur lui les vingt mille réaux en or.

Mais ce qui frappa tout d'abord sa vue, ce fut l'aspect

funèbre qu'avait revêtu l'église; à travers les grilles du chœur, on voyait briller l'extrémité des cierges éclairant le faîte d'un catafalque.

Don Bernardo s'informa.

Le matin même une religieuse était trépassée, et la messe à laquelle il allait assister était une messe mortuaire.

Mais, nous l'avons dit, don Bernardo ne venait point pour la messe, il venait pour préparer l'accomplissement de son projet.

Le tableau angélique était à sa place, au-dessus de l'autel, dans la chapelle de la Vierge.

La fenêtre la plus basse avait dix ou douze pieds, et, grâce aux bancs et aux chaises superposés, rien n'était plus facile que de sortir.

Ces pensées préoccupèrent don Bernardo pendant toute la durée du service divin. Il sentait bien qu'il allait commettre une action mauvaise; mais, en faveur de sa vie tout entière passée à combattre les infidèles, en faveur de cette somme énorme qu'il laissait à la place du tableau, il espérait que le Seigneur lui pardonnerait.

Puis, de temps en temps, il écoutait ces chants fuuèbres, et, parmi toutes ces voix fraîches, pures et sonores, il cherchait vainement la vibration de cette voix dont le timbre céleste avait, huit jours auparavant, éveillé toutes les fibres de son âme et les avait fait résonner comme une harpe céleste sous les doigts d'un séraphin.

La corde harmonieuse était absente, et l'on eût dit qu'une touche manquait au clavier religieux.

La messe s'acheva. Chacun sortit à son tour. En passant

devant un confessionnal, don Bernardo de Zuniga l'ouvrit, y entra et le referma sur lui.

Personne ne le vit.

Les portes de l'église crièrent sur leurs gonds. Bernardo entendit grincer les serrures. Les pas du sacristain effleurèrent le confessionnal où il était caché, et s'éloignèrent. Tout rentra dans le silence.

Seulement de temps en temps, dans le chœur toujours fermé, on entendait le froissement d'un pas sur la dalle, puis le murmure d'une prière faite à voix basse.

C'était quelque religieuse qui venait dire les litanies de la Vierge sur le corps de sa compagne morte.

Le soir vint, l'obscurité se répandit dans l'église, le chœur seul resta éclairé, transformé qu'il était en chapelle ardente.

Puis la lune se leva, un de ses rayons passa à travers une fenêtre et jeta sa lueur blafarde dans l'église.

Tous les bruits de la vie s'éteignaient peu à peu au dehors et au dedans; vers onze heures, les dernières prières cessèrent autour de la morte, et tout fit place à ce silence religieux particulier aux églises, aux cloîtres et aux cimetières.

Le cri monotone et régulier d'une chouette, perchée selon toute probabilité sur un arbre voisin de l'église, continua seul de retentir avec sa triste périodicité.

Don Bernardo pensa que le moment était venu d'accomplir son projet. Il poussa la porte du confessionnal où il était caché, et allongea le pied hors de sa retraite.

Au moment où son pied se posait sur la dalle de l'église, minuit commençait à sonner.

Il attendit, immobile, que les douze coups eussent vibré lentement, et se fussent perdus peu à peu en frémissemens insensibles, pour sortir tout à fait du confessionnal et s'avancer vers le chœur; il voulait s'assurer que personne ne veillait plus près de la morte, et que nul ne le dérangerait dans l'accomplissement de son dessein.

Mais au premier pas qu'il fit vers le chœur, la grille du chœur s'ouvrit, lentement poussée, et une religieuse parut.

Don Bernardo jeta un cri. Cette religieuse, c'était Anne de Niébla.

Son voile relevé laissait son visage découvert. Une couronne de roses blanches fixait son voile à son front. Elle tenait à la main un chapelet d'ivoire, qui paraissait jaune auprès de la main qui le tenait.

— Anne ! s'écria le jeune homme.

— Don Bernardo ! murmura la religieuse.

Don Bernardo s'élança.

— Tu m'as nommé, s'écria don Bernardo, tu m'as donc reconnu ?

— Oui, répondit la religieuse.

— A la Fontaine-Sainte ?

— A la Fontaine-Sainte.

Et don Bernardo entoura la religieuse de ses bras.

Anne ne fit rien pour se dégager de l'amoureuse étreinte.

— Mais, demanda Bernardo, pardon, car je deviens fou de joie, fou de bonheur, que viens-tu faire ?

— Je savais que tu étais là !

— Et tu me cherchais ?...

— Oui.

— Tu sais donc que je t'aime?...

— Je le sais.

— Et toi, toi, m'aimes-tu?

Les lèvres de la religieuse demeurèrent muettes.

— Oh! Niébla! Niébla! un mot, un seul. Au nom de notre jeunesse, au nom de mon amour, au nom du Christ! m'aimes-tu?

— J'ai fait des vœux, murmura la religieuse.

— Oh! que m'importent tes vœux, s'écria don Bernardo, n'en ai-je pas fait aussi, moi, et ne les ai-je pas rompus?

— Je suis morte au monde, dit la pâle fiancée.

— Fusses-tu morte à la vie, Niébla, je te ressusciterais.

— Tu ne me feras pas revivre, dit Anne en secouant la tête. Et moi, Bernardo, je te ferai mourir...

— Mieux vaut dormir dans la même tombe que mourir séparés!

— Alors, que résous-tu, Bernardo?

— De t'enlever, de t'emporter avec moi au bout du monde, s'il est nécessaire; par delà les océans, s'il le faut.

— Quand cela?

— A l'instant même.

— Les portes sont fermées.

— Tu as raison; es-tu libre demain?

— Je suis libre toujours.

— Demain, attends-moi ici à la même heure, j'aurai une clef de l'église.

— Je t'attendrai, mais viendras-tu?

— Ah! sur ma vie, je te le jure! Mais, toi, quel est ton serment, quel est ton gage?

— Tiens, dit-elle, voici mon chapelet.

Et elle lui noua le chapelet d'ivoire autour du cou.

En même temps don Bernardo embrassa Anne de Niébla, et, de ses deux mains, la serra contre sa poitrine; leurs lèvres se rencontrèrent et échangèrent un baiser.

Mais au lieu d'être brûlant comme un premier baiser d'amour, le contact des lèvres de la religieuse fut glacé; et le froid qui courut dans les veines de don Bernardo traversa son cœur.

— C'est bien, dit Anne, et maintenant aucune force humaine ne pourra plus nous séparer. Au revoir, Zuniga.

— Au revoir, chère Anne. A demain!

— A demain?

La religieuse se dégagea des bras de son amant, s'éloigna lentement de lui, tout en retournant la tête, et rentra dans le chœur qui se referma derrière elle.

Don Bernardo de Zuniga la laissa rentrer, les bras tendus vers elle, mais immobile à sa place, et, quand il l'eut vue disparaître, seulement il songea à se retirer.

Il réunit quatre bancs à côté les uns des autres, plaça quatre autres bancs en travers, superposa une chaise à ces bancs, et sortit, comme d'avance il l'avait arrêté, par la fenêtre. L'herbe était haute et touffue, comme on la trouve d'habitude dans les cimetières; il put donc sauter de la hauteur de douze pieds sans se faire aucun mal.

Il n'avait pas besoin d'emporter le portrait d'Anne de Niébla, puisque, le lendemain, Anne de Niébla elle-même allait lui appartenir.

XIX

LE MORT VIVANT.

Le jour commençait à poindre à l'horizon quand don Bernardo de Zuniga revint prendre son cheval dans l'auberge où il l'avait laissé.

Un malaise inconcevable s'était emparé de lui, et, quoique enveloppé dans son large manteau, il sentait le froid l'envahir graduellement.

Il demanda au garçon d'écurie quel était le serrurier du couvent; on le lui indiqua.

Il demeurait à l'extrémité du village.

Don Bernardo, pour se réchauffer, mit son cheval au grand trot, et, au bout d'un instant, il entendit les coups de marteau retentir sur l'enclume, et, à travers les fenêtres et la porte ouvertes, il vit jaillir jusqu'au milieu de la rue des parcelles de fer rouge.

Arrivé à la porte du serrurier, il descendit de cheval; mais, de plus en plus envahi par le froid, il s'étonna de la raideur automatique de ses mouvemens.

Le serrurier, de son côté, était resté le marteau levé et regardant ce noble seigneur enveloppé dans son manteau de chevalier de l'ordre d'Alcantara, qui descendait à sa porte et entrait chez lui comme une pratique ordinaire.

En voyant que c'était bien à lui qu'il avait affaire, le serrurier posa son marteau sur l'enclume, leva son bonnet et demanda poliment :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur ?

— C'est toi qui es le serrurier du couvent de l'Immaculée-Conception, s'informa le chevalier.

— C'est moi, oui, monseigneur, répondit le serrurier.

— Tu as les clefs du couvent ?

— Non, monseigneur, mais seulement les dessins, afin que si l'une de ces clefs se perdait, je pusse la remplacer.

— Eh bien ! je veux la clef de l'église.

— La clef de l'église ?

— Oui.

— Excusez-moi, monseigneur, mais il est de mon devoir de vous demander ce que vous comptez en faire.

— J'en veux marquer mes chiens pour les préserver de la râge.

— C'est un droit de seigneurie. Êtes-vous seigneur des terres sur lesquelles l'église est bâtie ?

— Je suis don Bernardo de Zuniga, fils de Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte ; je commande à cent hommes d'armes, et suis chevalier d'Alcantara, comme tu peux le voir par mon manteau.

— Cela ne se peut ! dit le serrurier, avec une expression visible d'effroi.

— Et pourquoi cela ne se peut-il pas ?

— Parce que vous êtes vivant et bien vivant, quoique vous paraissiez avoir froid, et que don Bernardo de Zuniga est mort cette nuit, vers une heure du matin.

— Et qui t'a dit cette belle nouvelle ? demanda le chevalier.

— Un écuyer portant un hoqueton aux armes de Béjar, lequel vient de passer il y a une heure pour aller commander un service funèbre au couvent de l'Immaculée-Conception.

Don Bernardo éclata de rire.

— Tiens, dit-il, voici, en attendant, dix pièces d'or pour ta clef. Je viendrai la chercher cet après-midi, et t'en apporterai encore autant.

Le serrurier s'inclina en signe d'assentiment. Vingt pièces d'or, c'était plus qu'il n'en gagnait en une année, et cela valait bien la peine de risquer une réprimande.

D'ailleurs, pourquoi serait-il réprimandé? C'était l'habitude de marquer les chiens de chasse avec les clefs des églises pour les préserver de la rage. Un seigneur qui le payait si généreusement ne pouvait pas, quel qu'il fût, être un voleur.

Don Bernardo remonta à cheval. Il avait essayé de se réchauffer à la forge; mais il n'avait pu y réussir. Il espérait mieux du soleil, qui commençait à se montrer brillant comme il l'est déjà en Espagne au mois de mars.

Il gagna les champs et se mit à courir; mais le froid l'envahissait de plus en plus, et des frissons glacés lui couraient par tout le corps.

Ce n'était pas tout : il semblait comme enchaîné au couvent; il décrivait un cercle dont le clocher de l'église formait le centre.

En traversant un bois, vers onze heures, il vit un ouvrier qui équarissait des planches de chêne; c'était une besogne qu'il avait bien souvent vu faire à des ouvriers,

et cependant il se sentit comme entraîné malgré lui à questionner cet homme.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-il.

— Vous le voyez bien, très illustre seigneur, répondit celui-ci.

— Mais non, puisque je le demande.

— Eh bien! je fais une bière.

— En chêne? C'est donc pour un grand seigneur que tu travailles?

— C'est pour le chevalier don Bernardo de Zuniga, fils de monseigneur Pierre de Zuniga, comte de Bagnarès, marquis d'Ayamonte.

— Le chevalier est donc mort?

—Cette nuit, vers une heure du matin, répondit l'ouvrier.

— C'est un fou, dit le chevalier en haussant les épaules; et il poursuivit son chemin.

En se rapprochant du village où il avait commandé la clef, il rencontra, vers une heure, un moine qui voyageait à mule, suivi d'un sacristain qui marchait à pied.

Le sacristain portait un crucifix et un bénitier.

Don Bernardo avait déjà dérangé son cheval pour laisser passer le saint homme, lorsque, tout à coup, se ravisant, il lui fit signe de la main qu'il désirait lui parler.

Le moine s'arrêta.

— D'où venez-vous, mon père? demanda le chevalier.

— Du château de Béjar, illustre seigneur.

— Du château de Béjar? demanda don Bernardo étonné.

— Oui.

— Et qu'avez-vous été faire au château de Béjar?

— J'ai été pour confesser et administrer don Bernardo

de Zuniga, qui, vers minuit, s'étant senti mourir, m'avait fait appeler pour recevoir l'absolution de ses péchés; mais quoique je fusse parti en toute hâte, je suis encore arrivé trop tard.

— Comment! trop tard?

— Oui, à mon arrivée, don Bernardo de Zuniga était déjà mort.

— Déjà mort! répéta le chevalier.

— Oui, et de plus, mort sans confession. Que Dieu ait pitié de son âme!

— Vers quelle heure était-il mort?

— Vers une heure de la nuit, répondit le moine.

— C'est une gageure, dit le chevalier avec humeur, ces gens ont juré de me rendre fou.

Et il remit son cheval au galop.

Dix minutes après, il était à la porte du forgeron.

— Oh! oh! dit le forgeron, qu'a donc Votre Seigneurie, elle est bien pâle?

— J'ai froid, dit don Bernardo.

— Voici votre clef.

— Voici ton or.

Et il lui jeta dans la main douze autres pièces.

— Jésus! dit le forgeron, où mettez-vous donc votre bourse?

— Pourquoi cela?

— Votre or est froid comme la glace. A propos...

— Qu'y a-t-il?

— N'oubliez pas de vous signer trois fois avant de faire usage de la clef.

— Pourquoi cela?

— Parce que lorsqu'on forge une clef d'église, le diable ne manque jamais de venir souffler le feu.

— C'est bien. Et toi, n'oublie pas de prier pour l'âme de don Bernardo de Zuniga, dit le chevalier en essayant de sourire.

— Je ne demande pas mieux, dit le serrurier, mais j'ai bien peur que mes prières arrivent trop tard, puisqu'il est mort.

Quoique don Bernardo eût accueilli ces différentes rencontres d'un air calme, et eût reçu ces différentes réponses avec un sourire, ce qu'il avait vu et entendu depuis le matin n'avait pas laissé que de faire sur lui, si brave qu'il fût, une vive impression. Ce froid surtout, ce froid mortel qui allait croissant, glaçant jusqu'au battement de son cœur, gelant jusqu'à la moelle de ses os, le terrassait malgré lui. Il pesait de ses pieds sur ses étriers, et ne sentait plus l'appui qui le soutenait. Il serrait une de ses mains avec l'autre, et ne sentait plus la pression de sa main.

L'air du soir arriva, sifflant à ses oreilles comme une bise, et traversant son manteau et ses vêtemens comme si les uns et les autres n'avaient pas plus de consistance qu'une toile d'araignée.

La nuit venue, il entra dans le cimetière, et attacha son cheval au pied d'un platane. Il n'avait pas songé à manger de la journée, ni son cheval non plus.

Il se coucha dans les hautes herbes, pour échapper autant que possible au vent glacial qui l'anéantissait. Mais à peine eut-il touché la terre, que ce fut bien pis. Cette terre, pleine d'atomes de mort, semblait une dalle de marbre.

Peu à peu, quelque effort qu'il fît pour résister au froid,

il tomba dans une espèce d'engourdissement dont il fut tiré par le bruit que faisaient deux hommes en creusant une fosse.

Il fit un effort sur lui-même et se leva sur son coude.

Les deux fossoyeurs, qui virent un homme qui semblait sortir d'une fosse, poussèrent un cri.

— Oh ! pardieu ! dit-il aux fossoyeurs, je vous remercie de m'avoir éveillé. Il était temps.

— En effet, dirent ces hommes, remerciez-nous, seigneur, car lorsque l'on s'endort ici l'on ne se réveille guère.

— Et que faites-vous à cette heure dans ce cimetière ?

— Vous le voyez bien.

— Vous creusez une fosse ?

— Sans doute.

— Et pour qui ?

— Pour don Bernardo de Zuniga.

— Pour don Bernardo de Zuniga ?

— Oui. Il paraît que le digne seigneur, dans le testament qu'il a fait il y a quinze jours ou trois semaines, a demandé à être enterré dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception, de sorte qu'on est venu nous dire ce soir seulement de nous mettre à la besogne ; maintenant il s'agit de rattraper le temps perdu.

— Et à quelle heure est-il mort ?

— La nuit passée, à une heure du matin. La ! maintenant que la fosse est finie, don Bernardo viendra quand il voudra. Adieu, monseigneur.

— Attends, dit le chevalier, toute peine mérite salaire ; tiens, voilà pour toi et ton camarade.

Et il jeta à terre sept ou huit pièces d'or que les fossoyeurs s'empressèrent de ramasser.

— Sainte Vierge ! dit un des fossoyeurs, j'espère que le vin que nous allons boire à votre santé ne sera pas aussi froid que votre argent, sinon il y aurait de quoi geler l'âme dans le corps.

Et ils sortirent du cimetière.

Onze heures et demie venaient de sonner; don Bernardo se promena une demi-heure encore, ayant toutes les peines du monde à se maintenir debout, tant il sentait son sang se figer dans ses veines; enfin, minuit sonna.

Au premier coup qui frappa sur le timbre, don Bernardo introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

L'étonnement du chevalier fut grand : l'église était éclairée, le chœur était ouvert, les piliers et les voûtes étaient tendus de noir, mille cierges brûlaient en chapelle ardente.

Au milieu de la chapelle, une estrade était dressée, et, sur l'estrade, était couchée une religieuse vêtue de blanc, portant sur la tête un grand voile blanc, fixé à son front par une couronne de roses blanches.

Un singulier pressentiment serra le cœur du chevalier. Il s'approcha de l'estrade, se pencha sur le cadavre, souleva le voile et poussa un cri.

Ce cadavre, c'est celui d'Anne de Niébla.

Il se retourne, regarde autour de lui, cherchant qui il peut interroger, et aperçoit le sacristain.

— Quel est ce cadavre? demande-t-il.

— Celui d'Anne de Niébla, répond le brave homme.

— Depuis quand est-elle morte?

— Depuis dimanche matin.

Don Bernardo sentit encore s'augmenter le froid qui glaçait son corps, quoiqu'il eût cru la chose impossible,

Il passa sa main sur son front.

— Hier, à minuit, demanda-t-il, elle était donc morte ?

— Sans doute.

— Hier, à minuit, où était-elle ?

— Où elle est cette nuit, à la même heure; seulement l'église n'était pas tendue, les cierges du cénotaphe étaient allumés, et la grille du chœur était close.

— Quelqu'un, continua le chevalier, qui eût vu venir à lui hier, à cette heure, Anne de Niébla, eût donc vu venir un fantôme ? quelqu'un qui lui eût parlé eût donc parlé à un spectre ?

— Dieu préserve un chrétien d'un pareil malheur ! mais il eût parlé à un spectre, mais il eût vu un fantôme.

Don Bernardo chancela. Il comprenait tout : il s'était fiancé à un fantôme, il avait reçu le baiser d'un spectre.

— Voilà pourquoi ce baiser était si froid, voilà pourquoi un fleuve de glace courait par tout son corps.

A ce moment, cette annonce de sa propre mort, qui lui avait été donnée par le forgeron, par le menuisier, par le prêtre et par le fossoyeur, lui revint à l'esprit.

C'était à une heure qu'il était mort, lui avait-on dit.

C'était à une heure qu'il avait reçu le baiser d'Anne de Niébla.

Etait-il mort ou vivant ?

Y avait-il déjà séparation de l'âme et du corps.

Était-ce son âme qui errait aux environs du couvent de l'Immaculée-Conception, tandis que son corps expiré gisait au château de Béjar ?

Il rejeta le voile qu'il avait écarté du visage de la morte, et s'élança hors de l'église : le vertige l'avait saisi.

Une heure sonnait.

Tête basse, le cœur oppressé, don Bernardo s'élance dans le cimetière, trébuche à la fosse ouverte, se relève, détache son cheval, saute en selle, et s'élance dans la direction du château de Béjar.

C'est là seulement que se résoudra pour lui cette terrible énigme de savoir s'il est mort ou vivant.

Mais, chose étrange! ses sensations sont presque éteintes. Le cheval qui l'emporte, il le sent à peine entre ses jambes; la seule impression à laquelle il soit sensible, c'est ce froid croissant qui l'envahit comme un souffle de mort.

Il presse son cheval, qui, lui-même, paraît un cheval spectre. Il lui semble que sa crinière s'allonge, que ses pieds ne touchent plus la terre, que son galop a cessé de retentir sur le sol.

Tout à coup, à sa droite et à sa gauche, deux chiens noirs surgissent sans bruit, sans aboiement; leurs yeux sont de flamme, leur gueule est couleur de sang.

Ils courent aux flancs du cheval, les yeux flamboyans, la gueule ouverte; pas plus que le cheval ils ne touchent la terre : cheval et chiens glissent à la surface du sol; ils ne courent pas, ils volent.

Tous les objets qui cotoient la route disparaissent aux yeux du chevalier, comme emportés par un ouragan; enfin, dans le lointain, il aperçoit les tourelles, les murs, les portes du château de Béjar.

Là, tous ses doutes doivent être résolus ; aussi il presse son cheval, que les chiens accompagnent, que la cloche poursuit.

De son côté, le château semble venir au-devant de lui.

La porte est ouverte, le chevalier s'élance, il franchit le seuil, il est dans la cour.

Personne n'a pris garde à lui, et cependant la cour est remplie de monde.

Il parle, on ne lui répond pas ; il interroge, on ne le voit pas ; il touche, on ne le sent pas.

En ce moment un héraut paraît sur le perron.

— Oyez, oyez, oyez, dit-il. Le corps de don Bernardo de Zuniga va être transporté, selon les désirs exprimés par son testament, dans le cimetière du couvent de l'Immaculée-Conception ; que ceux qui ont le droit de lui jeter de l'eau bénite me suivent.

Et il entre dans le château.

Le chevalier veut poursuivre le voyage jusqu'au bout ; il se laisse glisser de sa monture, mais il ne sent plus la terre sous ses pieds, et il tombe à genoux, essayant de se cramponner de la main aux étriers de son cheval.

En ce moment les deux chiens noirs lui sautent à la gorge et l'étranglent.

Il voulut pousser un cri, mais il n'en eut pas la force. A peine put-il exhaler un soupir.

Les assistans virent deux chiens qui semblaient se battre entre eux, tandis qu'un cheval s'évanouissait comme une ombre.

Ils voulurent frapper sur les chiens, mais ceux-ci ne se séparèrent que lorsqu'ils eurent accompli l'œuvre invisible qu'ils faisaient.

Alors ils s'élancèrent côte à côte hors de la cour, et disparurent.

A la place où ils avaient séjourné dix minutes, on trouva

des débris informes; et, au milieu de ces débris, le chapelet d'Anne de Niébla.

En ce moment, le corps de Bernardo de Zuniga apparut sur le perron, porté par les pages et les écuyers du château.

Le lendemain, il fut inhumé en grande pompe dans le cimetière de l'Immaculée-Conception, côte à côte avec sa cousine Anne de Niébla. Dieu leur fasse miséricorde !

J'achevais ma lecture lorsque mon guide reparut.

J'allai à lui.

— Qu'est-ce que ce manuscrit ? lui demandai-je.

— Ce manuscrit ?

Et il le regarda.

— Ma foi ! je n'en sais rien, dit-il.

— Vous devez le savoir pourtant, car il est tombé de votre poche comme vous vous en alliez.

— Vraiment ?

— Oui.

— En ce cas, il devait faire partie des bagages d'un savant qui a traversé la sierra il y a trois semaines.

— Et il allait ?

— De Malaga à Séville, je crois.

— Vous ne savez pas comment il s'appelait ?

— Ma foi ! non. Lui voulez-vous quelque chose ?

— Je désirerais lui demander la permission de traduire cette légende.

— Je vous la donne.

— Comment ! vous me la donnez !

— Oui.

— A quel titre ?

Le Torero se mit à rire.

— A titre de légataire universel, dit-il.

— Il est donc mort ?

— Et enterré.

Puis, voyant que je le regardais comme si je n'avais pas compris parfaitement.

— La troisième croix à droite en vous en retournant à Cordoue, dit-il.

Puis, tout à coup, s'effaçant derrière un buisson :

— A vous ! à vous ! le sanglier, cria-t-il, la battue est commencée.

FIN DU TESTAMENT DE M. DE CHAUVELIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

